

*Nature et rôle de l'image*  
*dans la propagande anticléricale au début du 20<sup>e</sup>*  
*siècle :*  
*exemple de la revue satirique illustrée franco-*  
*belge*  
*Les Corbeaux (1904-1909).*



UNIVERSITE DE PICARDIE, FACULTE DES  
ARTS, Amiens, JUIN 2005

# Remerciements

*Je tiens à remercier tout particulièrement Mme Laurence Bertrand-Dorléac qui a dirigé ce travail et qui m'a toujours témoigné son plus franc soutien,*

*M. Emmanuel Pernoud pour ses pistes d'étude,*

*M. Jean-Bernard Laloux pour sa collection d'images anticléricales,*

*M. Bertrand Tillier pour ses conseils,*

*M. Michel Dixmier collectionneur de presse satirique illustrée et auteur d'un ouvrage sur l'Assiette Au Beurre,*

*M. Sartorius, auteur d'un ouvrage sur la presse belge, pour son aide désintéressée,*

*M. Lucien D'Helin, Président de la Libre Pensée de Tournai,*

*Et tous les autres qui m'auront aidé dans cette tâche.*

Membres du Jury : Mme Laurence Bertrand-Dorléac et M. Emmanuel Pernoud.

Avertissement : dans les notes de bas de page, la mention « Les C-P » correspond à *Les Corbeaux* édités à Paris et « Les C-B » correspond à *Les Corbeaux* édités à Bruxelles.

## **Travaux et publications :**

- *A bas la calotte ! La caricature anticléricale et la Séparation des Eglises et de l'Etat*, en collaboration avec J-B Laloux (collectionneur), Paris, Editions Alternatives, à paraître, septembre 2005, 190 p., illustré.
- « Une revue anticléricale, *Les Corbeaux* : l'image, le rire et la libre pensée militante », in *Gavroche, Revue d'Histoire Populaire* N°140, mars-avril 2005, p. 9 à 13.
- « Caricature et lutte anticléricale » in *1905*, Schiappa dir., éditions Syllepse, Paris, février 2005.
- *Dico Solo* « Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports », éditions Aédis, 2005. (collaboration).

- « Les débuts de la caricature politique dans l'Aisne », in *Graines d'Histoire* N°21, Avril 2004, p. 13 à 24.
- « Pourquoi Cohl n'était pas Chanteclair », in *Caricature et Caricaturistes* N°91, décembre 2004-janvier 2005, p. 2881 à 2887.
- « Splendeur et misère du caricaturiste », in *Nos Ancêtres, Vie et métiers* N°6, Mars-avril 2004, p. 15 à 17.
- *Emery-Chanteclair illustrateur, de la caricature politique à la réclame entre Paris et l'Aisne, 1894-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'Art, Faculté des Arts, Université de Picardie, sous la direction de Mme Laurence Bertrand-Dorléac, septembre 2003.

## Introduction

En cette année de commémoration de la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat de 1905, des ouvrages portant sur le dessin anticlérical vont inévitablement paraître. Néanmoins, le siècle qui nous sépare de cette crise majeure de la Troisième République semble avoir posé un voile épais sur ce dessin drôle, virulent, reflet d'un anticléricalisme « *trivial voire obscène et ordurier*<sup>1</sup> » qui a connu, dans les années d'avant la guerre de 1914, un véritable âge d'or. Pour tout le XX<sup>e</sup> siècle, un seul livre a paru sur le sujet. C'était en 1906, en pleine crise des Inventaires<sup>2</sup>. Depuis, l'indifférence ou le mépris, voire la haine éprouvée par certains auteurs pour les formes qualifiées de « vulgaires » de l'anticléricalisme, souvent associées à l'abjection et la pornographie, ont fait oublier jusqu'à l'existence même de cette importante production d'images anticléricales.

On peut aisément le comprendre, au regard des prises de position de certains historiens qui se sont intéressés à l'histoire des rapports entre l'Eglise catholique et la société. L'historien Mellor Alec, par exemple, dénonce, pour la période de la révolution française, un « *anticléricalisme trivial et bas qui ruisselle comme la fiente* », et pour les débuts de la Troisième République, une « *littérature immonde* » qui, suprême insulte, à la « *polémique basse mêle une non moins basse entreprise commerciale* ». Il compare le Congrès international de libre pensée de Paris en 1905 à un « *congrès trivial par le ton et par le débraillé, où tous les « mangeurs de curés » s'étaient donnés rendez-vous*<sup>3</sup> »... Quant au dessin anticlérical, il semble ne pas jouir de meilleure considération. Pour Pierre Pierrard, historien du catholicisme, à partir de 1880 mais surtout 1900, les journaux illustrés anticléricaux ont une veine « *épaisse et grasse*<sup>4</sup> ». Elisabeth et Michel, dans le travail de maîtrise qu'ils ont consacré à l'*Assiette au Beurre*, manifestent une certaine gêne à l'égard notamment de dessins antireligieux de Grandjouan. Jaques Lethève parle d'« *anticléricalisme sommaire*<sup>5</sup> » dans un de ses livres sur la caricature. De son côté, l'historien d'art Michel Ragon dans *Le dessin d'humour*<sup>6</sup> n'accorde pas une ligne au dessin anticlérical de la Troisième République.

Lors d'une exposition récente sur la Loi de Séparation de 1905 à l'Université Paris XIII, la conservatrice de la bibliothèque a souligné qu'il avait fallu procéder à une sélection des images pour échapper à l'indécence de certaines d'entre elles. Au nom de quel « devoir de morale » supposé, des historiens devraient-ils s'auto-censurer de la sorte ? Pour des images trop licencieuses, parfois ouvertement scatologiques ou triviales ? Même la caricature antisémite de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas subi cet ostracisme visuel alors qu'elle compte, et donc alimente encore, d'ignobles adeptes<sup>7</sup>. Comment comprendre cette inégalité de traitement ? N'y aurait-il pas là un parti pris non seulement moral, mais politique, qui consisterait à évacuer un discours violemment critique et dénonciateur à l'égard d'une institution pour laquelle les élites, malgré la Séparation, font preuve de neutralité bienveillante voire de déférence prononcée ?

Aucun travail sérieux n'a été réalisé sur le dessin anticlérical, comme le déplorent les historiens René Rémond et Jacqueline Lalouette qui, de son côté, est bien la seule à s'être intéressée à la question. Pourtant, s'il est un pays qui présente des caractéristiques favorables pour une telle étude, c'est bien la France avec une Révolution de 1789 profondément anticléricale, une Commune de Paris hostile au clergé et une Troisième République qui aura vu plusieurs gouvernements se faire les champions de la lutte contre l'influence des congrégations et finalement défendre une loi de Séparation des Eglises et de l'Etat considérée par le Vatican comme une véritable déclaration de guerre.

---

<sup>1</sup> Pierrard Pierre, *L'Eglise et les ouvriers en France 1840-1940*, Hachette, 1991, p.418.

<sup>2</sup> Grand-Carteret John, *Contre Rome, La Bataille Anticléricale en Europe*, Ed. Louis Michaud, Paris, sd.

<sup>3</sup> Mellor Alec, *Histoire de l'anticléricalisme français*, Henri Veynier, Paris, 1978, p.91, 331 et 365.

<sup>4</sup> Pierrard Pierre, *L'Eglise et les ouvriers en France 1840-1940*, op. cit., p. 418.

<sup>5</sup> Lethève Jacques, *La caricature sous la troisième République*, Armand Colin, Paris, 1968, p.80.

<sup>6</sup> Ragon Michel, *Le dessin d'humour*, Librairie Arthème Fayard, 1960.

<sup>7</sup> Bertrand Tillier a remarqué que lors d'expositions au Musée de Saint-Denis, des visiteurs manifestement antisémites venaient se régaler de telles images pourtant montrées avec l'ambition de souligner les horreurs du passé.

Si l'anticléricisme et la libre pensée ont fait, ces dernières décennies, l'objet d'études raisonnées, c'est donc en laissant de côté un des principaux moyens de propagande populaire de cette mouvance : la satire, qu'elle soit littéraire ou dessinée, particulièrement profuse dans les périodes de forte lutte de l'Etat contre l'Eglise ce qui, en soi, aurait dû intéresser les historiens. C'est à travers l'étude d'une revue anticléricale qui relève de ce mouvement, *Les Corbeaux*<sup>8</sup>, parue entre 1904 et 1909 en Belgique puis en France, que nous avons cherché à lever le voile sur cette iconographie inhumée dans la mémoire collective. Qui donc, ou bien quelles forces sont à l'origine de cette immense production d'images, de chansons, de textes, de journaux anticléricaux au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Quel langage est mis au point et que vise-t-il ? Quel rôle attribue-t-on alors à la satire tournée contre l'Eglise ? Commercial, comme l'indiquent ses détracteurs ? Militant ou propagandiste, comme le laisse penser cette périodisation historique en rapport avec les politiques gouvernementales ? Dans cet ensemble, quel est le rôle spécifique du dessin satirique, par quels canaux réalise-t-il sa diffusion, dans quels buts ? A-t-il un langage propre ? Comment s'inscrit-il dans la tradition du dessin satirique politique, caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle ?

## Un contexte favorable

S'il est une longue période marquée par l'anticléricisme en France, c'est bien la Belle Epoque, caractérisée par un anticléricisme d'Etat à l'intensité très variable sur trois décennies, qui s'est traduit par la laïcisation d'un certain nombre de domaines de la vie publique, l'expulsion de congrégations, la fermeture d'écoles religieuses et de couvents, et le vote d'une loi finalement appliquée avec une très grande mesure<sup>9</sup>. Toute cette agitation s'est néanmoins produite dans un contexte favorable à l'image satirique.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'image imprimée, principalement sous la forme du dessin de presse et surtout du dessin satirique, joue un rôle grandissant. Par sa rhétorique virulente, ce type de message visuel reflète la forte politisation des masses auxquelles la République accorde enfin des droits démocratiques élémentaires (mais en déniait le droit de vote aux femmes... et aux colonisés). Chaque camp attaque l'image de l'adversaire à travers sa presse illustrée de grands dessins signés de plumes prestigieuses. Les journaux se livrent de véritables batailles : polémiques, procès et joutes graphiques deviennent dans les années 1880 une pratique courante même pour la presse quotidienne nationale<sup>10</sup>.

Le dessin imprimé profite des nombreuses crises politiques que traverse le nouveau régime : les Affaires de Panama, celle dite des « Médailles », l'Affaire Dreyfus, pour ne citer que les plus connues, sont nourries de ces représentations colorées, souvent nauséabondes et d'une rare violence, mais extrêmement efficaces et populaires. Presse, cartes postales (notamment à système), affiches, favorisent et alimentent<sup>11</sup> l'explosion d'antisémitisme qui traverse presque toutes les couches de la société pendant l'Affaire Dreyfus. Néanmoins et jusqu'alors, ces images certes politiques, restent marquées par le caractère commercial de leur diffusion : un réseau de colporteurs quadrille le pays. Elles répondent à la demande de consommation individuelle et immédiate d'individus plutôt inorganisés.

Avec la crise anticléricale qui s'ouvre en réaction à l'Affaire Dreyfus et l'arrivée au pouvoir des radicaux tels que Waldeck-Rousseau puis Emile Combes, le dessin satirique anticléric qui jouit déjà d'une longue tradition<sup>12</sup>, trouve une situation inédite et bénéficie d'un essor sans précédent. Aux progrès techniques qui s'accroissent s'ajoute un phénomène social important : l'apparition d'un milieu

---

<sup>8</sup> Différents lieux de consultation possible : pour la version belge, la Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles ; les Archives générales du Royaume, Bruxelles ; la Bibliothèque d'Anvers. Pour la version française : Bibliothèque d'Anvers (1905-1906), Bibliothèque Nationale de France (version incomplète), la Libre Pensée de Paris (version incomplète) et M. Dixmier, collectionneur (version belge et française complète).

<sup>9</sup> Agulhon Maurice, *La République, 1880-1932*, Hachette Pluriel, 1995, p. 24.

<sup>10</sup> Bellanger Claude dir., *Histoire Générale de la Presse Française*, T3, de 1871 à 1940, PUF, 1972, p. 385.

<sup>11</sup> Voir l'article de Magne Jacqueline « Forain et l'Affaire Dreyfus » in *Nouvelles de l'Estampe* N°8, 1973. Elle considère que l'Affaire Dreyfus, est « surtout, une affaire de presse et particulièrement de presse satirique... C'est elle qui lança la polémique, prit parti presque unanimement dans un sens ou dans un autre, alertant l'opinion, l'entraînant derrière elle. Là, la place de la caricature et des journaux satiriques apparaît essentielle. Dans cette provocation des esprits, l'image résumant et simplifiant les points de vue frappe mieux que tout autre chose ».

<sup>12</sup> Baecque Antoine, *La Caricature Révolutionnaire*, Presses du CNRS.

militant activiste très mobilisé et pressé d'en découdre avec un clergé discrédité par ses prises de position politiques et sociales. L'image satirique devient un « moyen de propagande » extrêmement efficace, comme nous le verrons, pour déconstruire les stéréotypes véhiculés par l'Eglise ; le comique sur lequel il s'appuie correspond, de surcroît, à la joie de vivre et à la bonhomie (bien sûr opposées aux rigueurs morales de l'Eglise) caractéristiques du mouvement anticlérical qui doit faire face à deux millénaires d'oppression religieuse. Jamais le dessin de presse n'avait alors été diffusé sur une telle diversité de supports ni n'avait investi de telle manière l'espace public. Jamais le dessin ne s'était vu accorder de telles fonctions sociales...

La complexité du dessin anticlérical semble directement liée à la puissance et à l'enracinement historique de son adversaire qui a, depuis des siècles, largement conquis les esprits grâce au pouvoir des images. En effet, lors de la naissance des Etats et des religions polythéistes (avant de devenir monothéistes), l'image devient un enjeu de pouvoir, la médiation entre les rois-dieux et les mortels. La représentation permet d'imposer la vénération des petits pour les grands et donne une dimension tangible à l'invisible, voire à l'incroyable. Dans les premiers temps, le christianisme s'oppose violemment aux croyances païennes et lutte non seulement contre les idoles, les temples et les pratiques non chrétiennes, mais aussi contre toute représentation religieuse : il ne faut pas qu'une « représentation » se substitue, dans l'esprit du croyant, à la divinité elle-même ! Cette position radicale divise les religieux. Le bas clergé et la masse des croyants militent en faveur de la représentation du divin. Mais il faut attendre le second concile de Nicée pour qu'après de fortes dissensions entre iconolâtres et iconoclastes l'Eglise d'occident choisisse de s'appuyer sur cette force évocatrice et enchanteresse des icônes. Le haut clergé, a priori hostile à l'iconolâtrie, se rallie à la pression populaire nourrie des croyances et pratiques du paganisme. Comme le suggère Régis Debray<sup>13</sup>, l'Eglise se résout alors à remplacer par d'autres images plutôt que par du vide les représentations païennes que la nouvelle religion tente de détruire. L'image est dorénavant considérée par les pères de l'Eglise comme une « médiation indispensable, à la fois pédagogique et liturgique <sup>14</sup> » qui crédibilise le divin, le surnaturel, par la matérialité de la représentation. Mais en combattant l'image par la force, puis par l'image, en acceptant l'idée même de la représentation du divin, l'Eglise chrétienne forge sans le savoir, les armes de ses futurs adversaires : d'abord en suscitant très vite des réactions satiriques de la part les païens<sup>15</sup>, puis, au cours du Moyen Age, par l'éclosion d'étranges chapiteaux sculptés qui dénoncent la gourmandise ou la paillardise des hommes d'Eglise<sup>16</sup>. Car s'il n'y a pas d'anticléricalisme sans cléricalisme, il n'y a pas non plus d'image anticléricale sans représentation religieuse. Le ver est dans le fruit, l'anticléricalisme iconographique se glisse naïvement dans le temple même et, suivant les soubresauts des luttes inter-religieuses ou politiques, se manifeste féroce puis rentre en sommeil pour réapparaître revigoré.

La production d'images, sauf lors de périodes exceptionnelles comme la Révolution française par exemple, reste marquée par la domination chrétienne voire catholique sur la société : images pieuses, « art <sup>17</sup> » teinté de christianisme omniprésent, crucifix, bannières de procession, estampes superstitieuses colportées au long des chemins avant de devenir images d'Épinal, tout cela diffuse dans les esprits une représentation de la foi, de ses codes, et organise les schémas mentaux du croyant.

A la fin du XIXe siècle, atteinte par les coups répétés dans une période d'affaiblissement de la croyance, l'Eglise cherche un nouveau souffle. Face à la montée du mouvement libre penseur et ouvrier, elle s'invente un christianisme social et militant et tente aussi d'utiliser ce que, du fait du développement des moyens d'impression, les laïcs entrevoient déjà comme un véritable support pédagogique : l'illustration. Alors qu'est théorisée la « pédagogie de l'enseignement par les yeux », l'Eglise rénove son catéchisme en combinant texte et image et utilise de grands panneaux largement illustrés pour capter l'attention des enfants et susciter leur foi. Pour l'abbé Mouterde et bien d'autres,

---

<sup>13</sup> Debray Régis, *Vie et mort de l'image*, folio essais, 2001, p.121.

<sup>14</sup> Debray Régis, *ibid.*, p.130.

<sup>15</sup> Ramsay MacMullen, *Christianisme et paganisme du 4e au 8e siècle*, Histoire, Les Belles Lettres, p. 35. En réaction aux attaques de l'Eglise, les païens se défendaient notamment par des pièces comiques de théâtre qui visaient parfois le saint ou l'évêque de la ville. On parodiait aussi la communion et les martyrs (p. 43).

<sup>16</sup> Grand-Carteret John, *Contre Rome*, op. cit., p. 18.

<sup>17</sup> La majeure partie des représentations du Moyen Age à la Révolution Française que nous qualifions « d'œuvres d'art » est inscrite dans un cadre chrétien de production des images et lui sert de support.

le pinceau des dessinateurs doit « *prêcher*<sup>18</sup> » en vue d'exciter les sentiments de piété<sup>19</sup>. L'Eglise fait même preuve d'avant-gardisme en s'intéressant au cinéma naissant<sup>20</sup>. Au travers des publications de la Bonne Presse, voire de titres illustrés satiriques, la caricature catholique se déchaîne dans sa haine des juifs, des francs maçons, des socialistes, des radicaux, ou des républicains, bref, de tout ce que le pays compte de libres penseurs, d'athées, ou de défenseurs de la Séparation.

C'est dans ce contexte de domination historique de l'imagerie chrétienne, que s'élabore, par réaction, un langage graphique anticlérical dans ce qui apparaît comme une nouvelle guerre des images. Tout au long de conférences à travers le pays vers les années 1880, un prêtre bénédictin<sup>21</sup> défroqué, Pierre Des Pilliers expliquait déjà à ses contemporains que « *les cléricaux propagent les dogmes, leurs superstitions, leur influence, au moyen de statues, d'images, de dessins, de gravures, de chromos propres à frapper l'imagination populaire* » et qu'en conséquence il fallait faire « *la même chose en ses contraires*<sup>22</sup> ». Des Pilliers Pierre veut contrer les moyens mis en œuvre par l'ennemi en utilisant ses propres armes : il faut contrer l'image cléricale par des images opposées.

Ainsi entre les années 1880 qui voient l'avènement de la République dite des républicains et le premier conflit mondial, la politique menée contre l'Eglise suscite des « *débordements verbaux d'une extrême violence*<sup>23</sup> » et une production extraordinaire d'images anticléricales qui semble évoluer et tenir un rôle bien précis dans la radicalisation de l'anticléricalisme des années 1900, « *un anticléricalisme virulent, pour la séparation, plus populaire, moins soucieux de légiférer et plus d'exprimer son ressentiment irréligieux [qui] s'exprime par toutes sortes de moyens : chansons, écrits polémiques, petite presse, caricature*<sup>24</sup> ».

C'est dans ce contexte qu'est éditée la revue *Les Corbeaux* dans la France agitée de 1905. Pour la première fois dans le pays est diffusé un hebdomadaire illustré satirique d'envergure nationale spécialisé dans la lutte contre l'Eglise, et qui s'avère être un véritable porte-voix du mouvement organisé libre penseur. *Les Corbeaux*, suivant en cela une tendance que la revue accentue nettement, ne se contente pas d'illustrer la « une » et l'intérieur du journal. Elle édite d'abondantes cartes postales, des dizaines de milliers de papillons gommés, des affiches, des tracts illustrés, etc, appelant inlassablement les « militants », les « camarades », les « groupes et cercles de libre pensée » à s'en saisir, à les diffuser. S'élabore une véritable stratégie propagandiste par l'image. Quels arguments avaient les faveurs du milieu anticlérical ? Quelle image souhaitait-il diffuser de l'Eglise catholique et pourquoi ? Au delà de la thématique de ces images qui a jusque-là attiré l'attention de trop rares historiens, ne faut-il pas envisager le dessin anticlérical dans sa dynamique propre, sous l'angle des *fonctions* et des *rôles* que lui attribuent leurs auteurs, les « consommateurs » et le milieu visé ?

L'image n'est pas seulement un signe à analyser, à comparer à d'autres signes. Quelle que soit sa forme, elle fait « *agir et réagir*<sup>25</sup> ». La représentation suppose une série d'actions différées car elle commence son existence bien après sa fabrication quand, portée par son ou ses diffuseurs, elle devient message. La caricature en « une » des *Corbeaux*, transformée par la suite en papillon gommé à coller, n'est pas seulement un langage, elle est avant tout un « moyen ». Car comme nous le verrons, l'étude approfondie du dessin anticlérical en tant qu'objet révèle une pratique sociale et militante indissociable de son contenu. C'est l'analyse de cette pratique même qui seule permet de comprendre sans tabou ce langage riche et complexe qui, loin de camper une « pornographie » libre penseuse, apparaît bien plutôt comme un arsenal répondant aux codes et aux pratiques quotidiennes de l'ennemi : le rire, la sexualité diffuse ou brutale, voire la grossièreté, la trivialité, la parodie ou le détournement utilisés par le dessin satirique répondent à la morale qu'a imposé le christianisme et au *mode* de sa diffusion. A la représentation du divin, matérialisation de Dieu sur terre et preuve de son existence, l'image anticléricale a eu pour tâche d'opposer la démonstration contraire. A la rigueur de

<sup>18</sup> Cité par Isabelle Saint Martin dans Coulot Claude et Heyer René dir, *De la Bible à l'image, Pastorale et iconographie*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000, p. 93.

<sup>19</sup> Comme l'indiquent les Petits Frères des Ecoles chrétiennes dans leur *Manuel du catéchiste*, Tours, Mame, 1907, p. 131.

<sup>20</sup> Debray Régis, *Vie et mort de l'image*, op. cit., p. 132.

<sup>21</sup> *La Lanterne*, 17 janvier 1905, « Billet de faveur d'étrennes... ».

<sup>22</sup> Des Pilliers Pierre, *Du Cléricalisme et des moyens de le terrasser*, 1884, p.40 à 48.

<sup>23</sup> Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Fayard, 1998, p. 447.

<sup>24</sup> Rémond René, *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours, Nouvelle édition, revue et augmentée*, Fayard, 1999, p. 207.

<sup>25</sup> Debray Régis, *Vie et mort de l'image*, op. cit., p. 18.

l'Eglise, à sa haine du rire<sup>26</sup>, aux tabous sexuels et à la crainte de l'enfer qu'elle a durement imposés, le dessin anticlérical a dû non seulement matérialiser le blasphème en vue de saper l'autorité morale de l'Eglise et de manifester le mouvement libre penseur, mais encore créer le ciment identitaire d'une sociabilité libre penseuse complexe et vivante.

Vu sous cet angle, le dessin anticlérical qui passe aux mains de militants n'est plus seulement un thème parmi d'autres dans la presse satirique généraliste : il véhicule certes une idéologie mais s'enrichit de différentes fonctions : illustratives, pédagogiques, dénonciatrices, programmatiques voire identitaires. Elles correspondent à la variété des pratiques qui déterminent sa diffusion, comme nous le révèle l'étude des dessins édités par la revue *Les Corbeaux*.

Dans le cadre de ce travail, nous nous efforcerons donc de révéler comment prennent vie ces images, quel est le cadre de leur production, quelles sont les intentions qui les précèdent et les moyens mis en œuvre pour leur réalisation, quel est leur mode de diffusion. Nous aurons à faire la lumière sur les liens qu'entretenait cette revue franco-belge avec le mouvement social, la libre pensée organisée et les autres forces politiques voire même avec le pouvoir. Nous chercherons comment les individus ou les groupes s'approprièrent ces représentations et leur donnaient, dans le cadre de leur consommation immédiate, une vie effective, et pas seulement une existence matérielle que l'historien peut étudier aujourd'hui dans son contexte historique et social général. A quel point ont-elles servi pour l'affirmation d'appartenance à un groupe, à une mouvance idéologique, pour l'élaboration d'une conscience collective ? Dans quelle mesure le dessin de presse anticlérical a-t-il contribué à former les esprits, à susciter l'action militante, à terroriser l'ennemi ? Quel langage a-t-il mis au point ?

Notre travail, qui tente de restituer à l'imagerie hostile au clergé son caractère vivant et sociologique à travers l'étude des dessins des *Corbeaux*, resterait superficiel s'il ne visait pas à cerner les contours du dessin anticlérical de la Belle Epoque dans son ensemble qu'il faut replacer évidemment dans la production graphique anticléricale depuis ses origines. Bien que l'étude du dessin anticlérical reste à faire, nous nous efforcerons, de manière très sommaire hélas, d'émettre des hypothèses quant à l'évolution de ces représentations entre 1870 et 1914, évolution de leur mode de production, de leur rôle et de leur langage. Nous verrons combien ce dessin, qui vise à l'émancipation morale et sociale, s'inscrit dans un ensemble extrêmement diversifié, hétérogène et complexe. Nous ferons apparaître que l'imagerie anticléricale se subdivise, à la Belle Epoque, en trois grandes tendances : républicaine, libre penseuse et humoristique ; chacune ayant ses thématiques, ses réseaux de médiatisation et sa fonction sociale. Dans cet ensemble, l'imagerie des *Corbeaux* représente une petite, mais très révélatrice partie.

---

<sup>26</sup> Minois Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Fayard, 2000, p. 457.

## **Les Corbeaux, « revue satirique anticléricale »**

### **Fortune et infortune des *Corbeaux* chez les historiens**

La presse anticléricale satirique a suscité plus d'opprobre que d'intérêt. Les auteurs intéressés par l'anticléricisme ont néanmoins cherché à dresser des listes de périodiques reflétant l'anticléricisme « vulgaire » de la Belle Epoque. Si la revue *La Calotte* de Paris (1906-1913) est souvent citée, le journal *Les Corbeaux* fait figure de grand méconnu, alors qu'il précède *La Calotte* d'une année et apparaît nettement plus lié au mouvement libre penseur organisé. La méconnaissance de l'hebdomadaire *Les Corbeaux* illustre l'absence d'étude sur la question. L'intérêt pour *La Calotte* de Paris semble fondé, sur la continuité du titre, repris dans les années 1930 et qui poursuit aujourd'hui encore sa parution<sup>27</sup>.

Le journal *Les Corbeaux* n'a pas fait l'objet d'études ; il est en général cité de manière parcellaire et imprécise, voire erronée. Un exemple : dans un article, Michelle Fontana compare la richesse anticléricale de *l'Assiette au Beurre* à la « gestion du fonds traditionnel que se contentent d'exploiter des journaux spécialisés tels que *La Calotte*... »<sup>28</sup>. Outre le mépris à l'égard de la presse spécialisée, Michelle Fontana omet évidemment de citer *Les Corbeaux*.

Notre étude et différents articles<sup>29</sup> concourront, espérons-le, à rendre justice à cet hebdomadaire oublié qui, comme on le verra, loin de se contenter du « fonds traditionnel », invente la presse satirique militante en image.

### **Contexte de la naissance**

La Belgique et la France, tout comme l'Europe dans son ensemble, sont marquées, dans la seconde moitié du XIXe siècle, par un renforcement des tensions politiques et de leur expression démocratique voire populaire. Le passage du vote censitaire au suffrage universel masculin (« plural » en Belgique) s'accompagne de la formation de courants d'opinion qui suivent avec passion l'affrontement des différentes fractions de la bourgeoisie grande puis plus petite, puis l'entrée en lice des travailleurs via un mouvement ouvrier organisé de plus en plus vigoureux. Dans cet élan, la grande presse politique, toujours partisane, majoritairement aux mains des possédants, joue un rôle important et s'appuie sur l'illustration satirique.

En Belgique comme en France, et bien que les relations entre l'Etat et l'Eglise catholique soient différentes, l'anticléricisme cristallise les querelles politiques et devient tantôt un ciment permettant à des sensibilités de se regrouper, tantôt une pomme de discorde. En Belgique, la monarchie conforte sa domination sociale en s'appuyant sur l'influence d'une Eglise omniprésente notamment dans l'enseignement depuis les années 1830. En France, les Eglises et l'Etat sont régis par un ambigu Concordat que beaucoup critiquent, mais pour des raisons très différentes. Malgré la fin de l'Ancien régime, l'Eglise catholique reste fidèle aux monarchistes. Largement antidreyfusarde au moment de l'« Affaire », elle est particulièrement réactionnaire.

Dans ce contexte, chaque camp s'organise, aiguise ses arguments et trouve dans l'image une arme non négligeable qui, sous des formes très variées, est diffusée en premier lieu par la presse. Chaque ville belge, chaque province a deux, trois voire quatre quotidiens catholiques, libéraux puis socialistes qui s'affrontent avant tout sur les questions religieuses. Le pays compte aussi de nombreux hebdomadaires illustrés dont l'anticléricisme est le thème principal dès les années 1850 et surtout dans la décennie 1860-70 où « la virulence de la caricature est parallèle à celle de la lutte anticléricale »<sup>30</sup>. Globalement, la période est marquée par la présence de libéraux radicaux au

<sup>27</sup> *La Calotte* est actuellement publiée à Reims, de tirage confidentiel et peu illustrée (BP 294, 51060 Reims Cedex).

<sup>28</sup> Fontana Michelle, « Images de l'anticléricisme dans *l'Assiette au Beurre* », in *Ecrits et expression populaires, Etudes réunies par Mireille Piarotas et présentées par Hélène Millot. Cierec. Travaux XCV. Publications de l'Université de St Etienne*, 1998, p. 138.

<sup>29</sup> Notamment de nous, « Une revue anticléricale, *Les Corbeaux* : l'image, le rire et la libre pensée militante », in *Gavroche, Revue d'Histoire Populaire* N°140, mars-avril 2005, p. 9 à 13.

<sup>30</sup> Morelli Anne, « Les thèmes de la caricature anticléricale en Belgique au XIXe siècle », in *De qui se moque-t-on ? Caricature d'hier et d'aujourd'hui, de Rops à Kroll*, Catalogue d'exposition, Musée Royal de Mariemont, 2001, p. 13 à 25.

gouvernement dont certains souhaitent la laïcisation totale de l'Etat. C'est autour de la question scolaire que s'affrontent alors le plus durement catholiques et progressistes.

D'après John Bartier<sup>31</sup>, de nombreux Belges abandonnent partiellement les rites de l'Eglise dans la seconde moitié du XIX<sup>ième</sup> siècle. Certains s'en éloignent profondément et deviennent libres penseurs. Des Cercles de propagande anticléricale se créent, comme par exemple à Tournai et se donnent pour tâche « *d'œuvrer dans l'intérêt anticléricale et démocratique* » par « *l'organisation de conférences populaires, la diffusion de la presse anticléricale, la fondation de sociétés de secours mutuels, etc* »<sup>32</sup>. Pour autant, le mouvement est mal organisé, même si, en 1908, la Fédération nationale belge de la Libre Pensée revendique 264 sociétés et 18.500 membres. Pour certains historiens, les membres des sociétés rationalistes jouent dans le domaine philosophique, un rôle comparable à celui des « militants » de partis dans la vie politique.

Après 1900, l'anticléricisme traverse et réunit aussi bien le parti libéral démocratique que le parti socialiste belge deux partis qui parviennent à nouer des accords électoraux. L'anticléric bruxellois qui voit avec horreur une série de gouvernements cléricaux diriger durablement le pays s'intéresse aux feuilles illustrées telles que le *Baudet* « journal hebdomadaire anticléricale » qui se transforme progressivement en organe de la Libre Pensée, ou la *Cravache de Méphisto*, de courte durée. Libéraux et socialistes dans l'opposition forment un « bloc électoral » à toutes les élections du pays et progressent notablement. C'est dans ce contexte qu'est créée en 1904 une revue nettement supérieure à celles parues jusque-là à Bruxelles en terme de puissance graphique, d'anticléricisme, de longévité et sans doute de rayonnement : *Les Corbeaux*, de sensibilité libérale démocrate, hebdomadaire lancé et dirigé par le dessinateur belge Didier Dubucq. La revue est largement acquise au « bloc » anticléricale parfois représenté sous la forme d'un athlète portant un haltère écrasant le cléricale. Chaque sphère de métal représente un des deux partis du « bloc » ; car les deux tendances ne fusionnent pas, et entre l'aile radicale de la bourgeoisie progressiste et le parti ouvrier -même réformiste-, l'équilibre reste précaire.

Le pouvoir craint tellement l'hebdomadaire satirique qu'il décide d'en interdire la diffusion d'abord dans les gares, puis dans les casernes ; enfin il procède à la saisie de certains de ses numéros. En 1907, un militant catholique, Jules Croisé, décrit le climat de haine qui règne alors entre les deux camps : il dénonce à posteriori ces voix qui « *se sont élevées au milieu de nous, voix de journaux antireligieux et sectaires, qui, après avoir applaudi les persécutions religieuses à l'étranger, se sont mis à sonner l'alarme, criant à la « cléricalisation » de notre patrie, à « l'invasion noire de la pieuvre monacale* ». Oui, écrit-il, « *journellement, nous voyons les gratte-papiers libéraux et socialistes réclamer à l'unisson, dans leurs feuilles immondes, la spoliation et le bannissement... tracts, journaux, pamphlets, libelles, affiches, mille écrits couverts de bave circulent dans nos cités et inoculent leur venin jusque dans nos braves populations rurales. Ces tristes œuvres de quelques écrivassiers anonymes proclament avec une audace incroyable que les réguliers sont des paresseux, des parasites, des éteignoirs, des obscurantistes, ennemis de la science et de la civilisation, riches à milliards, avides de domination et de lucre ; elles affirment avec un sérieux comique que les religieux sont la ruine de l'Eglise, une plaie hideuse pour la société, un cancer au flanc de notre édifice social* »<sup>33</sup>.

En France où on s'exprime souvent avec une même virulence alors que les Républicains sont au pouvoir, tous les camps recourent à la caricature ; mais la laïcisation de la société voulue par la fraction radicale de la bourgeoisie va renforcer l'opposition à l'Eglise et sa mise au pilon par le dessin de presse.

---

<sup>31</sup> Bartier John, « Anticléricalisme, laïcité et rationalisme en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Cahiers* 54, Centre universitaire d'histoire contemporaine, 1968, p. 47.

<sup>32</sup> Un grand merci à M. D'Henin, Président de la libre pensée tournaisienne qui nous a fait parvenir les statuts du *Cercle de Propagande Anticlérical*, *Règlement*, Tournai, 1895-96.

<sup>33</sup> Jules Croisé, *Les Exilés*, L'œuvre des tracts catholiques, Bruxelles, 1907, p. 6 et 7.

## Nature de la revue :

### En Belgique ou en France, une revue inédite

Dubucq lance son hebdomadaire à Bruxelles en 1904 un dimanche (!) de mai, dans un souci de provocation : le gouvernement belge recule dans les élections, mais reste profondément clérical et regarde avec horreur la laïcisation en cours en France. *Les Corbeaux* accorde la moitié de ses huit pages au dessin satirique. Il s'agit soit d'originaux, soit de dessins reproduits de la presse internationale, dont la célèbre revue anticléricale et socialisante italienne *l'Asino*. L'hebdomadaire publie pêle-mêle des textes humoristiques parodiant la vie des saints, des blagues anti-calotines, des maximes, voire de fausses réclames, mais aussi des articles plus sérieux et souvent émouvants sur les crimes de l'Eglise. En Belgique, *Les Corbeaux* se présente avant tout comme un journal d'opposition gouvernementale démocratique et libérale en dénonçant le cléricalisme du gouvernement, mais aussi son incapacité à gérer correctement un budget dont la dette ne cesse de grandir. La satire s'acharne contre les ministres de sa majesté le Roi Léopold tout au long de « unes » entièrement illustrées. Si entre les années 1850 et 1880, diverses revues comme le *Crocodile* (1853-1858), *Le Rasoir* (1869-1880), *La Bombe* (1878-1887) accordent une large place au dessin anticlérical, sur une durée de vie relativement importante, au tournant des deux siècles, en Belgique, l'anticléricalisme, bien que vaillant, n'a plus de revue illustrée attitrée.

L'hebdomadaire *Les Corbeaux* marque, en Belgique puis surtout en France, un renouveau inédit dans l'histoire de la presse anticléricale pour trois raisons fondamentales : d'une part du fait de l'importance qu'elle accorde à l'image et à son rôle propagandiste, d'autre part du fait du caractère particulièrement innovant de sa mise en page qui voit le texte et l'image se combiner de manière dynamique, et enfin du fait de son enracinement progressif dans le mouvement militant libre penseur.

En France, la presse anticléricale -tout comme le mouvement rationaliste qui se dote de deux grandes fédérations- jouit d'une tradition éditoriale appuyée sur un rire de combat<sup>34</sup> à partir des années 1880. Différentes organisations recourent au dessin satirique. En fait, le propagandiste Léo Taxil, personnage particulièrement sulfureux, semble être à l'origine de ce lien entre libre pensée et dessin caricatural. Il fait illustrer *l'Anti-clérical* puis la *République Anti-clérical* par des dessinateurs de premier plan comme Pépin, Alfred Le Petit, André Gill, H Demare, Coll-Toc, Frid'Rick et Sapeck. Il édite et diffuse des dizaines d'ouvrages satiriques illustrés contre les dogmes et l'Eglise, propose à ses lecteurs des enveloppes anticléricales illustrées, mais aussi des statuettes de l'Abbé Corbeau et de Sœur Chouette... Le mouvement, que la politique de laïcisation du gouvernement républicain à partir de 1879 a rendu dynamique, s'essouffle au milieu des années 1880, subissant le virage « opportuniste » du pouvoir. Il faut attendre l'agitation de l'Affaire Dreyfus pour que la presse anticléricale renoue avec le dessin de presse.

A la fin des années 1890 un titre de presse est très nettement un précurseur de la revue *Les Corbeaux*. Il s'agit de *La Calotte* fondée en 1897 à Marseille. Le dessin satirique y tient une place grandissante. L'hebdomadaire comprend une « une » illustrée et des dessins disséminés dans ses huit pages de textes militants, parfois satiriques, et de nombreuses chansons. Lancé au départ par des publicistes de tendance radicale qui entretiennent des rapports étroits avec la presse régionale de la même mouvance, l'hebdomadaire constate, après deux ans de parution, les « progrès de l'anticléricalisme au sein des organisations ouvrières et socialistes » et propose de créer « une grande Fédération régionale » de la libre pensée qui se fixerait pour tâche de « conquérir les masses » avec « un grand organe comme *La Calotte* qui deviendrait une arme puissante<sup>35</sup> ». L'hebdomadaire s'appuie sur le dynamisme des groupes de libre pensée intéressés et lance des souscriptions. Il se fait représenter en tant que revue à un Congrès international de Libre Pensée par le député Aristide Boyer. On le voit bien, dans cette période agitée de l'Affaire Dreyfus, les progressistes accordent une place grandissante à l'image satirique dans leur combat. Mais la diffusion de la revue reste régionale, et disparaît en 1902.

A partir de 1903, avec un journal comme *L'Action*, organe officieux de l'Association nationale des libres penseurs de France (ANLPP), la presse quotidienne anticléricale et militante renoue avec le

<sup>34</sup> Minois Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Fayard, 2000, p.462.

<sup>35</sup> *La Calotte*, Marseille, n° 106, 20 août 1899.

dessin satirique. *L'Action* propose un dessin du célèbre Jossot par quinzaine ; la même année, la *Lanterne* s'adresse à Lesaint qui illustre la Semaine Cléricale composée de dix vignettes drolatiques conçues comme un commentaire de l'actualité politique. Un peu plus tard, le *Radical* charge Moloch d'une semaine politique illustrée, etc.

Il faut attendre 1904 pour que se crée une revue comparable aux *Corbeaux*, *L'Internationale*, dont la durée de vie n'excède pas six mois. Elle se présente comme une « Revue hebdomadaire anticléricale républicaine socialiste » et « l'organe hebdomadaire du comité central de propagande Socialiste-anticléricale-anticoncordataire <sup>36</sup> ». Son titre, dessiné par Quinto Foggini, ajoute à la typographie une illustration qui éclaire sur les cibles du journal : deux pieds nus écrasent deux têtes, l'une d'un officier, l'autre d'un curé, dont les corps entremêlés représentent d'immondes serpents. La « une » ne comporte plus de texte : elle s'illustre d'un grand dessin. L'image, omniprésente tout au long des seize pages de la revue, décrie violemment, comme l'explique le leader ouvrier Jean Allemane, « le Jésus sans oublier... le capitalisme <sup>37</sup> ». Revue anticléricale et illustrée, certes, mais avant tout ouvrière, ce qui la distingue des *Corbeaux* d'obédience libérale démocratique, puis libre penseuse.

Un an après la naissance des *Corbeaux*, un second hebdomadaire anticléricale illustré confirme la tendance. *La Calotte* (Paris) profite de la voie tracée par son aîné pour tenter une opération nettement plus commerciale particulièrement réussie en terme de divulgation de produits anticléricaux de toutes sortes. Les deux journaux, qui s'ignorent superbement si ce n'est dans quelques allusions peu amènes, ont bien des points communs, mais aussi de fortes différences comme on le verra plus loin. Ils subsisteront respectivement jusqu'à 1909 (*Corbeaux*) et 1913 (*Calotte*) laissant un grand vide en terme d'images anticléricales, et marquant bien la fin d'une époque.

La revue *Les Corbeaux*, elle, à un niveau encore jamais atteint jusque-là, met au service de l'anticléricisme l'extraordinaire puissance de l'image satirique. Elle est l'œuvre d'une rencontre entre un éditeur dessinateur républicain et démocrate et des libres penseurs belges ou français à un moment où le mouvement anticléricale, dynamisé par les orientations du pouvoir, s'avère particulièrement actif et demandeur de supports militants. Alors que différents projets de loi pour la Séparation se discutent, l'affrontement politique entre les deux camps agite les institutions mais aussi la population. A l'approche des élections, cléricaux et anticléricaux se mobilisent. La rue, l'église, l'école, les urnes se transforment en terrains d'affrontement où parfois pleuvent les coups au propre, comme lors des Inventaires <sup>38</sup>, ou au figuré, par le biais des images imprimées à travers lesquelles se mène une véritable « guerre civile idéologique <sup>39</sup> ». Les immenses progrès de l'imprimerie depuis un demi-siècle, et la baisse des coûts de production qui en résulte, notamment pour les images en couleur, rendent possible cette forte « iconisation » de la propagande, qui a, en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, pris une dimension bien plus large qu'au tournant des années 1880. Avec *Les Corbeaux* et *La Calotte* l'image anticléricale imprimée n'est plus seulement illustration de textes critiques : elle est devenue une arme autonome dont l'anticléricale se sert au quotidien pour affirmer ouvertement ou clandestinement au corps social son appartenance à une mouvance et à des idées particulières. Dorénavant, la propagande s'appuie, en dehors du support-journal sur des objets plus accessibles que les brochures militantes et l'écrit en général : il s'agit des milliers voire centaines de milliers de cartes postales, de vignettes autocollantes, d'affiches, de tracts en couleur, de cartons pour les menus des banquets dont ceux des vendredi dits « saints », de chansons illustrées, de jeux en image, etc., qui, propagés, utilisés, collés lors des événements les plus divers, évoquent une *sociabilité* et une *pratique* anticléricale intense. En répondant à l'imagerie religieuse et en cherchant à la contrecarrer, le dessin anticléricale sous sa forme légère et portative envahit l'espace, devient un signe manifeste de la présence anticléricale. Cette forme de lutte crée un ensemble de représentations collectives identitaires propres à sceller un groupe social fortement opposé à certaines normes sociales.

---

<sup>36</sup> *L'Internationale*, n°19, p. 5.

<sup>37</sup> *L'internationale* n°1.

<sup>38</sup> Inventaires qui ont conduit à un mort à Boeschepe, commune du Nord.

<sup>39</sup> Bitsch Marie-Thérèse, *Histoire de la Belgique*, Hatier, 1992, p.127. C'est ainsi qu'est caractérisée la lutte entre les cléricaux et les anticléricaux en Belgique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Une revue anticléricale et politique, puis libre penseuse et militante

En Belgique, *Les Corbeaux* se présentent comme un « journal politique hebdomadaire » de tendance démocratique libérale. Dès son cinquième numéro, la revue salue, en insérant sa photographie, la réélection de M. Auguste Lambiote, démocrate, sénateur de Bruxelles réélu le 29 mai 1904. Plus loin l'éditeur est on ne peut plus clair : « lisez et propagez *Les Corbeaux journal politique hebdomadaire qui, par la plume et le crayon, bataille pour le combat, montre l'hypocrisie des cléricafarceurs et défend une idée hautement démocratique*<sup>40</sup> » écrit-il. Et en effet, le journal se veut le défenseur du « bloc anticléricale » qui, depuis le scrutin du 29 mai, a affaibli la majorité cléricale, présentée dans une allégorie intitulée « La terrible amputation<sup>41</sup> », sous la forme d'un âne au tronc amputé, le corps rafistolé, amoindri, symbolisant une majorité affaiblie, devenue « borgne, cul de jatte et manchote ». La revue, par ses dessins, attaque principalement le gouvernement belge ainsi que ses soutiens, fustige le budget des cultes qui grève le budget général ; mais elle s'en prend aussi à la figure du Roi et évoque la question du Congo. La rédaction intéresse ses lecteurs à l'actualité internationale et notamment à la Conférence d'Algésiras autour de la question du Maroc, sans oublier la révolution Russe de 1905 et sa sanglante répression.

Sous cet angle, l'hebdomadaire s'inscrit dans la tradition de la presse anticléricale-libérale de Belgique mais accentue de plus en plus ses critiques contre l'Eglise et ses représentants. Au fil des semaines naissent des figures qui visent à l'universalité : le moine fainéant ou cupide dont on oppose la silhouette massive au corps amaigri du petit bourgeois écrasé par l'impôt ; le curé luxurieux vivant en couple avec quelque nonne, etc. C'est une thématique de moins en moins politique, qui deviendra celle de la presse libre penseuse et dont la cible se réduit presque exclusivement au seul clergé mais avec un langage nettement plus radical. Une étape est franchie lorsque la rédaction des *Corbeaux* passe la frontière pour venir s'installer en France.

Le journal paraît en France dans un contexte totalement différent : l'anticléricisme n'est plus dans l'opposition mais au pouvoir, porté par les gouvernements de Waldeck-Rousseau et de Combes. « Journal hebdomadaire » puis « revue hebdomadaire anticléricale », la feuille paraît aussi le dimanche, comme un pied de nez à l'Eglise catholique. Bien qu'elle mette en avant, dans sa présentation, l'aspect artistique et humoristique de ses textes et de ses illustrations, elle prend un caractère moins « politique », mais plus partisan qu'en Belgique, en termes de défense de la libre pensée. Comme le résume un des rédacteurs, *Les Corbeaux* est « une œuvre éminemment originale conçue et exécutée par une pléiade d'hommes aussi militants qu'artistes ». On manie la dérision incisive à l'égard des curés : les *Corbeaux-Paris* sont « le plus anticalotin, le plus antiposeur et le plus rigolo des journaux sublunaires » ! On n'attaque plus le corps politique mais les « calotins » en général. L'éditeur s'entoure, comme nous le verrons, d'une équipe de publicistes qui s'avèrent, dans leur très grande majorité, affiliés à divers mouvements de libre pensée et sont particulièrement actifs dans le mouvement social. L'hebdomadaire, au-delà de ses extraordinaires illustrations caricaturales, s'affirme, au gré des sensibilités de ses rédacteurs comme républicain, démocratique, libre penseur dans ses orientations politiques et militantes, et met progressivement en avant des préoccupations socialisantes.

### Anticléricisme puis libre pensée

Dans son premier numéro, la revue anticléricale décrit son « programme » qui se réduit à la satire contre les gens d'Eglise : « *Les Corbeaux n'ont qu'un but, montrer l'honnêteté, la délicatesse et le désintéressement de messieurs les curés... ils n'ont jamais capté d'héritages ni kleptomanié les vieilles dévotes ; leurs mœurs sont pures comme l'eau de Seine...* ». *Les Corbeaux* se conçoit comme « le meilleur des antiseptiques anticléricaux<sup>42</sup> connus », et affirme l'idée que « propager *Les Corbeaux*, c'est répandre des poignées de vérité, démasquer la politique des cléricafarceurs, c'est combattre l'ignorance cléricale<sup>43</sup> ». Le journal en « appelle à l'affranchissement de la pensée et à la défense des idées démocratiques », dans la continuité de la version belge.

<sup>40</sup> *Les C-B*, n°8, 19 juin 1904.

<sup>41</sup> *Les C-B*, n°7, 12 juin 1904.

<sup>42</sup> Nous soulignons.

<sup>43</sup> *Les C-P*, n°4, 23 avril 1905.

Quelques semaines plus tard, la ligne éditoriale change nettement. La revue semble s'être attaché la collaboration de publicistes aux idées nettement plus avancées que celles du directeur franco-belge, Didier Dubucq. On vise non seulement un autre public que celui, très large, de la presse satirique généraliste, mais encore un milieu conscient et actif en s'adressant « à tous les militants sincères, à tous les libres penseurs », « à nos amis », aux « partisans de l'émancipation intellectuelle et aux défenseurs de la Libre-Pensée » et lors d'élections « aux lecteurs républicains » voire enfin aux « camarades ».

Après un peu plus d'un an de parution, la revue résume dans son 61<sup>e</sup> numéro les buts et les moyens du journal : « *La Libre-Pensée – ce parti si important aujourd'hui – ne possédait pas, il y a quelques années, de journal exclusivement antireligieux*<sup>44</sup>, qui mit en relations les militants de la France entière. Il existait, bien entendu, les quotidiens socialistes et radicaux, mais ces excellents confrères ne laissaient qu'une très petite place au mouvement rationaliste. C'est ce qui nous a décidé à créer *Les Corbeaux journal hebdomadaire, exclusivement antireligieux*<sup>45</sup> ».

Comme on le voit, l'association *Libre-Pensée, antireligieux et rationaliste* exclut le vocable plus courant et plus trivial d'*anticléric* et confère à la revue une dimension nettement plus sérieuse voire dogmatique et militante. Le rédacteur, qui prend soin d'omettre l'existence de journaux tels que *La Raison* de Victor Charbonnel ou *L'Action* de Bérenger présente presque *Les Corbeaux* comme l'organe officiel d'un parti qui aurait grandi trop vite et surtout, ce qui est une réalité, de manière trop fragmentée<sup>46</sup>. Certes, la rédaction ne s'affirme pas comme une direction du mouvement, mais la tâche qu'elle se donne semble démesurée : créer un lien entre les militants de toute la France !

Que signifie pour le rédacteur du journal le terme *antireligieux* ? Pour les historiens, l'anticléricisme de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'est en rien matérialiste et reste souvent déiste. Puis il glisse, en « mûrissant », vers un athéisme voire une irréligion affirmée. Ainsi, en pleine période de séparation des Eglises et de l'Etat l'irréligion a-t-elle pris le dessus ; les dogmes, l'existence de Dieu, etc., sont totalement niés. On participe aux banquets blasphématoires des vendredis dits « saints ». Pour autant, si c'est bien là l'état d'esprit de certains publicistes des *Corbeaux*, dont les textes, souvent illustrés, abordent l'ensemble de ces questions, les « unes » de la revue, elles, qui donnent le ton vis-à-vis de l'acheteur occasionnel, n'attaquent quasiment jamais la religion en tant que telle, mais toujours ses représentants les plus directs, le clergé séculier, régulier, voire le pape, et dénonce leur cupidité, leur lubricité, leur bêtise ou le danger qu'ils représentent face à la République et à la nation tout entière. Seules de très rares « unes » s'en prennent aux dogmes, se moquant de l'Immaculée Conception ou d'un dieu qui offre un « paradis à louer », bien vide semble-t-il. C'est là l'expression des différences de degré de conscience entre le dessinateur-directeur-éditeur belge des *Corbeaux*, plutôt libéral démocrate, et ses rédacteurs largement impliqués, comme nous le verrons, dans l'Association Nationale des Libres Penseurs de France et dont l'ambition pour cette revue satirique s'avère nettement plus grande.

### ***Porte-voix de la libre pensée***

Nous l'avons vu, le journal se donne pour tâche de créer un lien entre les libres penseurs de France. Comment s'y prend-il ?

La revue se fait l'écho des problèmes organisationnels de ce courant multiforme. C'est que, « *la Libre Pensée a fait d'immenses progrès depuis dix ans* », peut-on lire en 1908, mais « *nos moyens de propagande sont minimes : quelques journaux essentiellement anticléricaux, une centaine de brochures antireligieuses à bas prix, une douzaine de romans et de pièces de théâtre, des cartes postales illustrées, quelques chansons, beaucoup de bonne volonté et peu d'argent*<sup>47</sup> ». Fin 1906, le journal formule déjà un appel clair à ses lecteurs : « groupons-nous ! » s'exclame un rédacteur qui donne la liste de dizaines d'organisations et sociétés de libre pensée à Paris et en banlieue, ainsi que celle des Universités populaires. Erard P, gérant du quotidien *La Lanterne*, devient rédacteur aux

---

<sup>44</sup> Souligné par le journal.

<sup>45</sup> Les *C-P*, n°61, 27 mai 1906.

<sup>46</sup> Jusqu'en 1912 il existe un nombre important de groupes libres penseurs isolés et deux grands regroupements : la Fédération française de Libre Pensée fondée en 1890 et l'Association nationale des libres penseurs de France, 1902.

<sup>47</sup> *Almanach des Corbeaux*, 1908.

*Corbeaux* où il relate les activités et les progrès de l'Association républicaine anticléricale des Lanterniers<sup>48</sup> dont il est le secrétaire général.

Le journal annonce et commente les différents congrès internationaux de la Libre Pensée, ceux de Rome (1904), de Paris (1905), puis de Prague en 1907 auquel participe *Les Corbeaux* à leur manière puisque le lecteur apprend que « *des lettres et des télégrammes de tous les pays ont été lus et acclamés, notamment la dépêche de la rédaction des Corbeaux*<sup>49</sup> ». A l'époque, les journaux participent en tant que tels, au même titre que les dirigeants ou les militants aux manifestations, congrès, etc. Tel article discute des motions votées, compare les conclusions des congrès entre eux. En janvier 1908, la revue dresse un portrait de « L'année Cléricale et anticléricale » et consacre une large part de sa chronologie à la Libre Pensée organisée et à ses propagandistes les plus célèbres. Barthélemy, publiciste militant, signe de nombreuses chroniques sur la situation du mouvement dans les différents pays d'Europe, évoque les dirigeants les plus en vue. Ainsi en avril 1908, le lecteur est informé de la composition de la direction de l'Association nationale des libres penseurs de France (ANLPF) et notamment de son bureau, ce qui confirme la préférence des rédacteurs du journal pour l'organisation la plus dynamique de la période, la Fédération française de la libre pensée créée en 1880 étant alors sur le déclin.

Fin 1908, la revue donne la liste des militants de Paris ou de province à contacter en vue de s'organiser, car « *l'union fait la force*<sup>50</sup> » ! D'ailleurs, dans l'Almanach de la même année paraît en bonne place le nom, l'adresse, mais aussi le montant des cotisations (!) et les buts de la Ligue des Droits de l'Homme, de l'ANLPF ainsi que de l'Association anticléricale des Lanterniers.

*Les Corbeaux* se veut un porte-voix de la mouvance libre penseuse, de ses organisations et de ses idées ; la revue organise une intense et désintéressée propagande en faveur de cette presse et des écrits en général qui la défendent. Sans relâche, elle publie la liste des journaux libres penseurs de France (plus de 600) et indique souvent le moyen de s'y abonner ; il y a aussi ceux de Belgique voire de Suisse. *Les Corbeaux*, ouvert au reste du mouvement et ne craignant pas la concurrence (en dehors de celle de *La Calotte* qui n'est jamais citée), annonce les publications nouvelles (qu'à de très rares exceptions la revue vend elle-même), encourage ses lecteurs à s'y intéresser, dresse des bibliographies anticléricales et insiste sur certaines brochures comme *Le Procès de la Barre* éditée par *Le Progrès* du Havre, vendue à l'exemplaire, au cent ou au mille et que doivent diffuser les « groupes et comités socialistes et de Libre Pensée » tout comme les militants isolés.

Ainsi donc, la version française des *Corbeaux* se comporte comme un véritable organe de propagande, centralisant des informations diffuses et répondant aux questions de lecteurs dans une « petite correspondance » dont les réponses peuvent intéresser tout un chacun.

### ***Un combat politique***

Au lendemain de la Séparation, le clergé apparaît comme affaibli par la politique radicale. La partie rédigée de la revue opte pour un terrain de combat plus restreint : la bataille *antireligieuse* contre la croyance, contre la foi qui perdure et qui continue d'aliéner les esprits. Il s'agit de démontrer que le nombre de croyants faiblit et d'aider à le faire baisser plus encore.

Politiquement, le journal offre une vision manichéenne du monde, basée sur l'opposition de la République et de la Calotte (les religieux), deux entités plus fortement symboliques et plus larges que la dichotomie Libéraux/Cléricaux véhiculée par la version belge. La République comprend tant l'Etat, le gouvernement radical, l'école publique, le « pays » laïque, que les partis, les représentants, les militants qui défendent le programme républicain ainsi que toute une idéologie et une morale rationalistes. Le dessinateur représente cette entité aux multiples visages sous la forme d'une figure unique : Marianne. Elle défend un idéal de liberté, d'émancipation, de bonheur voire de pacifisme. Au contraire, la Calotte, c'est « l'armée noire », l'obscurantisme, l'Eglise, le Pape et ses hommes de main, l'école « libre », le dogme et l'ignorance. La Calotte s'appuie tout autant sur les moines, abbés, curés, nonnes, leur idéologie réactionnaire, leur avarice et leurs tendances pédophiles et perverses, leur dictature sur les esprits qui vise à la soumission totale des « poires », des enfants et des femmes.

---

<sup>48</sup> Lancée par *La Lanterne* en 1902 suite à une virulente campagne d'affiches illustrées par Ogé.

<sup>49</sup> *Les C-P*, n°132, 6 octobre 1907.

<sup>50</sup> *Les C-P*, n°184, 4 octobre 1908.

Politiquement, le camp de la Calotte se définit comme monarchiste, antisémite, et « jaune » (syndicats au service des possédants). Le dessin attaque et stigmatise cette fois très clairement les membres du clergé : curés, moines, sœurs, cardinaux, évêques, et le pape, symbole de tous les pouvoirs de l'Église.

*Les Corbeaux* s'engage lors des élections en appelant à voter pour certains candidats républicains comme André Berthelot sénateur radical socialiste. Mais si la revue soutient la Séparation discutée en avril 1905, votée en juillet par les députés, en novembre par les sénateurs et promulguée le 9 décembre, c'est en formulant de vives critiques car cette loi est « *libérâtre et teintée de rose* », c'est un « *emplâtre lénifiant* », écrit Bridavoine en juillet 1905. Deux ans plus tard, Bertam, qui s'adresse « aux libres penseurs, aux anticléricaux » et aux « camarades », se félicite de la Séparation, mais appelle à continuer la lutte contre la Religion et pour le triomphe de la science et de la Raison. Simon de son côté, publiciste militant, rédige début 1907 un véritable réquisitoire contre la politique de Clemenceau et de Briand : il relève leur apathie à l'égard du cléricanisme et affiche un net regret pour Combes<sup>51</sup>. Vers la fin de l'année, le journal dresse le bilan de ce que les libres penseurs peuvent espérer de la Chambre. Le point de vue est très négatif : « *c'est écœurant, on se croirait sous Louis XVII ou Charles X* » peut-on lire, avec « *un ministre comme Briand, nous n'avons qu'à compter que sur nous-mêmes* »<sup>52</sup>. Pour autant, aucun dessin ne vient appuyer ces prises de positions acides qui restent à l'état de critiques formulées par écrit<sup>53</sup>.

La revue s'inscrit en général dans le champ démocratique et républicain, mais peut, parfois, glisser au socialisme. Elle reflète en cela l'évolution de la libre pensée internationale. Le congrès de Paris de 1905 prend position, sous l'impulsion du socialiste Allemane notamment, pour le pacifisme en adoptant le slogan « Guerre à la guerre » et déclare que « *la liberté de pensée ne sera entière que le jour où la propriété sociale aura été substituée à la propriété capitaliste des moyens de production et d'échange* »<sup>54</sup>. L'hebdomadaire se met à défendre la « *saine égalité sociale* » et fête, fin 1905, la victoire de Roblin, candidat socialiste de Nevers, élu contre un radical socialiste. Il s'agit alors de « *la victoire de l'organisation politique et économique du prolétariat* »<sup>55</sup>. En 1906, on se réjouit du succès des anticléricaux lors des élections législatives, en publiant deux cartes de France pour bien distinguer les départements qui ont voté en faveur de candidats favorables à la Séparation, de tous les autres. Le mois suivant, Barthélemy rédige un article de politique générale, salue l'action de la majorité républicaine mais conseille aux électeurs de rédiger des cahiers de revendications à faire signer aux candidats avant de voter pour eux. Les numéros des *Corbeaux* sont alors truffés de slogans électoraux : « Et vive la République sociale », « Nationalisme, cléricanisme, c'est la guerre, République, Pensée Libre, c'est la Paix, électeurs choisissez »<sup>56</sup>, ou encore : « Guerre à la guerre, vive le désarmement, vive la paix générale, à bas les Églises ferments de haine et de discorde », « Vouloir la journée de 8 heures, c'est vouloir le bonheur pour soi et pour les siens »<sup>57</sup>. La partie rédigée de la revue ne se limite donc pas aux seules préoccupations anticléricales, mais s'intéresse aussi aux questions sociales. La rédaction critique les élus ministériels quand le gouvernement ne « marche » pas avec le pays : car on est loin d'avoir libéré « *les hommes du joug des puissances capitalistes* », d'avoir acquis une vraie retraite. *Les Corbeaux* exigent « *l'impôt progressif sur le revenu dont ne veut pas M. Poincaré ; il permettra d'alimenter notre caisse de retraites ouvrières et paysannes* »<sup>58</sup>. Reste qu'en 1908, une thématique se précise encore, et de manière particulièrement radicale : en début d'année par exemple, le dessinateur formule le « *vœu des Corbeaux : pendre le dernier moine avec le boyau du dernier ratichon* »<sup>59</sup>. Le dessin présente un moine pendu à une potence, la langue démesurément allongée.

<sup>51</sup> *Les C-P*, n°100, 24 février 1907.

<sup>52</sup> *Les C-P*, n°139, 24 novembre 1907.

<sup>53</sup> A notre connaissance, seuls quelques dessins de *l'Assiette au Beurre* et notamment de la main de Grandjouan, attaquent Briand et Clemenceau sur leur gauche.

<sup>54</sup> Jean-Marc Sciappa, « Les libres penseurs en 1905 » in *Idées en Mouvement* n°122, octobre 2004.

<sup>55</sup> *Les C-P*, n°30, 22 octobre 1905.

<sup>56</sup> *Les C-P*, n°57, 29 avril 1906.

<sup>57</sup> *Les C-P* n°58, 6 mai 1906.

<sup>58</sup> *Les C-P*, n°76, 9 septembre 1906.

<sup>59</sup> *Les C-P*, n°145, 5 janvier 1908.

Dans ses textes, la revue se fait l'écho des méfiances des socialistes à l'égard de l'anticléricalisme, puis insiste sur l'importance des élections municipales car les « camarades » doivent mener la « *lutte à outrance pour la réalisation des réformes démocratiques et sociales telles que la laïcisation complète, (...) le monopole de l'enseignement, l'impôt sur le revenu, la suppression des conseils de guerre, le rachat par l'Etat de toutes les compagnies de chemin de fer, les retraites ouvrières* <sup>60</sup> ». Tout cela, a priori, dans une visée strictement électoraliste car « *c'est par le bulletin de vote qu'on réalise ce programme* ». Pourtant, Le Donneur d'Eau Bénite, dans un article incisif, critique vertement « *le Ministère de l'incohérence* » puis reprend l'appel de Marx : « *prolétaires de tous les pays, unissez-vous. Consciences de tous les pays, solidarisez-vous !* ».

Bien que principalement satirique et libre penseuse, la revue de Dubucq n'en reflète pas moins des tendances politiques diverses et manifestement liées aux conceptions idéologiques des rédacteurs. Elle oscille entre républicanisme et critique sociale des gouvernements qui, après la Séparation, déçoivent et exaspèrent les classes populaires sur le terrain social, et frustrent les anticléricaux les plus radicaux.

### ***Dans le mouvement social***

Comme on l'a vu, la revue émet des prises de position politique, appelle aux élections et relate les travaux des différents congrès. Elle organise la propagande en faveur des manifestations à la mémoire d'Etienne Dollet, martyr de la libre pensée, qui donnent lieu à des rassemblements notamment à Paris chaque année. Non seulement elle enjoint ses lecteurs à défilier, mais *Les Corbeaux* participe en tant que tel à la manifestation. La commémoration Dollet s'avère diversement suivie. En 1903, on compte entre 8.000 et 50.000 personnes selon les sources ; on note des dizaines de pancartes, de banderoles, de bannières et des tracts tirés à 50.000 exemplaires<sup>61</sup> ; mais on ne compterait plus qu'un petit millier de manifestants quatre ans plus tard. On retrouve dans le défilé les divers groupes de la libre pensée, les journaux anticléricaux les plus importants de l'époque comme *L'Action*, *La Lanterne*, mais aussi *L'Humanité*, des fédérations socialistes voire des loges maçonniques, etc. On arbore l'églantine rouge à la boutonnière et des étiquettes anticléricales piquées aux chapeaux comme l'indiquent les rapports de police. On brûle, sous les applaudissements de la foule, des effigies ou des silhouettes cléricales aux cris, selon les années et les groupes, de « Vive la Commune », « A bas la calotte », « La calotte, hou, hou ! »...

Lors du défilé de 1906, la revue anticléricale est de la partie comme le rapporte un agent : « *des camelots distribuent des prospectus anticléricaux et vendent des journaux tels que Le Flambeau, Les Corbeaux, l'Action, et l'Anarchie. Sur le parcours les camelots vendent l'églantine ainsi qu'une chanson d'Aristide Bruand, « Les Punaises de sacristie* <sup>62</sup> ». Mieux, le journal a sa place dans le cortège puisque le rapport de police dresse la liste des diverses organisations présentes par des bannières et des pancartes : à la dix-neuvième place, « *le journal illustré « Les Corbeaux », avec grande pancarte-réclame.* »

L'année suivante, « *des camelots vendent le journal « Les Corbeaux », la chanson « L'anticléricale », un répertoire de chansons révolutionnaires, des cartes postales anticléricales illustrées [des Corbeaux très probablement dont c'est la spécialité]* ».

La revue anticléricale profite des rassemblements libres-penseurs pour faire sa propagande- et s'inscrit bien comme une force agissante du mouvement social anticlérical.

### ***Une revue propagandiste***

#### **Les moyens de la propagande**

Cette volonté d'organisation s'appuie sur la diffusion systématique d'idées et d'images. Dans son numéro 61 où *Les Corbeaux* se déclare « irréligieux », le rédacteur résume les moyens de propagande mis en œuvre : « *Nous nous sommes efforcés, écrit-il en prenant bien soin de souligner certains mots, de varier le plus possible le sujet de nos articles. Nous avons fait une large part aux*

<sup>60</sup> *Les C-P*, n°151, 16 février1908.

<sup>61</sup> Archives de la Préfecture de Police de Paris, BA 1530.

<sup>62</sup> APP, rapport du 6 Août 1906, BA 1531.

*récits humoristiques ainsi qu'aux chansonnettes, et nous avons publié des articles politiques, documentaires, historiques, juridiques, scientifiques, etc. Nous avons donné le texte du Syllabus<sup>63</sup> ainsi que celui de plusieurs pièces de circulaires des ligues cléricales. (...). Nos cartes postales illustrées ont eu un immense succès, et nos papillons anticléricaux ont été tellement demandés qu'en l'espace d'un mois, cent mille de ces papillons se sont envolés en province chez nos amis (...). L'amusant menu illustré par Ashavérus à l'occasion des banquets gras a eu aussi une vogue assurée (...). Nous avons commencé dernièrement la publication du carnet d'un athée, la biographie des militants avec leurs portraits et des chroniques littéraires sur les romans anticléricaux. Aujourd'hui nous mettons en vente ces ouvrages... ». Images et mots sont mis au service de la propagande. Nous allons voir comment.*

### **Par l'écrit : brochures et romans**

La revue donne l'adresse des librairies où trouver tels ou tels ouvrages et notamment ceux évoqués dans la « Chronique littéraire » qui fait son apparition en mars 1906 et que signe Abel Myther. Sont alors détaillées et souvent largement citées les œuvres les plus répandues et que l'on trouve par exemple à la « Librairie de *La Raison* » : la célèbre revue de l'abbé défroqué Victor Charbonnel ; les ouvrages de Bonnetain, Estounié, Octave Mirbeau, Paul Bert, Marcel Prévost, Jean de Bonnefon ; Jacques Prolo avec sa *Caverne antisémite* ; Léo Taxil et ses ouvrages illustrés et sulfureux (ils ont beaucoup de succès) ; mais encore *Science et divinité* par A Tresfout, *Non ! Dieu n'existe pas* du Curé Meslier (XVIII<sup>e</sup> siècle), *La Peste Religieuse* de Jean Most, *Les crimes de Dieu* par Sébastien Faure, *Le Prêtre dans l'histoire de l'humanité* du Dr. Ronéo Mauzoni ; quelque ouvrage de Feuerbach ou bien *Le Socialisme* de Jules Guesde ; *l'Almanach de la révolution*, *Les Intellectuels devant les Ouvriers* par R. de Marmande ; *La Grève des ventres* de Fernand Folney, sans oublier *La Folie de Jésus* de Binet-Sanglé et enfin différents ouvrages du belge Hins : *Le Congrès de Prague*, *Méditations sur les sept sacrements*, *La Bible expliquée...*

Il s'agit uniquement des ouvrages de propagande libre penseuse ou socialisante dont la revue se fait fort de souligner l'intérêt sans en tirer aucun bénéfice. Dans la tradition des sociétés de libre pensée qui se fixaient pour objectif d'éclairer leurs membres par la diffusion de brochures, en constituant souvent une bibliothèque « interne » à l'organisation, la revue s'efforce d'apporter à ses lecteurs une culture anti-obscurantiste propre à conforter une vision positiviste du monde et à donner des arguments efficaces et détaillés contre la religion et le cléricanisme.

La revue recommande les ouvrages de ses collaborateurs Simon et Barthélemy, mais aussi les numéros anticléricaux de *l'Assiette au Beurre* et l'ouvrage illustré portant sur la caricature anticléricale, *Contre Rome*, de John Grand-Carteret, « *cet ouvrage remarquable [qui] résume en plus de 300 images satiriques, dont quelques unes empruntées aux Corbeaux, la bataille livrée en Europe contre la gent ensoutanée* <sup>64</sup> ».

*Les Corbeaux* se propose même de distribuer gratuitement une étrange brochure belge du Chevalier le Clément de St Marcq, *l'Eucharistie*, consacrée à l'« *étude sur les diverses phases de la communion chrétienne* » et remonte au « *prêtre originaire, au prêtre barbare* », à la « *communion spermatique primitive* ».

La rédaction est donc animée d'un souci permanent d'émancipation des esprits. Elle répond souvent à des demandes de lecteurs, qui réclament la liste des dernières brochures, voire des ouvrages de référence. Les moyens de se procurer les ouvrages et les autres titres de presse inscrits dans la mouvance libre penseuse sont bien sûr communiqués, comme les donnerait un organe politique qui n'y aurait aucun intérêt commercial ; car *Les Corbeaux* est bien une revue militante qui se présente même, en 1908, comme un « *organe de la Libre Pensée française* <sup>65</sup> », ce qui est assez juste, contrairement à ce qu'affirment les détracteurs de la presse satirique anticléricale qui la considèrent avant tout comme bassement commerciale.

### **Par l'image : le dessin sous toutes ses formes**

---

<sup>63</sup> Déclaration officielle du pape qui fait force de loi.

<sup>64</sup> *Les C-P*, n°67, 8 juillet 1906.

<sup>65</sup> *Les C-P*, n°145, 5 janvier 1908.

La propagande s'appuie aussi et principalement sur la diffusion de l'image sous différentes formes : en « une » de la revue, en pages intérieures comme illustration des textes satiriques, mais aussi par une diffusion systématique d'images volantes propres à alimenter la lutte contre l'Eglise dans une geste quotidienne<sup>66</sup>.

Comme l'assure *Les Corbeaux*, « Ashavérus<sup>67</sup>, le fin et satirique dessinateur, a contribué grandement au succès du journal, ses spirituels dessins ont fait rire bien souvent nos fidèles lecteurs ». L'image a un rôle capital pour aiguïser l'intérêt, susciter la polémique et... favoriser la diffusion des idées. On l'a vu, la presse satirique utilise largement l'image pendant la Belle Epoque. Même des quotidiens non satiriques publient des dessins : *l'Action*, des dessins de Jossot ; *La Lanterne*, ceux d'Antoine Lesaint ; et *Le Radical*, ceux de Moloch. Pour autant, la place de l'image dans tous ces titres reste marginale. Dans *l'Internationale* puis *Les Corbeaux* et *La Calotte*, l'image est bien devenue l'élément principal en envahissant toute la « une » pour le plus grand bonheur du lecteur. Mais alors que Dubucq en Belgique s'était contenté de faire paraître ses dessins à travers sa seule revue illustrée, en France, il met au point une importante stratégie de « propagande<sup>68</sup> » par la production et la diffusion d'images volantes dont la destination est clairement partisane et militante. 150 cartes postales différentes voient le jour sur les cinq années de parution, soit plus d'une nouvelle carte postale tous les deux numéros ! ; le journal propose également des affiches, des papillons gommés, des tracts en couleurs, des cartons pour menus, des annuaires ou des almanachs qui reprennent des dessins déjà parus dans le journal. Tous sont proposés à la vente aux « cercles et aux groupes de propagande<sup>69</sup> », aux abonnés et aux lecteurs.

Ce changement de politique éditoriale par rapport aux *Corbeaux* belges apparaît dès le numéro 4 de la version parisienne, soit très rapidement. La revue propose une carte tirée sur papier ivoire qui exhorte tout un chacun sur le thème « Ne donnez plus votre argent aux curés » : un curé suivi d'un compère rigolard tend un tronc de collecte à un fidèle... transformé en poire. « L'Eglise cupide n'a pas besoin de votre argent ! Voyez comme on se rit de vous », semble dire le dessinateur au chrétien généreux et crédule. Dubucq voit grand et propose des lots de cent et de « mille » cartes ! Cet enthousiasme traduit sans doute l'idée que se fait le dessinateur du mouvement libre penseur français plus avancé qu'il ne l'était en Belgique, et s'inscrit dans une volonté d'accompagner l'effervescence de la discussion sur la loi de Séparation. Mais peut-on considérer pour autant, comme l'indique l'intéressant article de Jean-Bernard Laloux<sup>70</sup> sur le sujet, que la première carte des *Corbeaux* ait été tirée « à des dizaines de milliers d'exemplaires » ? Certes, le journal indique en juillet que des « milliers de demandes nous ont été adressées<sup>71</sup> » pour les cartes proposées. Plus tard, une réclame annonce un tirage à « trois millions d'exemplaires » ! Mais, rapidement l'hebdomadaire ne propose plus à ses lecteurs ses « reproduction des compositions artistiques (...) qui sont parues en première page du journal<sup>72</sup> » que par lot de cent, puis de quelques dizaines. Finalement, en octobre 1907, les « cartes postales les plus pétaradantes, les plus rigouillardes, les plus catapulteuses, les plus époilantes et les plus pharamineuses » sont vendues par paquets de 12, 24 ou 42 voire 64 unités, et le plus souvent par séries (sujets de carte postale différents et non un même sujet répété plusieurs fois).

Contrairement aux espoirs de la rédaction qui comptait inonder les groupes de libre pensée de cartes tirées à grande échelle, l'éditeur doit se résoudre à écouler des quantités limitées de cartes auprès de ses lecteurs. Dubucq s'appuie plus sur la diversité des sujets que sur la quantité des tirages. Et s'il multiplie les appels aux « militants » pour la diffusion de ce matériel, il se sert néanmoins du goût cartophile naissant qui pousse l'anticléricale à collectionner des séries complètes.

Pour autant, la carte postale anticléricale, suivant en cela une mode générale, a un important et durable succès. Très vite l'hebdomadaire annonce de nouvelles séries et crée une véritable collection avec une moyenne de deux cartes nouvelles par mois. Il s'agit de reproductions de « unes », mais pas uniquement. Les images en couleur sont généralement accompagnées d'une légende et de l'indication

<sup>66</sup> Pour les lettres majuscules en caractère gras entre parenthèses, se référer aux annexes (illustrations), après la conclusion.

<sup>67</sup> Synonyme de diable.

<sup>68</sup> *Les C-P*, n°11, 52, 59...

<sup>69</sup> *Les C-P*, n°4, mai 1905.

<sup>70</sup> Laloux Jean-Bernard, « Les C.P. anticléricales des Corbeaux » in *CPC* n°182, octobre-novembre 1998, p. 3 à 12.

<sup>71</sup> *Les C-P*, n°16, 16 juillet 1905.

<sup>72</sup> *Les C-P*, n°12.

« Edité par le journal *Les Corbeaux* » ou « Collection du journal *Les Corbeaux* » avec mention de l'adresse. Certaines cartes épuisées sont retirées de la vente, d'autres réimprimées. Nous analyserons plus loin les thématiques de ces dessins, mais il est évident, au vu de leur caractère blasphématoire, qu'elles ne devaient pas laisser indifférent et que le simple envoi de ces cartes prenait bien un caractère militant par l'affichage clair des idées qu'elles véhiculaient.

Autre moyen de « propagande anticléricale » par l'image qui traduit un activisme plus net : les papillons gommés qui mettent en jeu des quantités bien plus considérables. Il s'agit de réductions des dessins parus dans le journal, sous une forme carrée et d'une taille légèrement plus grande que celle d'un timbre-poste. Cette fois, la légende se limite à un ou deux mots.

Le journal, devenu prudent, propose vers le milieu de l'année 1906 des lots de cinquante « papillons anticléricaux » « à coller partout ». Et bien qu'il s'agisse des dessins des *Corbeaux*, c'est un des rédacteurs, Barthélemy, qui s'occupe de leur diffusion, l'hebdomadaire donnant au lecteur son adresse personnelle. Les « *paquets de papillons anticléricaux contiennent six modèles différents* » ; les colis ne portent aucune marque extérieure. Le journal donne quelques conseils : « *Comme nous vendons plus de 3.000 papillons par jour, vous ferez bien de vous presser. Collez ! Collez partout, sur les troncs, les portes, dans les chapeaux de vos amis, au dos des lettres, sur les affiches nationalardes, etc.* <sup>73</sup> ». Enfin, on apprend qu'il ne reste rapidement plus que 10.000 papillons à écouler. Le succès est extraordinaire ; le journal indique dans les numéros suivant que le stock est épuisé et renvoie même les amateurs aux rédactions de *La Lanterne*, ou de *La Raison*, à M. Paré, libraire à Angers, et à M. Godfroy, éditeur à Versailles. La pratique du papillon semble se répandre alors largement, et notamment lors des périodes électorales. Chaque journal anticlérical en vend périodiquement, et cette fois, à des dizaines voire des centaines de milliers d'exemplaires. En 1908, dans la prévision des élections municipales à venir, les *Corbeaux* lance une nouvelle série de papillons anticléricaux illustrés et ne les propose plus que par paquet de mille (seize sujets différents). Il s'agit bien de « *faire de la propagande en s'amusant* » car les « *papillons que vous collerez partout (...) seront autant de petites affiches électorales* ». Jacqueline Lalouette<sup>74</sup> a retrouvé plusieurs placards électoraux en Gironde agrémentés de ces papillons illustrés des *Corbeaux*, de la *Raison*, etc., ce qui atteste la réalité du procédé, mais en plus de son éparpillement sur le territoire, alors que la rédaction des *Corbeaux* se situait à Paris.

On exhorte le lecteur à coller ces papillons « *dans les rues, les églises, sur les presbytères et par ces temps de villégiature, jusque dans les chemins de fer* <sup>75</sup> ». L'anticlérical marque ainsi d'images impies tout un territoire et rentre même dans le « sanctuaire » pour harceler ses victimes cléricales sans avoir à leur faire face, en toute discrétion.

La pratique anticléricale s'appuie encore sur d'autres formes d'images et multiplie ses interventions en période électorale, en visant cette fois à faire de nouveaux adeptes. Dès le mois de mai 1906 sont édités des « *images de propagande anticléricale à distribuer et à répandre partout* ». Il s'agit de petits placards illustrés, des sortes de tracts de 16x18cm comprenant des dessins anticléricaux sur quinze sujets différents, à distribuer « *dans les conférences, les réunions publiques, à la porte des bureaux de vote, dans les cafés* <sup>76</sup> ». On n'achète pas moins de 3.000 exemplaires à la fois, au prix « modique » de 3,85frs ! Le milieu anticlérical se montre particulièrement activiste !

La revue propose en outre aux « militants » des affiches à coller. La première, « Compère et Compagnon », représente un curé et un gros cochon cheminant « bras dessus, bras dessous ». Elle mesure 63 centimètres sur 44, est imprimée en couleur et se vend à l'unité, par dix ou cent exemplaires (20 francs). Là encore, le journal indique qu'il faut « *répandre notre journal, propager Les Corbeaux, coller nos affiches sur tous les murs, à toutes les fenêtres des cafés, dans toutes les salles de réunion, sur les presbytères, les églises...* <sup>77</sup> ». L'édition de cette affiche semble être une réponse au lancement de *La Calotte*, courant 1906, qui a dû représenter une certaine concurrence pour *Les Corbeaux*. En 1907, une autre affiche est lancée, ce qui tendrait à prouver que la première est

<sup>73</sup> *Les C-P*, n°53, 1 avril 1906.

<sup>74</sup> Lalouette Jacqueline, « Iconoclastie et caricature dans le combat libre penseur et anticlérical » in *Usages de l'image au 19<sup>e</sup> siècle*, colloque, Paris, Musée d'Orsay, 1992, p.53.

<sup>75</sup> *Les C-P*, n°181, 13 septembre 1908.

<sup>76</sup> *Les C-P*, n°59, 13 mai 1906.

<sup>77</sup> *Les C-P*, n°90.

épuisée. Cette fois un gros cardinal, visiblement riche et bien nourrit, se délecte à la lecture de l'hebdomadaire. Ces affiches ont un caractère promotionnel, mais trouvent manifestement écho auprès des lecteurs militants pour qui diffuser le journal est un acte de propagande.

Enfin, si le journal publie des Annuaires et Almanachs largement présents dans la presse illustrée ou non, il accompagne par l'image sous le titre « Les Menus des Corbeaux » une pratique libre penseuse particulièrement répandue à la Belle Epoque. Écoutons-le : « *Comme le jour du Vendredi prétendu « saint », la plupart de nos amis banquettent, nous mettons à leur disposition l'artistique menu reproduit ci-dessus. Nous en avons fait un tirage spécial sur belle carte, et nous les adresserons sous pli recommandé à tous ceux qui nous enverront le montant en mandat postal. Prix de la douzaine, 2 francs*<sup>78</sup> ». Sur l'image, Marianne tire sur un curé affolé à l'aide d'un canon ; ailleurs, une fourchette surdimensionnée se plante allègrement dans un amas de prêtres, illustrant la célèbre formule « bouffer du curé ». Le menu est évidemment drolatique, comme ce « hors d'œuvre, radis du budget et des cultes (ce plat sera supprimé)... ».

Ainsi donc, contrairement aux *Corbeaux* belges, revue libérale démocratique et anticléricale qui s'adressait à un lectorat de gauche mais peu actif, la version parisienne met au point une importante production de matériel de propagande illustré, répondant aux diverses activités du militant libre penseur. Et si on sent une accélération en période électorale, le journal ne cesse de proposer ces images à ses lecteurs, à tel point qu'en juin 1909, deux pleines pages de promotion leur sont consacrées. Pendant ce temps, *La Calotte* se spécialise dans la diffusion de brochures. Si l'illustration semble être au service de la propagande lorsqu'elle agrémente un ouvrage pour le rendre plus attrayant ou quand elle égaie les menus des banquets, dans le cadre de la production des *Corbeaux*, elle semble plus que cela : les cartes postales de manière fugace, les affiches et papillons de façon plus durables, visent à affirmer l'existence du mouvement libre penseur par l'apposition durable de signes tangibles anticléricaux. Et si l'anticlérical manifeste sa propre appartenance au mouvement grâce à l'image, il permet, en collant ces signes impies, au moins de manière symbolique, une prise de possession de l'espace public (rue, wagons, etc.), et même de l'espace clérical en « souillant » églises et presbytères. En opérant ce harcèlement visuel, l'anticlérical avait sans doute pour but de démoraliser l'ennemi et de renforcer son propre camp.

Nul doute que l'image, par son caractère ludique et immédiat, aura permis à un certain nombre d'anticléricaux, un activisme destructeur supplémentaire mais... légal et donc plus accessible. Dans une période où les destructions sauvages de crucifix, où le vandalisme à l'égard des églises reste rare mais néanmoins attesté, l'image transforme le militant anticlérical en guerrier permanent sans qu'il ait jamais à sortir le gourdin ou faire couler le sang.

### **Un nouveau genre : la symbiose du texte et de l'image**

**(B)** Le caractère novateur de la revue de Dubucq consiste pour une part d'avoir *inventé* en France la revue anticléricale satirique illustrée et militante et ensuite d'avoir établi une symbiose exceptionnelle et jusque-là inédite entre le dessin et le texte. Certes, la « une » est entièrement illustrée, comme c'est le cas dans la presse satirique avant 1904. Certes, la taille (31cm sur 23cm) et la longueur, huit pages, correspondent à la moyenne des revues illustrées. Néanmoins, en Belgique comme en France, la presse anticléricale n'avait jamais atteint ce niveau d'illustration, que l'on pense au « journal hebdomadaire anticlérical satirique illustré » *Le Baudet* (1902), à *L'Anticlérical satirique illustré* belge, à *La République Anti-cléricale* (1880-1884) de Léo Taxil comportant une illustration en « une » mais qui n'a jamais la taille de la pleine page, ou encore à *La Calotte-Marseille* entre 1899 et 1904 et bien d'autres tentatives provinciales dont les « unes » comportent des dessins alors que le reste de la revue est plutôt consacré au texte. Inversement, dans la presse satirique républicaine ou d'humour, le dessin devient prépondérant et le texte s'efface, comme dans *L'Assiette au Beurre* par exemple. Dans la revue *Les Corbeaux*, l'organisation texte-image relève d'une véritable symbiose, totalement inconnue jusque-là. Contrairement à la presse qui juxtapose texte (quand il y en a) et image (quand il y en a) en les séparant dans l'espace de la page par des cadres et des vignettes rectangulaires, cette fois, dessins et mots se trouvent intimement mêlés, mélangés, la forme du texte étant dorénavant

---

<sup>78</sup> *Les C-P*, n°53, 1<sup>er</sup> avril 1906.

déterminée par le contours du dessin. L'un répond à l'autre dans un ensemble surprenant de modernité et de dynamisme.

Dubucq conçoit sa double page comme un tout homogène. Certains « dessins » originaux annotés permettent de mieux comprendre le mécanisme de création de cette mise en page si novatrice<sup>79</sup>. Sur la page cartonnée imprimée d'un maillage de traits de composition, ont été tracées, au crayon bleu, les colonnes qui recevront le texte. En leur sein, disséminés, les dessins à la plume. Autour d'eux, Dubucq dessine systématiquement une délimitation en escalier au crayon bleu, épousant la forme du dessin. Le typographe pourra à son tour positionner les lignes du texte au plus près du dessin. Sur un de ces originaux conservés par M. Dixmier, un commentaire de Dubucq montre le souci de l'équilibre des masses dans la mise en page : « *ici vers de Bagoulet* » et en dessous « *mettre ce cliché du côté des vers afin d'éviter le blanc le long de la colonne* ». Cette composition-combinaison du texte et de l'image devient à son tour un jeu visuel particulièrement attractif. Comme si l'incroyable liberté de ton et l'audace anticléricale métaphorique prenaient corps à travers une mise en page aux règles chamboulées, rénovées, enfin permises grâce à l'apparition notamment de la similitravure.

Autre innovation qui découle de cette combinaison texte-image, qui confirme cet anticonformisme graphique et explique en partie le succès de la revue, le format des dessins. Au lieu de dessins de forme rectangulaire et de taille moyenne, tel personnage va se retrouver étiré de manière démesurée, et parcourir la page du haut jusqu'en bas. A l'inverse, le dessinateur joue à composer des frises de canards par exemple ou de joyeux ecclésiastiques sur quelques centimètres de hauteur mais s'étalant sur toute la largeur de la page, voire de la double page, permettant des cheminements visuels très dynamiques.

Il y a bien là une autre innovation de taille en matière de composition : la rupture de la séparation entre les pages. La composition des *Corbeaux* est pensée très souvent en terme de double page : les dessins mordent sur la marge du milieu ; les personnages, souvent en procession, permettent une circulation extraordinaire « en Z », du haut à droite vers le bas à gauche en passant évidemment par le milieu de la double page. Le journal ouvert devient un véritable écran sur lequel se déroule la vie infernale des ensoutanés et autres cafards, des nonnes en furies ou des moines avinés. La procession traverse littéralement le texte humoristique qui prend lui-même une forme originale en négatif des zones dessinées. Comme si le texte, en toute humilité, s'écarterait sur le « passage » de la foultitude dessinée. Toute la page est devenue image. A l'ordre supposé du clergé sensé représenter, à travers un comportement exemplaire, la sagesse, la sobriété, la droiture morale, la sévérité et le don de soi, cet ordre que l'on retrouve dans la mise en page des catéchismes nouvellement illustrés depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la mise en page des *Corbeaux*, par son désordre organisé, substitue la festivité drolatique, alcoolique, dispendieuse et dégénérée des hommes d'Eglise. Elle semble représenter une sorte d'enfer ou d'apocalypse typographique, qui, prenant le contre-pied du christianisme, aurait comme objectif de nettoyer le monde du « Mal », c'est-à-dire du christianisme lui-même.

## **Passage de Bruxelles à Paris, continuité et rupture**

Comme on l'a vu, après un an de parution en Belgique, *Les Corbeaux* s'envole pour la France. Dès son second numéro, la version parisienne donne pour adresse de ses bureaux, le n°11 de la rue du Croissant. Le choix du lieu révèle la volonté de Dubucq de s'installer au cœur du célèbre « Croissant », « *aux confins des II<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> arrondissements de Paris, sur les boulevards et le quartier de la presse, des imprimeries et des crieurs de journaux*<sup>80</sup> », là où encore deux ans auparavant le célèbre et antisémite Napoléon Hayard, « Empereur des camelots », tenait boutique (mais de l'autre côté de la rue, au n°8) et alimentait entre 95.000 et 120.000 marchands itinérants en presse populaire, chansons volantes et cartes illustrées en tout genre, la littérature de la rue puisant au fait divers comme dans les scandales politiques. Il s'agit d'un quartier encore largement ouvert sur la production et la distribution d'écrits éphémères à faible coût via ses camelots professionnels sur lesquels *Les Corbeaux* a parfois appuyé sa diffusion, notamment dans les grandes villes. Dubucq a tout

<sup>79</sup> Collection privée de Michel Dixmier que je remercie chaleureusement.

<sup>80</sup> Mollier Jean-Yves, *Le Camelot et la rue, Politique et démocratie au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Fayard, 2004, p. 179 et 191.

naturellement trouvé dans ce quartier une logistique propre à répondre à sa volonté de lancer une revue satirique puis militante.

La revue qui paraît en même temps en Belgique et en France entre avril et décembre 1905 conserve le même format, une mise en page sensiblement identique, mais, comme on l'a vu, passe du libéralisme démocratique au républicanisme libre penseur militant.

Comment Dubucq a-t-il conçu ce transfert ? Deux rédactions ont-elles coexisté pendant ces neuf mois ? Dubucq, qui, pour le lecteur, joue le cloisonnement parfait entre les deux revues, procède par économie. Comme l'indique la comparaison de la date de parution des dessins ou des textes dans chaque version, il semble clair que dans un premier temps, la masse des dessins réalisés avant avril 1905 en Belgique et qui n'ont pas un caractère local trop prononcé sert à alimenter *Les Corbeaux-Paris*. Pourtant, les deux premiers numéros parisiens naissent avec deux dessins inédits en « une », qui paraîtront plus tard dans la version belge. Et à de très rares exceptions près, à partir de la naissance des *Corbeaux-Paris*, les dessins inédits paraissent toujours d'abord à Paris, puis, soit la semaine suivante, soit avec quelques semaines de retard, en Belgique. Le centre de création graphique et littéraire s'est bien déplacé, en quelques semaines, de Bruxelles à Paris. Dubucq, directeur et dessinateur principal, semble être venu, dès le départ, dans la capitale française, pour lancer (et en fait « transférer ») sa nouvelle version des *Corbeaux*. Pour autant, certains inédits illustrent parfois d'abord la version belge, puis la semaine suivante la revue parisienne, ce qui semble indiquer qu'il revenait de temps en temps à Bruxelles où Mithras tenait le rôle de directeur par intérim en son absence. A partir de septembre 1905, Dubucq ne puise plus dans la masse des dessins parus avant avril en Belgique, mais produit dorénavant systématiquement des originaux pour les deux revues.

Pendant cette période, la version belge continue à alterner caricatures s'attaquant au personnel politique national ou régional et dessins anticléricaux plus généraux. A contrario, à Paris, les dessins sont plus rarement politiques ; ils critiquent davantage les mœurs et les attitudes des religieux en visant des stéréotypes anonymes. Comme si les dirigeants et élus cléricaux en vue (de nombreux députés français se réclament du catholicisme, voire portent la soutane), pourtant actifs et pas moins réactionnaires qu'en Belgique, n'intéressaient plus *Les Corbeaux*. Précisons toutefois un important hiatus entre l'écrit et l'image : si par le biais des textes, Drumont, dirigeant de *La Libre Parole* et auteur de *La France Juive*, est souvent attaqué par la revue, il ne fait l'objet que d'un seul dessin de « une » ; Déroulède subit quelques assauts graphiques. Comment interpréter ce décalage ? Nous répondrons plus loin à cette question complexe.

A noter que les dessins subissent parfois quelques modifications pour passer d'une capitale à l'autre. « Au Voleur <sup>81</sup> » montre une femme avec un gros porte-monnaie en bandoulière symbolisant le « budget » de l'Etat ; elle est violemment agressée par deux curés : l'un l'étrangle par derrière avec un chapelet de bonne taille en lui enfonçant un genou dans les reins, l'autre puise à deux mains dans le sac entrouvert duquel tombent quelques pièces. Dans la version de Bruxelles, la victime perd une couronne royale, elle représente la Monarchie belge. Le dessin est signé « Astaroth ». Pour la version française, Dubucq remplace la couronne par un bonnet phrygien et en profite pour changer la signature : cette fois, l'auteur est devenu « Ashavérus » ! Un simple détail aura donc transformé la Belgique en Marianne ! Mais les deux sont victimes de l'avidité des cléricaux !

## **Diffusion, promotion et censure des *Corbeaux***

Pour sa diffusion, le journal s'appuie tant sur l'activisme des lecteurs, des militants, voire des camelots, que sur la distribution postale, la vente au kiosque et la réclame dans la presse anticléricale. Ainsi la revue atteint-elle rapidement une large diffusion.

Néanmoins, si en Belgique le cléricisme au pouvoir tente de contrecarrer l'envol des *Corbeaux* par divers moyens officiels ou officieux, en France, malgré la tolérance gouvernementale et juridique liées à la loi de 1881 et à la politique radicale, la revue anticléricale doit affronter une forte et réelle opposition des cléricaux pour exister.

---

<sup>81</sup> *Les C-B*, n°29, 20 novembre 1904, et *Les C-P*, n°5, 30 avril 1905.

## Dépositaires institutionnels, camelots et... militants

En Belgique, « *les abonnements sont reçus par les messageries de la presse* » comme l'indique sous son nom dessiné *Les Corbeaux* toutes les semaines. La vente de la revue s'effectue néanmoins de manière plus large. En effet, l'hebdomadaire compte de nombreux dépositaires : « *A la Louvière, c'est le journal Les Nouvelles, à Charleroi, ils sont en vente au Comptoir de librairie du journal de Charleroi et à Namur à la Librairie Chez Roman* <sup>82</sup> ». En Hesbaye, ils « *sont vendus par tous les marchands de journaux et par les vendeurs du Peuple* <sup>83</sup> », journal socialiste à grand tirage. La censure rapproche *Les Corbeaux-Bruxelles* d'obédience « démocratique » de la presse socialiste, rapprochement pas totalement naturel. Enfin, on apprend que des vendeurs des *Corbeaux* proposent la revue à la criée ou font la tournée des abonnés pour la déposer dans leur boîte aux lettres.

Pour la revue, le lecteur fait partie du réseau et semble être un dépositaire potentiel, en plus d'une source d'information sur de nouveaux lieux de vente : il est immédiatement appelé à « faire » de nouveaux abonnés et à indiquer à la revue quelles seraient les « bibliothèques » qui ne proposeraient pas *Les Corbeaux*. Le lecteur doit tout autant rester vigilant, convaincre tel ou tel marchand de placer la revue (et donc sa « une » illustrée) bien en vue, gage d'une bonne vente. Il doit encore défendre *Les Corbeaux* contre les cléricaux enragés qui exercent de leur côté une pression permanente sur les libraires ou les propriétaires de kiosques. Autant d'activités qui transforment le lecteur en véritable défenseur de « sa » revue, en propagandiste du journal mais dont il est difficile de mesurer l'efficacité. Cet effort humain propagandiste et désintéressé semble tout à fait compatible avec cette période d'activisme anticlérical et correspond bien à la nature de cette revue qui oscille entre la satire et l'organe militant, même si le journal recourt aussi, comme nous le verrons plus loin, à l'énergie des camelots qui sont parfois la cible des attaques de la police ou de cléricaux malveillants.

En France, la revue est « *en vente partout, dans toutes les gares de Paris, du métro, de la banlieue et des départements* » et les abonnements sont reçus dans tous les bureaux de poste.

D'après la « Boîte aux lettres » qui permet de répondre dans le journal aux questions des lecteurs, la revue acquiert rapidement une large diffusion : Rennes, Nice, La Fère (Aisne), Paris, Tours, Saint Martin d'Outille, Ferrière La Grande, Nancy. On note des correspondances d'un groupe « *montois* », d'Elbeuf, de Besançon, de Saint-Cloud, de villes de Seine et Oise, de Doullens (Somme), de Grasse, de la Côte d'Or, de Toulouse, de la Roche-sur-Yon, de l'Aude, de la Vendée, etc. En 1908, l'hebdomadaire dénonce les pressions cléricales signalées notamment par « *les correspondants de Lille, Nancy et Orléans* <sup>84</sup> ». *Les Corbeaux* ne se limite donc pas à la région parisienne, mais essaime dans toute la France et même en Allemagne où, nous le verrons plus loin, l'hebdomadaire est finalement interdit.

Quant à la quantité vendue, signalons que Clovis Trouille, peintre surréaliste anticlérical, se souvient « *qu'à Amiens, un camion passait qui distribuait Les Corbeaux, journal humoristique anti-religieux* <sup>85</sup> ». Par ailleurs, un camelot de Grenoble se fait déchirer entre 50 et 100 exemplaires d'un même numéro par un abbé hostile en pleine rue <sup>86</sup>, ce qui donne lieu à un procès comme nous le verrons plus loin. Il semble donc que les quantités soient importantes. Malheureusement, les archives du dépôt légal des Archives Nationales ne contiennent aucune indication quant au tirage de la revue.

L'hebdomadaire s'appuie sur le dynamisme de ses lecteurs-militants voire de colporteurs sympathisants qui doivent diffuser le journal et trouver de nouveaux points de vente. Les plus volontaires, libres penseurs individuels ou associations et groupes élargissent le champ de promotion du journal, par le biais de la vente de ses cartes postales, mais aussi par l'apposition d'affiches promotionnelles voire de distributions de tracts en couleur.

On l'a vu, deux affiches sont éditées, pour promouvoir la diffusion du journal présenté comme « *le plus documenté, le mieux informé, le plus fantaisiste, le plus hilarant, le plus foutiste de tous les journaux anticléricaux de France (y compris la Navarre)* ».

---

<sup>82</sup> *Les C-B*, n°22, 2 octobre 1904.

<sup>83</sup> *Les C-B*, n°18, 30 avril 1904.

<sup>84</sup> *Les C-P*, n°167, 7 juin 1908.

<sup>85</sup> Charmet, Raymond, *Clovis Trouille*, Editions Filipacchi, 1972.

<sup>86</sup> *La Croix de l'Isère*, 3 février 1909.

Enfin en 1909, la rédaction propose « à ceux qui justifient de la qualité d'abonnés <sup>87</sup> » des carnets d'abonnement pour transformer une fois de plus ses lecteurs en diffuseurs. On le voit, la rédaction du journal s'appuie sur des moyens humains et médiatiques assez larges pour parvenir à une importante diffusion.

## La « réclame » dans la presse rationaliste

Dès le 9 avril 1905, soit quelques jours après la naissance des *Corbeaux-Paris*, le « journal hebdomadaire de la Libre Pensée », *La Raison*, de Victor Charbonnel, ancien curé défroqué, publie une première réclame en page 3, puis la semaine suivante en « une » : « *Vient de paraître, Les Corbeaux, Journal anticlérical humoristique* <sup>88</sup> » peut-on y lire. L'illustration reprend le dessin du titre de la revue de Dubucq, soit un coq avec des corbeaux noirs tout autour. *La Raison* insère des annonces pour la revue satirique jusqu'au mois de septembre.

Le 14 avril, *Les Corbeaux* s'affiche pour une unique fois dans *La Lanterne* sous l'annonce suivante : « *Lisez Les Corbeaux Journal anticlérical 10 cts le numéro en vente partout* ». L'illustration qui l'accompagne est réjouissante : une nonne ayant relevé ses jupes joue à saute-mouton avec un abbé chauve. *La Lanterne* touchait plusieurs dizaines de milliers de lecteurs quotidiennement (42.000 exemplaires en 1905). Fondée en 1877 et d'obédience longtemps radicale, elle devient franchement anticléricale après 1900 sous l'impulsion de son nouveau directeur, Victor Flachon, qui présentait son journal comme « *le plus anticlérical du monde* <sup>89</sup> ».

Mais c'est vers un autre titre d'une même importance que finalement Dubucq se tourne : *Le Radical*, lui aussi quotidien (38.000 exemplaires), considéré comme un journal gouvernemental, franc soutien de la politique d'Emile Combes. Le 14 avril 1905, paraît une première réclame pour la revue de Dubucq, qui devient vite une publicité hebdomadaire. Tous les vendredis, une annonce illustrée incite à lire « *Les Corbeaux, le plus anticlérical, le plus rigolo des journaux sublunaires* <sup>90</sup> ». Le quotidien et Dubucq tissent un lien commercial fort : il est indiqué que « *les abonnements sont reçus au « Radical »* ». La série de réclames montre alternativement l'illustration du titre de « une » des *Corbeaux* et un dessin de curé maigrichon faisant la manche ; elle dure jusqu'à la fin du mois d'août, soit cinq mois de parution continue.

Après une longue trêve, *Les Corbeaux* recourt de nouveau à l'arme de la réclame, mais cette fois en direction d'un public militant et international. En effet, un encadré de bonne taille paraît en 1908 dans l'édition de *l'Annuaire illustré de la libre pensée internationale*. On incite le lecteur à découvrir « *l'amusant journal antireligieux qui combat la duperie et l'hypocrisie religieuse, tant protestantes que catholiques. C'est le plus répandu des journaux libres penseurs français* <sup>91</sup> ». La réclame insiste sur les cartes postales et l'Almanach.

Dubucq a donc choisi trois journaux différents et complémentaires. Un titre littéraire et théorique qui intéressait les milieux libres penseurs intellectuels, un quotidien anticlérical virulent et enfin un journal à grand tirage d'information très lu par l'électorat radical.

## Limites de la diffusion : la censure en Belgique et en Allemagne

La Belgique est dirigée par un gouvernement clérical peu amène avec ceux qui combattent la soutane. Très vite, l'hebdomadaire se plaint des entraves qu'il subit. Sous le titre « *Boycottage* », il proteste « *contre les tentatives de boycottage dont est victime notre journal. C'est non seulement auprès des aubettes et des kiosques que ces tentatives d'intimidation ont lieu, mais c'est surtout dans les gares que sévit ce petit chantage spécial exercé contre de pauvres diables de marchands de journaux. Certains chefs de gare en proie à une boulimie d'avancement toujours possible avec notre partial et clérical gouvernement commettent ça et là, sciemment un acte illégal que nous ne tolérerons pas* <sup>92</sup> ». Le ministre des transports est directement mis en cause « *Si M. Liebaert veut interdire la*

<sup>87</sup> *Les C-P*, n°222, 27 juin 1909.

<sup>88</sup> *La Raison*, 16 avril 1905.

<sup>89</sup> Cité dans Bellanger Claude dir., *Histoire Générale de la Presse Française*, T3, de 1871 à 1940, PUF, 1972, p. 364.

<sup>90</sup> *Le Radical*, 21 avril 1905.

<sup>91</sup> *Annuaire illustré de la Libre Pensée internationale*, Bureau permanent international, 1909, p. 174.

<sup>92</sup> *Les C-B N°16*, 21 août 1904.

vente des *Corbeaux* dans les gares, qu'il prenne l'initiative d'une circulaire ministérielle ». Un dessin le montre, en soutane, un fouet à la main, obligeant les employés des transports à assister à « la messe obligatoire ».

En décembre, une première sanction contre la revue est prise ; elle est dénoncée par le journal *Le Peuple* qui rapporte les déclarations de sous-officiers, à propos de la liste des feuilles interdites à l'Armée qui comprend « *Le Peuple, tous les organes socialistes, plus le journal Les Corbeaux, feuille satirique et anticléricale* »<sup>93</sup>. A noter qu'alors, *Les Corbeaux* peut être considérée comme la feuille anticléricale du pays.

Le mois suivant, au début de l'année 1905, un rédacteur, Biscaïen, explique en détail les méthodes employées par les « *émisaires noirs de l'évêque* » pour intimider les lecteurs : « *notre propagandiste porteur des Corbeaux est suivi ou épié par le curé qui note les maisons où le vendeur du journal s'arrête. L'homme en soutane fait une croix, non plus comme aux beaux temps jadis, sur la porte, mais sur son carnet, à fiches probablement* »<sup>94</sup>. L'ecclésiastique fait ensuite pression sur les familles afin qu'elles renoncent à leur abonnement « sacrilège ». Le journal lance donc un nouvel et pressant appel à tous ses « amis » contre ces « *procédés jésuitiques* » d'étouffement « *défavorables aux journaux des socialistes et des libéraux* ».

En plus de l'interdiction dans les gares et les casernes belges, l'hebdomadaire se voit prohibé de manière tout à fait officielle à partir de juin 1905 par l'Allemagne « *à la suite d'un dessin sur l'empereur et les cléricaux* »<sup>95</sup> : le *Journal d'Alsace* rapporte que « *la revue satirique les Corbeaux est désormais interdite en Alsace-Lorraine. En prononçant cette interdiction, le ministère d'Alsace-Lorraine s'est basé sur le par. 2 de la loi sur la presse du 8 août 1898* ». Le journal rajoute avec humour : « *Est-ce que par hasard, il y aurait trop de corbeaux dans le pays ?* ». Pour la revue de Dubucq, « *c'est Ashavérus qui est la cause de cette mise à l'index pour le dessin contre Guillaume II (...) portraituré surmonté de ses trois paratonnerres traditionnels : les pointes de ses moustaches et celle de son casque* »<sup>96</sup>. L'édition parisienne des *Corbeaux* s'esclaffe : « *Cette mise à l'index de notre journal, par l'empereur Guigui II, a plongé toute la rédaction des Corbeaux dans des larmes... d'un rire inextinguible !* »<sup>97</sup>. L'interdiction est bien sûr dénoncée par la presse belge et notamment *Le Petit Bleu, Le Peuple, La Chronique* ainsi que *Le Ralliement*.

Vers la fin de l'année 1905, alors que l'hebdomadaire anticlérical paraît depuis plus de huit mois en France, la justice belge s'attaque aux vendeurs des *Corbeaux-Bruxelles* lors d'une cérémonie religieuse à Koekberg, banlieue de Bruxelles. La presse démocrate et socialiste s'époumone contre la saisie des ballots de ces vendeurs et leur garde à vue. Venus narguer les cléricaux lors de la pose de la première pierre d'une basilique dont la souscription avait fait l'objet de railleries dans la revue anticléricale, les voilà interdits de vente mais vite relâchés.

La justice resserre son étau sur le journal. Dans son registre journalier en date du 21 octobre 1905, le commissaire de police de Bruxelles indique que « *Monsieur le Procureur du Roi me signale, et le fait a été reconnu exact, que certaines publications périodiques notamment différents numéros du journal Les Corbeaux auraient été exposées en vente sur le territoire de la Capitale sans indications des nom et adresse soit de l'imprimeur soit de l'auteur... C'est là un délit ...* » et en appelle à la vigilance de ses policiers<sup>98</sup>. C'est qu'en effet à la même date, le Parquet de Bruxelles fait saisir la totalité du numéro 43 de l'hebdomadaire dans la capitale belge et en province c'est-à-dire, comme le rapporte *l'Express de Liège*, « *qu'on est allé chez tous les marchands de journaux, dans tous les dépôts, dans tous les kiosques, dans tous les magasins, chez l'éditeur, aux bureaux du journal... pour les confisquer tous, jusqu'au dernier* » ! Néanmoins, cette « rafle » n'est pas justifiée du point de vue légal « *si bien que les Corbeaux confisqués furent bientôt relâchés* »<sup>99</sup> comme l'explique le journal.

Pour *l'Express*, la raison de cet acharnement gouvernemental est bien simple : « *le dessinateur qui dirige Les Corbeaux, en tant qu'éditeur, a houspillé véhémentement le haut fonctionnaire qui*

<sup>93</sup> *Les C-B*, N° 32, 11 décembre 1904.

<sup>94</sup> *Les C-B* N°5, 29 janvier 1905.

<sup>95</sup> *Le Ralliement*, 13 juillet 1905.

<sup>96</sup> *Les C-B*, N°28, 9 juillet 1905.

<sup>97</sup> *Les C-P*, N°15, 9 juillet 1905.

<sup>98</sup> Archives de la ville de Bruxelles, ordre N°3939, Police Ordre A 1905.

<sup>99</sup> *Les C-B*, N°45, 5 nov 1905.

*dirige la Belgique en tant que roi ; il l'a houspillé en trois dessins fort cinglants dans le numéro saisi en partie et dans deux autres dessins forts anodins dans le numéro saisi en totalité*<sup>100</sup>».

Le journal, sans doute atteint financièrement par cette saisie momentanée, répond la semaine suivante par un dessin intitulé « Tout le monde lit *Les Corbeaux* » : Léopold II tient l'insolente revue en main. Il est entouré du tsar, du roi d'Angleterre et de Marianne qui s'exclame, moqueuse : « *Je vois, messieurs, que dans ce journal, on se f... de vous !* ».

Mais l'acharnement continue, puisque la revue doit se défendre d'accusations surnoises colportées par les journaux calotins de Bruxelles. *Les Corbeaux* recevrait des subsides indus... sans doute de l'étranger évidemment.

Ces attaques expliquent-elles la disparition de la version belge de cet hebdomadaire libéral ? Sans doute en partie, car l'éditeur a choisi de faire vivre les deux revues parallèlement pendant neuf mois. Néanmoins, *Les Corbeaux* belge décède courant décembre 1905 mais les imprimeurs et un des rédacteurs du journal choisissent rapidement de faire paraître *La Trique* en remplacement, au même format, avec la même typographie et la même tendance démocrate libérale. Cette nouvelle revue, sans dessinateur talentueux, végète pendant quelques semaines avant de disparaître définitivement.

## Les tracasseries en France

Comme la version belge, l'hebdomadaire parisien dénonce tout au long de ses pages la pression permanente des cléricaux à l'encontre des libraires et le « boycottage ». Si *Le Ralliement* du 13 juillet 1905 note « *le succès en Belgique et à l'étranger, à Paris notamment, où ils sont souvent affichés dans les kiosques des boulevards et regardés avec curiosité* » des *Corbeaux*, la revue n'est pas moins « *mise à l'index par ces messieurs les cléricapons* »... qui, d'après l'hebdomadaire anticlérical, « *boycottent sournoisement notre journal qui a l'heur de leur déplaire* ». En effet, rajoute le rédacteur des *Corbeaux*, « *les domestiques du pape Sarto*<sup>101</sup> *et d'autres gugusses mitrés et crossés obéissent à une consigne et exercent une pression ridicule sur les marchands de journaux menacés dans leur intérêts par ces charitables cagots et mis en demeure de retirer de leur étalage Les Corbeaux sous peine de perdre ces bons clients papelards et chanteurs. Ces faits nous sont signalés par maints correspondants* ». Certains commissaires zélés font enlever les *Corbeaux* des étalages des marchands. La revue annonce une riposte juridique qui n'aura pas lieu.

Les réseaux de chemins de fer privés boycottent eux aussi la revue anticléricale contrairement au réseau public ce qui pousse *Les Corbeaux* à réclamer la nationalisation totale des voies de chemins de fer !

Des « cléricaux » mettent par ailleurs en doute l'intégrité du journal, en laissant entendre qu'il serait illégal et victime d'interdictions voire de saisies, ce qui n'a jamais été le cas en France. La revue relève d'ailleurs qu'à Paris il est devenu, en 1907, impossible à un non abonné d'en acheter un exemplaire, ce qui montre la limite de la distribution et semble en contradiction avec ce qu'en dit *Le Ralliement* en 1905. Mais deux ans ont passé, nous sommes loin de la folle montée anticléricale qui a conduit à la séparation des Eglises et de l'Etat. Le camp de la soutane est certes « séparé », voire exproprié par endroit mais reste vigoureux et profite des tergiversations gouvernementales pour limiter les effets de la décléricalisation.

En mars 1909, le journal rapporte que les dépositaires sont intimidés et accusés de vendre une revue pornographique et diffamatoire. Mais, argumente *Les Corbeaux*, jamais la justice n'a été saisie et par conséquent, le titre, jamais condamné !

## Un camelot attaqué : Christin et la justice

Il est difficile de mesurer quelle part, dans la diffusion des *Corbeaux*, revient aux abonnements, aux points de vente fixes, à la diffusion militante et aux camelots, même si on sait qu'à partir de 1880, la part de l'abonnement régresse au profit de la vente au numéro<sup>102</sup>. *Les Corbeaux* s'insère dans une période charnière. Si à la fin du XIXe siècle les camelots jouent un rôle fondamental

<sup>100</sup> cité par *Les C-B* N°45, 5 novembre 1905.

<sup>101</sup> Nom de jeune fille du pape PieX, avant son mariage avec Dieu.

<sup>102</sup> Mollier Jean-Yves, *Le Camelot et la rue, Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, Fayard, 2004, p. 54.

dans la diffusion des écrits éphémères et la divulgation des nombreux scandales de la Troisième République, au début du XXe siècle, l'imprimé politique suit dorénavant le réseau militant. Les partis, notamment ouvriers, sont de plus en plus organisés et de plus en plus massifs.

*Les Corbeaux* qui s'adresse à la libre pensée s'appuie encore, en 1909 sur l'énergie de camelots semble-t-il spécialisés, comme un certain Christin, dont le métier, cette année-là, n'a pas été si facile. Et pour cause ! Christin vend *Les Corbeaux*, *La Calotte* et le journal satirique italien *l'Asino*, dans les quartiers ouvriers de Grenoble. A plusieurs reprises, des curés ou défenseurs de la calotte viennent lui arracher ses ballots de journaux (une centaine au maximum) pour les détruire. Des « pères de famille » déposent plainte de leur côté, outrés d'entendre les vendeurs de rue crier « Les Corbeaux », cri infamant pour la gente en robe noire. Briand aurait même été interpellé sur la question et Zévaès, garde des sceaux, serait aussi intervenu pour défendre la liberté de la presse<sup>103</sup>.

Il est bien sûr difficile de mesurer la réalité des pressions anticléricales en France rapportées et subies par *Les Corbeaux*. Nous leur accordons néanmoins un certain crédit ayant pu vérifier d'autres déclarations du journal qui ne semblent jamais exagérées. En outre, la presse anticléricale dans son ensemble, fait l'objet de réelles pressions, si on en croit l'insistance de ces journaux à les dénoncer. Le n°66 de *La Calotte-Marseille* puis de sa version du Havre, par exemple, est saisi et ses dirigeants condamnés à de la prison ferme courant 1899, pour avoir publié un dessin représentant la « Vierge » avec un gros ventre de femme enceinte. Ses vendeurs subissent des pressions permanentes. Quelques années plus tard, la revue *la Raison* se voit empêchée de publier un recueil de textes rédigés par des membres de l'Eglise et portant sur la confession et les questions à poser pour découvrir les « péchés » notamment d'ordre sexuel, commis par les ouailles. En juin 1903, les vitres des locaux du quotidien *La Lanterne* sont brisées à coup de boulons de fer suite à une violente campagne de presse dénonçant l'affichage par le quotidien d'un grand placard anticléric du peintre Ogé, montrant un prélat représenté en chauve-souris emprisonnant le Sacré Cœur de Paris dans ses griffes acérées.

L'éditeur des *Corbeaux*, en réaction à ce climat d'hostilité, galvanise ses lecteurs et en appelle inlassablement à ses « amis politiques, à tous les militants sincères, à tous les libres penseurs » qui ont « le droit, le devoir même de soutenir hardiment cette oeuvre Les Corbeaux ». En effet, « ceux-ci comptent sur le concours dévoué de tous pour résister aux entreprises jésuitiques et lutter contre l'étouffement dont on essaye de les rendre victimes ». Les lecteurs doivent « réclamer *Les Corbeaux* à tous les marchands de journaux et inciter ceux-ci à afficher » la feuille colorée et satirique en bonne place. La présence ou le maintien du journal en évidence dans les kiosques est entendue comme un acte militant, un acte libre penseur.

## Direction, administration et rédaction

### Dubucq, dessinateur, directeur et éditeur

Dès les premiers numéros de la version belge en mai 1904, mais pendant quelques semaines seulement, les dessins sont signés « Dubucq », qui s'avère être, comme l'indique une ligne en bas de l'avant-dernière page de la version belge, l'éditeur de la revue. La version française reste silencieuse sur la composition de l'administration du journal pendant de longs mois. Certes, les dessins signés « Ashavérus » ainsi qu'un certain nombre de textes marquent la filiation et nous avons vu qu'une partie au moins de la rédaction se transporte à Paris tout en continuant à alimenter les *Corbeaux-Bruelles* pendant la période de parution commune. Mais pour la version française, il faut attendre le n°82 du 21 octobre 1906 pour que « D. Dubucq directeur » soit mentionné. Le nom du rédacteur en chef : M. Barthélemy l'accompagne. Quelques mois plus tard, seule la mention de Dubucq demeure, et ce jusqu'à la disparition du journal en 1909.

Cet éditeur et dessinateur, qui illustre un numéro de *l'Assiette au Beurre* en 1901 et donne la même année quelques dessins au *Charivari*, reste une énigme malgré nos recherches<sup>104</sup>. Il semble

<sup>103</sup> *La Liberté*, 6 avril 1909.

<sup>104</sup> Et celles de M. Sartorius, que je remercie infiniment.

avoir dès 1890 illustré un ouvrage de Pierre Revir *Les poulaillers de Biamont*<sup>105</sup> puis dans les années 1930 un roman pour enfants<sup>106</sup>.

Son nom est néanmoins absent de tous les dictionnaires biographiques belges comme français, des dictionnaires portant sur les dessinateurs, les illustrateurs et les peintres... en dehors d'une exception, le *Dico-Solo*<sup>107</sup> où deux lignes lui sont consacrées sans aucune information biographique.

Dubucq, présenté comme l'éditeur puis le directeur de la revue, en est-il le dessinateur principal ? Le style des premiers dessins « Dubucq » puis de tous les autres signés principalement « Ashavérus » voire parfois en abrégé « Ash » tendrait à laisser penser que non. Néanmoins, un roman qu'un « D. Dubucq » illustre en Belgique en 1935 comporte un dessin signé « Ash » ; d'autre part, lors de la saisie de deux numéros des *Corbeaux-Bruxelles* par le parquet, un des nombreux articles de protestation parus dans la presse belge explique la colère gouvernementale à l'égard de la revue par l'impertinence du « **dessinateur qui dirige Les Corbeaux, en tant qu'éditeur**<sup>108</sup> » contre le Roi. Les charges incriminées portent la signature... « Ashavérus ». Ce passage est reproduit par l'hebdomadaire lui-même. S'il comportait des informations erronées, l'éditeur se serait bien gardé de le publier tel quel.

Voilà donc bien les trois fonctions de Dubucq : éditeur, dessinateur aux multiples signatures mais à l'humour particulièrement efficace et directeur de la revue. Cette situation de dessinateur-éditeur-directeur est assez banale à l'époque. On pense évidemment à Forain et son *Psst* antisémite par exemple.

L'analyse de dessins originaux conservés par un collectionneur privé, Michel Dixmier, confirme ce rôle prépondérant de Dubucq. En effet, si dans leur grande majorité ces originaux comportent des annotations au crayon visant à préciser au photogreveur les consignes à suivre en matière de réduction du format, de couleur, de tramage, etc., pour quelques-uns d'entre eux, l'annotation se termine par la signature « Dub » que l'on retrouve aussi sur une collection complète des *Corbeaux*, dans certaines marges. Voilà qui traduit l'implication de Dubucq dans la conception globale du journal.

Avant de retourner en Belgique (une lettre que lui envoie la CGT française atteste d'une adresse à Bruxelles en 1911), et peut-être après avoir mis un terme à la parution des *Corbeaux*, Dubucq en tant qu'éditeur et à une nouvelle adresse, propose des séries de cartes postales sur des sujets qui ne sont plus anticléricaux, comme la visite du Président Loubet en Algérie par exemple. Reste que son activité principale pendant ces quelques années en France, semble avoir été toute dévolue à son extraordinaire revue *Les Corbeaux*. Et si Dubucq, comme agent principal de direction et de conception de la revue, l'a nourrie de ses dessins et peut-être de ses textes, il ne s'est jamais privé de la collaboration de rédacteurs éminents mais toujours assez peu nombreux.

## Une pléthore de pseudonymes fantaisistes

Chaque numéro comporte, en plus de la signature des dessins d'abord « Dubucq » puis le plus souvent « Ashavérus » voire « Astaroth » ou plus rarement « Asmodée », plus d'une dizaine de noms au bas d'articles, d'histoires, de rubriques, de textes de chansons, voire d'éditoriaux politiques. Pour autant combien l'hebdomadaire anticléric compte-t-il de véritables collaborateurs ?

Le comptage des noms et pseudonymes parus aux *Corbeaux* édités à Bruxelles c'est-à-dire sur une durée d'un an et demi s'élève à 110. Sur l'ensemble, 80 apparaissent pendant moins d'un mois, soit entre un et quatre numéros. Signatures très éphémères, de deux types, accolées soit à des citations de fragments de textes d'auteurs anciens ou étrangers, ou bien pseudonymes drolatiques que le journal affectionne particulièrement comme les « Jean Rigole », « Caramba », « Saint Greluchon », « Eprouvette », « Anticorbeaux », « L'abbé Résina », « Couin-couin », « Tante Agathe », « Interim », « Jean Toucourt », « Authentique », « Caramel », et autre « Le Prince sans rire », etc.

<sup>105</sup> Revir Pierre, *Les Poulaillers de Biamont, Traité d'Élevage des coqs et des poules par Pierre REVIR, 150 dessins inédits par D. Dubucq*, Bruxelles, Société Belge de Librairie, vers 1891.

<sup>106</sup> Alisne Eberhart-Sorel, *Jacqueline, son chien et ses petits voisins*, Office de publicité, « illustrations de D Dubucq », Bruxelles, 1935.

<sup>107</sup> *Dico-Solo*, Editions Aédis, 2005.

<sup>108</sup> *Les C-B* n°45, 5 novembre 1905, cite le journal *l'Express*.

A l'opposée, neuf signatures perdurent sur une durée de plus de sept mois dans le cadre de rubriques particulières, d'histoires par feuillets et de prises de position qui semblent cacher un rédacteur spécifique qui « trace » la ligne du journal. Pour *Les Corbeaux-Bruxelles*, seul le pseudonyme « Ashavérus » laisse son empreinte de l'origine de la revue à sa disparition. Et comme quelques autres (« Panurge », « Mathieu de la Drôle », « Biscaïen ») on le retrouve dans *Les Corbeaux-Paris*, marquant la continuité éditoriale du journal.

Dans la revue française, le jeu des pseudonymes les plus anticléricaux, les plus salaces ou les plus bouffons s'amplifie avec le même caractère éphémère. Il semble être une donnée même du rire anticlérical pour lequel tout, dans l'écrit ou le dessin, est objet de dérision, d'allusion, du titre à la signature en passant bien sûr par le corps de l'article. En règle générale, les pseudonymes les plus cocasses signent les textes les plus humoristiques. A contrario, les signatures identifiables s'inscrivent au bas d'articles anticléricaux et libres penseurs, mais sérieux, politiques et idéologiques.

Les pseudonymes durables que sont « Ashavérus », « Astharoth », et plus éphémère « Asmodée » appartiennent tous à l'univers du diable ou de la religion comme ces « Index », « Saint Bolle de Nicée », « Le Bedeau de service », « Jésus Christ », « Le Pèlerin », « L'incrédule », « Bouffe Cafard », « Satan », « Diavolo », « Belzébuth », « Antimoine », « Le Donneur d'Eau Bénite », « L'Abbé Nédiction », « L'Antéchrist », « Le Diablotin », « Anticroyant », « Vobiscum », « Christoclaste », « Saint Poilopath », « Prétrophobe », « Joseph Pétréaux » ; certains sont carrément salaces mais moins nombreux « Saint Nichon » ou « Saint Jean Foutre ».

D'autres sont ancrés dans l'histoire ou les « faits sociaux » comme « Le vieux Cordelier », « Gavroche », « Dioclétien », « Diogène », voire « Goupillon », « Saint Dicat », « Vatenguerre ». Et on n'oublie pas la bonne chère en réponse aux vendredis dits « saints » : « Picrate », « Pernod », « Maure Tadelle », « Satyre Bouchonne », « Sardinapoil », etc., ni la paillardise : « Panurge »

## **En France, une rédaction entre libre pensée et mouvement ouvrier**

Mais combien de véritables rédacteurs se cachent derrière toutes ces dénominations ? Dans la version belge, en plus des auteurs depuis longtemps disparus que la revue publie en feuilleton comme par exemple l'Abbé Dulaurens (reproduit aussi par *La Calotte*), on peut dénombrer avec certitude Dubucq-Ashavérus-Astharoth-Asmodée, éditeur et dessinateur ; Mithras, qui apparaît en février 1905 et qui, au lieu de rejoindre *Les Corbeaux-Paris* reste à Bruxelles pour « achever » *Les Corbeaux* belge puis diriger la revue *La Trique* qu'édite la même imprimerie ; et enfin « J.G. », qu'une notice nécrologique présente comme un dirigeant de la libre pensée tournaïsiennne. Il faut sans doute ajouter à cette liste quelques rédacteurs et si l'on se fie aux seuls noms ou pseudonymes qui perdurent sur une longue durée et qui ne sont pas des auteurs anciens on arrive, pour deux années de publication, à cinq personnes, Dubucq compris, soit une toute petite équipe.

De ce point de vue, la version parisienne de la revue anticléricale, moins sujette à la censure officielle, se laisse plus facilement décrypter. Au-delà des dizaines de pseudonymes éphémères d'un, voire deux numéros, le journal s'appuie sur quelques signatures durables au travers desquelles on dénombre quelques publicistes dont la renommée dépasse le lectorat du seul *Corbeaux*. Dans son numéro 85, l'hebdomadaire, qui répond aux interrogations des lecteurs quant à ses liens possibles avec *La Calotte* et aux bruits qui « courent » à ce sujet, fait œuvre de transparence : « *Rédaction des Corbeaux : Directeur, D. Dubucq, Rédacteur en Chef, M. Barthélemy, Politique et intérieur, Dioclétien, Les Faits de la semaine, Bob, Poésie Chanson, Castagné, Palma, Articles humoristiques, Gronichon, Mathieu de la Drôle, St Nichon, Chronique Littéraire, Abel Myther, Collaboration étrangère, Oskar Freidevker Allemangne*<sup>109</sup> », etc. Plus tard, en 1907, la revue explique que « *Les Corbeaux ont le don d'exaspérer les calotins !... Certain crayon dans la main du camarade Ashavérus, certaine plume dans celle du vaillant humoriste N. Simon, certains articles documentés de notre excellent Barthélemy, certaines chansons de l'ami Castagné et du non moins ami D. Palma, certains sermons onctueux de notre bon abbé Nédiction et même la collaboration de notre brave Sarto font plus pour la cause...*<sup>110</sup> ». A la fin de la même année, une historiette pleine d'humour présente les membres de la rédaction du journal : Barthélemy, Diogène, Castagné, Palma et Abel Myther.

<sup>109</sup> *Les C-P* N°85, 11 novembre 1906.

<sup>110</sup> *Les C-P* N°107.

Même si tout cela est présenté sur un mode plaisant (Oskar Freidevker est un pseudonyme formé à partir du nom du journal *Friedevker*, quant au « brave Sarto »... il s'agit du pape), à chaque fois, seules quelques personnes, en général identifiables, forment la rédaction. Dans l'encadré de réclame qui paraît en 1909 dans *l'Annuaire illustré de la libre pensée internationale* la rédaction comprend sept membres : Dubucq est directeur, Barthélemy rédacteur en chef et il y a cinq collaborateurs : Castagné, Erard (de la Lanterne), Ghysen, Palma et Simon.

### **Maurice Barthélemy**

En plus de « Dubucq » présenté comme le « directeur » de la revue (et éditeur pour la version bruxelloise) et qui signe, on l'a vu, la très grande majorité des dessins, Barthélemy se voit attribuer la fonction du « Rédacteur en chef ». En fait, *Les Corbeaux* publie en feuilleton depuis de longs mois déjà son ouvrage *La Libre Pensée et ses martyrs*<sup>111</sup>. Il signe également des prises de position anticléricales, une « Histoire de la Séparation », longs textes qui évoquent la montée vers la Séparation de la fin des années 1890 à 1905, des articles sur la Libre Pensée internationale, son développement dans tel ou tel pays d'Europe en nommant ses dirigeants principaux, des appels à des manifestations, etc. Barthélemy est affilié à l'Association nationale des Libres Penseurs de France (ANLPF) fondée en 1903, à la ligue des Droits de l'Homme, ainsi qu'à l'Association anticléricale des Lanterniers. Ancien rédacteur à *La Calotte-Marseille*, il a travaillé pour la *Revue anticléricale* et le *Flambeau* (en 1907) dirigés par le militant ouvrier Jacques Prolo ainsi que pour *La Journée*. A travers *Les Corbeaux-Paris*, il vend non seulement son ouvrage mais aussi des paquets d'étiquettes gommées. Le journal, à cet effet, propose aux lecteurs d'envoyer directement leurs demandes chez Barthélemy, rue de Sully à Charenton. Il s'agit donc d'un publiciste libre penseur expérimenté.

### **J. et F. Castagné**

Les frères Castagné Jehan et F. donnent régulièrement au journal des textes de chansons anticléricales accompagnées parfois de partitions, phénomène très répandu dans la presse de l'époque. Jehan Castagné est l'auteur de *Somnambule, comédie en un acte*, éditée à Privas en 1895. Jehan et F. rédigent ensemble en 1904 *L'irascible locataire suivi de poésies par divers auteurs*. Ils « envoient » dès le milieu de l'année 1905 leurs contributions au journal, ne semblant pas encore faire partie de la rédaction comme l'indique cette précision tirée du n°52 (25 mars 1906) : « nous avons reçu une excellente chanson de nos camarades Castagné ». Les Castagné collaborent par ailleurs à *La Chanson aux Chansonniers* « édition trimestrielle du Groupe des Poètes-Chansonniers ».

Mais leur participation aux *Corbeaux* s'amplifie. F. Castagné devient le gérant, voire « l'imprimeur-gérant », de la revue sur une période de plus de deux ans, du 13 janvier 1907 au 16 mai 1909. Il est probablement l'auteur des papiers signés « Castagnette » et publiera, en bonne place dans la revue, une « Lettre de notre gérant »<sup>112</sup> dans laquelle il réagit à un article paru précédemment aux *Corbeaux* mettant en cause la CGT qui aurait été gangrenée par la « juiverie », seule allusion antisémite pour toute la durée de l'existence de la revue anticléricale. Castagné se présente alors comme un « militant ouvrier », dénonce la teneur des propos « de notre correspondant », évoque les débats au sein de la CGT et termine par ses salutations « anticléricales et révolutionnaires ». Une de leurs chansons écrite en février 1905 et parue en juillet aux *Corbeaux* est d'ailleurs dédiée « à François Marie Secrétaire de la Fédération des Presses Typographiques »<sup>113</sup>. Une fois de plus, il s'agit d'un militant, et cette fois, d'un militant ouvrier.

### **Erard, P.**

Autre collaborateur assidu des *Corbeaux*, P. Erard, que Barthélemy présente comme son « ami », signe une rubrique hebdomadaire « La Lanterne de Diogène » à partir de 1906 sous le pseudonyme de Diogène. C'est en fait le Secrétaire Général de l'Association républicaine anticléricale des Lanterniers fondée par le quotidien *La Lanterne* en 1902 et qui, d'après *Les Corbeaux*, compterait, en 1908, plus de 800 groupes répartis dans tout le pays. Erard raconte pour le journal sa tournée de

<sup>111</sup> Barthélemy Maurice, *La Libre Pensée et ses martyrs*, Paris, Librairie de propagande socialiste et anticléricale, 1904.

<sup>112</sup> *Les C-P* N°130, 1907.

<sup>113</sup> *Les C-P* N°18, 30 juillet 1905.

conférences dans le pays en vue de réorganiser certaines sections du mouvement, évoque les régions favorables à la libre pensée ou celles qui le sont moins. Erard est par ailleurs présenté comme le gérant de *La Lanterne* ce qui lie indéniablement *Les Corbeaux* à un grand quotidien, quelle que soit la profondeur de ce lien. Déjà actif en 1887, Erard cosigne alors un guide de l'élection sur le suffrage universel avec Victor Flachon qui devient directeur de *La Lanterne* vers 1902 et publie en 1914 *Les Sectes, les religions et les dieux*<sup>114</sup>.

### **Ghysen Jean Marie Joseph**

C'est le seul rédacteur belge des *Corbeaux* identifié en dehors de Dubucq. La signature « J.G. » fait son apparition au bas d'articles assez courts la même semaine dans les deux *Corbeaux* de Paris et Bruxelles, soit l'édition du 11 juin 1905. Véritable notabilité régionale, il collabore régulièrement à la revue qui explique en 1908 que « *la Libre Pensée Tournaisienne nous fait part de la perte irréparable qu'elle vient d'éprouver en la personne de son président vénéré M. J. Ghysen, directeur de service honoraire au chemin de fer d'Etat, Officier de l'Ordre de Léopold, décédé à Tournai dans la plénitude de ses convictions philosophiques. Joseph Ghysen collabora souvent aux Corbeaux sous la signature J G et nous exprimons à sa famille...* »<sup>115</sup>. Né à Eysden en 1835 et mort à Tournai en 1908, sa tombe située au cimetière nord de Tournai est une fastueuse stèle dont les nombreux éléments décoratifs et symboliques traduisent l'appartenance maçonnique du défunt<sup>116</sup>.

### **Simon N.**

Autre rédacteur d'importance et sur une certaine durée, Simon N., est présenté comme un docteur en droit et avocat. Ses œuvres paraissent en feuilleton dans *Les Corbeaux* qui fait une réclame active de ses publications dès 1907 comme pour *Le Voyage humoristique à travers les religions et les dogmes* vendu à plus de 100.000 exemplaires, ainsi que *Sorcellerie Chrétienne* et *Dieu n'existe pas* en 1908. Simon travaille activement pour la revue de janvier 1907 jusqu'au mois d'avril 1909, soit quelques mois avant la disparition du journal. Il est membre de l'Association nationale des Libres Penseurs de France et à ce titre est reproduite dans un des numéros des *Corbeaux* une « *motion présentée par N. Simon, publiciste (...) votée par le congrès de l'ANLPPF du 2 novembre 1908* »<sup>117</sup>. La BNF conserve un de ses discours prononcé en 1905 devant la société de libre pensée de Villemorien<sup>118</sup>. Il a en outre été rédacteur (comme Barthélemy) à la revue le *Flambeau* de Jacques Prolo au moins en 1907.

Ses ouvrages jouissent de nombreuses rééditions et il semble avoir eu un rôle certain et régulier dans l'ANLPPF dont le bulletin évoque ses interventions sans plus de détail.

Il s'agit donc d'une figure de la libre pensée, auteur d'ouvrages destinés à combattre les dogmes et l'Eglise, un militant actif dont le rôle dirigeant reste à préciser.

### **Les autres**

Si D. Palma, chansonnier, est un des plus fidèles du journal, mais que nous n'avons pas réussi à identifier, d'autres auteurs participent de manière plus éphémère à la revue. Ont-ils réellement collaboré au journal, ou n'apparaissent-ils que parce que leurs textes sont cités et reproduits de façon parcellaire ? Pour certains, il s'agit d'auteurs disparus, comme Roussel Auguste (De Méry) auteur de nombreux ouvrages publiés notamment par Léo Taxil, dont, en 1882, *Grosjean et son curé* qui est illustré par Alfred Le Petit. On trouve aussi la signature de Pierre Boissie actif entre 1892 et 1916 ; Louis Braud, de *La Dépêche* de Toulouse, historien du Languedoc ; André Graziani, dirigeant syndical ; A. Artozoul auteur de plusieurs ouvrages sur le sud-ouest et d'un sur Lourdes ; L. Sentupéry, publiciste républicain ; Jacques Prolo, militant socialiste dont la revue de Dubucq annonce la naissance du journal, *Le Flambeau*, et reproduit certains de ses articles ; Jules Jeannin,

<sup>114</sup> Erard P., *Les sectes, les religions et les dieux*, Lausanne, les Semeurs, 1914 ?.

<sup>115</sup> *Les C-P*, n°165, 24 mai 1908.

<sup>116</sup> Selon M. D'Helin Lucien, Président de la Libre Pensée de Tournai.

<sup>117</sup> *Les C-P*, n°210, 4 avril 1909.

<sup>118</sup> Simon N., *Banquet du 26 novembre 1905 de la Société de libre pensée « La Vigilante » de Villemorien. Discours de N Simon.*

chansonnier ; Marsolleau, auteur de pièces de théâtre ; Beauquier Ch., rédacteur d'un *Petit Catéchisme populaire du Libre Penseur* à Besançon en 1902 ; Téry Gustave, écrivain anticlérical et socialiste, auteur des *Diaconales*, véritable enquête en milieu clérical et cosignataire avec Henri Rochefort en 1903 de *Le bon dieu laïc* ; ou encore Jean Most, auteur allemand, traduit en différentes langues avec des extraits de *La Peste religieuse*, réédité des dizaines de fois.

*Les Corbeaux* n'oublie pas les plumes belges, comme Jules Bosmans, auteur de *Coups droits à dieu et au Diable*, mais aussi Eugène Hins qualifié « d'ami » par le journal, directeur d'une importante revue libre penseuse bruxelloise et dirigeant de la libre pensée internationale. Si les signatures éphémères des *Corbeaux* évoquent des milieux intellectuels provinciaux comme parisiens, de tendance républicaine et/ou socialiste, les rédacteurs stables et identifiés des *Corbeaux* (version parisienne) sont eux, clairement, des animateurs de la Libre Pensée belge ou française, publicistes et militants, membres actifs d'associations anticléricales ou humanistes, voire des militants ouvriers. Cette spécificité traduit bien l'ancrage libre penseur et militant de la revue, en apparence humoristique et légère, mais source nourricière pour un public qui ne cherche pas seulement à s'abreuver de jeux de mots, de blagues et d'images coquines même anticléricales.

## Les Corbeaux et la presse anticléricale

Comme on l'a vu, l'hebdomadaire accorde une large place à la promotion de la presse libre penseuse dont certains de ses rédacteurs sont issus, mais aussi aux dessins de *l'Asino*, revue anticléricale italienne. Des liens plus ou moins serrés unissent cette mouvance internationale dont les rapports restent difficiles à évaluer.

### Dubucq, Galantara, Les Corbeaux et l'Asino

Dès juin 1904, *Les Corbeaux* belge publie, en plus des dessins originaux de Dubucq-Ashavérus, des images tirées de *l'Asino* et signées Galantara avec souvent la mention « *du journal l'Asino* » ou « *de l'Asino* »... qui atteignent parfois le format d'une pleine page. Il s'agit d'une constante pour *Les Corbeaux*, belge ou français, qui ne se dément pas jusqu'à la mort de la revue en 1909. Mais si, à l'époque, on publie couramment les dessins de la presse étrangère, la relation *Corbeaux-Asino* semble particulièrement forte.

Il est probable que Dubucq, avant même de lancer *Les Corbeaux*, ait été un admirateur de la revue satirique italienne fondée en 1892, d'obédience socialiste et anticléricale, véritable réussite éditoriale et politique contre les oppressions. Sa renommée dépassait largement les frontières italiennes, elle était vendue à la criée à Grenoble, comme on l'a vu avec le colporteur Christin. Galantara qui signe aussi Rata-Langa travaille en France à partir de 1905 où il donne plusieurs numéros à *l'Assiette au Beurre* en même temps que ses dessins continuent de paraître à *l'Asino* et aux *Corbeaux*.

Une véritable collaboration semble avoir animé les deux rédactions. Pour autant, Dubucq et Galantara se sont-ils rencontrés ? Guido D. Neri, dans le livre qu'il consacre au dessinateur italien, écrit que « *da una lettera spedita da Parigi a Galantara nel 1905, e conservata nel l'archivio, risulta che l'artista accarezzava l'idea di fondare un periodico anticlericale francese, un pendant parigino dell'Asino* <sup>119</sup> ». Et c'est en effet au beau milieu de l'année 1905 que Dubucq lance la revue qui manquait alors en France, en délocalisant sa rédaction belge des *Corbeaux*.

Néanmoins, si *Les Corbeaux* publie régulièrement les dessins de Galantara, il faut attendre l'année 1906 pour voir *l'Asino* imprimer à son tour les dessins d'Ashavérus-Dubucq déjà parus aux *Corbeaux*, en adaptant évidemment titres et textes en langue italienne. La comparaison des deux revues permet de voir que, si *l'Asino* est le plus ancien et Galantara le plus renommé, *Les Corbeaux* présente néanmoins une inventivité en terme de mise en page qui s'oppose radicalement au classicisme en la matière de *l'Asino*. Et si parfois, la revue italienne anime et bouscule sa composition, c'est parce que le transfert d'un dessin des *Corbeaux*, en frise sur deux pages ou zigzaguant dans l'espace de la feuille, impose une vision nouvelle de la disposition des textes par rapport à

---

<sup>119</sup> Neri Guido D., *Il morso dell'Asino, Universale Economica Fertrinelli*, première éd 1965, sept 1980, note p. 137.

l'illustration. En la matière, chaque revue garde son caractère, mais le génie de la combinaison texte-image penche bien du côté de la revue de Dubucq.

### ***Quels rapports avec La Calotte ?***

Comme on l'a vu, dans l'effervescence des Inventaires, où l'opinion se déchire et où la troupe doit parfois intervenir pour forcer la porte des édifices religieux défendus par des fidèles « remontés » par la hiérarchie catholique et par des éléments hostiles à la République, se crée une seconde revue anticléricale illustrée, très inspirée de la première. Même taille, même longueur, mêmes cibles, globalement les deux revues semblent très proches ; dans les premières semaines, la mise en page semble même inspirée par une même main. Néanmoins, les deux titres diffèrent sensiblement de ton et... d'organisation. *La Calotte* semble dirigée par une équipe assez large<sup>120</sup>, ses gérants ne sont pas inconnus de la presse illustrée. Par contre, tous les rédacteurs et les dessinateurs, dont les styles sont très divers, se cachent derrière des pseudonymes. Dans les premières années, la revue se veut avant tout humoristique et anticléricale. Elle tarde à s'adresser aux « groupes et aux militants », mais finit par leur proposer de diffuser gratuitement leurs communiqués. Aucun de ses rédacteurs ne semble avoir eu un rôle dans la libre pensée militante.

Du point de vue des dessins, la revue de Dubucq fait preuve d'une grande homogénéité. Dans *La Calotte*, les styles se suivent et ne se ressemblent pas. Asmodée<sup>121</sup>, Foggini, Saint-Fourien, A. Mac, etc., s'attaquent aux mêmes cibles, curés, nonnes et moines. Ils font parfois preuve d'un ton beaucoup plus virulent que Dubucq, dont on a vu les « limites » de la sensibilité politique, mais aussi les qualités de dessinateur.

*La Calotte* opte pour une politique commercialement plus agressive. Plus inventive sur le terrain des « objets dérivés », elle propose des cartes animées, des faux-cols, des éventails, des manchettes anticléricales, le tout savamment illustré.

Quant aux relations entre les deux revues, elles semblent particulièrement mauvaises. Si l'indifférence prédomine, leurs slogans semblent chargés d'hostilité. Dans son numéro du 19 juillet 1907, *La Calotte* explique à ses lecteurs : « *en achetant La Calotte, vous terrasserez LES CORBEAUX qui ne valent rien* ». De son côté, l'hebdomadaire de Dubucq croit bon de démentir tout lien avec un autre titre qui lui ressemblerait.

Les deux revues ont dû attirer un lectorat commun. Néanmoins, relevons quelques nuances. L'enracinement des *Corbeaux* dans la libre pensée militante a dû faciliter sa diffusion dans les cercles et les groupes libres penseurs, peut-être toucher un réseau bien organisé. Inversement le journal est marqué par une certaine modération dans le ton des dessins du fait de la sensibilité politique de leur auteur. La qualité des images reste néanmoins bien supérieure à celles de *La Calotte*. Cette dernière ne manque pas d'atouts : plus commerciale, elle bénéficie d'une diversité de dessinateurs et donc de styles et de sujets et profite d'un ton parfois plus violent. Quant aux thématiques, nous verrons plus loin leurs caractéristiques respectives.

## **Iconographie**

### **Structure et thématique des « unes »**

#### ***Problématique***

Analyser des images anciennes relève d'un véritable exploit. Le lecteur d'aujourd'hui, hors du contexte de la Belle Epoque, se voit confronté à des difficultés multiples. En un siècle le contexte a pour le moins changé. Si l'analyse des images est inévitable pour leur compréhension, le travail de décorticage, d'analyse statistique, et donc de différenciation des thèmes et des moyens graphiques mis en œuvre, revient, de par la focalisation opérée et le caractère systématique des relevés, à nier leur

<sup>120</sup> Cachoux A.-P. et Delporte C., *La Calotte, Journal Libre Penseur* (1906-1980), Mémoire de Maîtrise sous la direction de René Rémond et Jean-Pierre Rioux, p. 30.

<sup>121</sup> On trouve quelques dessins signés "Asmodée" dans *Les Corbeaux* belge et un seul dans la version française. Par contre, un dessinateur utilise largement ce pseudonyme dans *La Calotte*. Il s'agit de deux personnes différentes.

fonctionnement même, par nature polysémique, complexe, multiforme, « globalité » insécable pour celui qui les appréhendait au début du XX<sup>e</sup> siècle. La méthode analytique, en tronçonnant la représentation, en affadit l'effet et ne peut rendre compte d'un ensemble où se mêlent, chez le récepteur, lecture immédiate puis raisonnée de l'image. Les émotions qu'elle suscite comprennent la jouissance un peu sadique que procure inévitablement la « dégustation » d'un dessin satirique que l'analyse rendra difficilement.

L'étude des images révèle bien sûr les préoccupations idéologiques du dessinateur, celles du lecteur peut-être aussi, traduit une ambiance générale et un pan de la conscience collective. La compréhension de ces images qui ne sont pas désincarnées mais deviennent souvent des supports d'action, ne peut se réaliser sans la prise en compte de leur rôle (convaincre, susciter l'action, informer, dégrader...) qui inévitablement orienteront l'analyse vers l'aspect prédominant de l'image. Un même dessin paru en pages intérieures des *Corbeaux* ou imprimé en papillons à coller ne peut être envisagé sous le même angle.

Mais quand bien même nous nous intéresserions uniquement aux « unes » du journal qui semblent représenter sa « ligne » graphique et politique, l'étude de la thématique seule resterait-elle pertinente, comme le font par exemple les Dixmier pour les dessins de *l'Assiette au Beurre* ? Pour notre part, nous considérerons ces images comme la traduction d'une stratégie de combat, à comprendre comme un ensemble très réactif qui vise à modeler une pensée vivante et émancipatrice.

Etudier des dessins ne consiste pas seulement à analyser des signifiants politiques voire à produire des jugements de valeur a posteriori sur leur efficacité... morale<sup>122</sup>. Au-delà des sujets de ces images, leur rhétorique nous révèle bien des aspects de la *culture* visuelle de ce début de XX<sup>e</sup> siècle, et en particulier de la culture anticléricale qui nous intéresse, où le sacrilège tient tant de place et fait figure de thème central et fondateur (et non la cupidité, la lubricité, le rôle politique du clergé, etc.). Cet aspect prend toute sa dimension lorsqu'on compare le dessin anticléric à l'imagerie pieuse ou la peinture religieuse en vigueur à la même période. Le dessin anticléric défend bien sûr une idéologie, mais semble s'être attaqué, comme nous le verrons, avant tout à déconstruire les représentations collectives qui ont servi de support à la croyance et qui, en matérialisant le divin, l'avaient rendu si crédible.

Enfin, une autre dimension échappe aux analyses thématiques dont le principal défaut consiste à gommer la fonction des images. Qu'il s'agisse de la caricature cléricale, antisémite, anticléricale, ou « familiale », nous avons repéré trois types d'images satiriques : certaines doivent avant tout faire rire, d'autre dénoncer et donc convaincre et enfin un dernier groupe plus restreint vise à mettre en exergue des objectifs politiques ou sociaux.

Dans le dessin anticléric nous notons la présence de :

1/ dessins humoristiques, pour lesquels la représentation du curé est l'occasion d'un jeu de mot, d'un trait d'humour général sans rapport avec l'Eglise. Il va sans dire que *Les Corbeaux* comporte assez peu d'images de ce type.

2/ « dessins de dénonciation ». Il s'agit de la grande masse des images. Le dessinateur traduit les critiques les plus vives contre le clergé voire les dogmes ; cela forme la base de la vulgate libre penseuse et anticléricale et explore largement les vices du monde ecclésiastique. Il s'agit de construire l'image d'un clergé nocif, dépravé, de convaincre de l'incongruité de son discours, des inepties véhiculées et de son obscurantisme. Ce type d'image semble destiné à convaincre celui qui doute encore, ou à conforter l'anticléric dans l'idée négative qu'il se fait du clergé.

3/ « caricatures d'action ». Ces images véhiculent des éléments du programme anticléric et libre penseur contre l'Eglise ou ses représentants. Elles font état des mesures prises ou à prendre contre les cléricaux. Elles mettent généralement en scène Marianne ou, ailleurs que dans *Les Corbeaux*, l'anticléric, voire « Populo », qui agissent physiquement contre le curé ou le pape, contre la gentry cléricale. D'autres images, que nous classons dans cette même catégorie, montrent les conséquences de l'application du programme anticléric contre l'Eglise : l'appauvrissement du curé parce qu'il a perdu ses revenus liés au budget du culte et doit donc faire la manche ; la destruction

---

<sup>122</sup> Les Dixmier, dans leur travail sur *l'Assiette au Beurre*, évoquent la « critique outrancière et les attaques assez basses »... portées par certains dessins de Grandjouan « guère convaincants ». Jugement moral lui-même peu convaincant... Voir leur mémoire de maîtrise, p.92.

physique du clérical dont le corps porte les stigmates de son affaiblissement souhaité par les libres penseurs (dents déchaussés, bras cassés, etc.). Les caricatures d'action s'avèrent particulièrement nombreuses en période électorale et semblent avoir pour but de mettre en mouvement ou de galvaniser le libre penseur.

## **Thématique des « unes » des Corbeaux belge**

Quels thèmes ont été privilégiés par les rédacteurs de la revue en « une » du journal ?

Contrairement à la version française qui attaque principalement l'Eglise sous l'angle de ses mœurs, en Belgique, *Les Corbeaux* se présente avant tout comme une revue de propagande politique de tendance libérale. En effet, 71% des « unes » abordent les problèmes sous l'angle politique :

- les rapports du gouvernement et de l'Eglise voire de l'Eglise et des élections (39%).
- la politique gouvernementale seule, ou les choix de Léopold II quant à la politique de son gouvernement (17%).
- la politique étrangère (15%).

Enfin, seulement 29% des « unes » visent tout particulièrement la morale et l'attitude des gens d'Eglise, leur fainéantise, leur cupidité ou leur capacité à prendre les croyants pour des « poires ».

## ***Critique du cléricalisme politique : pouvoir occulte de l'Eglise et cléricalisme du pouvoir***

(C) Les « unes » des *Corbeaux* ne cessent de dénoncer la véritable nature du gouvernement monarchiste: clérical. L'Etat, le plus souvent représenté par un ministre, met son énergie à servir l'institution religieuse. Pour le premier numéro des *Corbeaux*, en 1904, le gouvernement ouvre grand les vannes du budget des Cultes, qui, comparé à celui de 1880, est devenu énorme. L'Eglise, qui ne récupérait que quelques pièces dans son chapeau, déploie maintenant de larges et immenses sacs pour recueillir la somme qui lui est allouée. Plus loin le dessinateur explique d'où vient cet argent et où il va : un gros moine endormi sur l'herbe, la bouche ouverte après un bon repas, n'est toujours pas repu ! Le ministre des finances, de Trooz, manœuvre énergiquement une pompe qui prend sa source dans les poches d'un contribuable à tête de mouton, pour déverser un flot de pièces dans la bouche de l'ecclésiastique via un tuyau de bonne taille. L'Eglise, par son poids dans la société, appauvrit la population, ce que confirment d'autres caricatures. Dans « La Belgique pressurée par le clérical », un jeune et dynamique curé, souriant, en bras de chemise, actionne une presse à bras énorme sous l'effet de laquelle dégorge une jeune femme à couronne royale, la « Marianne » version belge, le plus souvent représentée comme jeune, jolie, en robe et talons hauts. Le journal insiste sur ce propos dans un dessin très violent dont on a vu l'utilisation dans les deux versions belge et française mais avec une légère et significative modification. Dans une composition dynamique tout en oblique et jeux de trames suggérant le mouvement, la Belgique qui se promène avec son sac à main subit un véritable vol à la tire par deux ecclésiastiques belges bien connus. Le premier lui enfonce un genou dans le dos en l'étrangeant avec son chapelet, pendant que l'autre plonge ses deux mains dans le « budget » (sac à main) de la jeune femme.

La thématique de l'argent est omniprésente. Il s'agit de donner une explication des difficultés budgétaires du gouvernement tout en soulignant l'avidité amoralisée de l'Eglise qui se montre pourtant droite et désintéressée. Inversement, lorsque le clérical, suite aux élections de 1906, est obligé de partir sous les coups de botte des libéraux et socialistes, le voilà, balluchon au dos avec crucifix et pot de chambre<sup>123</sup> ; mais c'est un petit coffre fort que le curé tient bien fermement sous le bras. Encore et toujours l'argent ! Quand le dessinateur montre le véritable chef du gouvernement, il s'agit d'un gros moine soldat, portefeuille gouvernemental sous le bras, éteignoir en main et gros cigare aux lèvres, une fois de plus confortablement assis sur un sac d'or sous lequel disparaît, écrasée, la myriade des « petits contribuables »<sup>124</sup>.

Car pour le journal il ne fait aucun doute : l'Eglise, force occulte, dirige le gouvernement, intervient dans les élections. Ainsi dans un dessin intitulé « Longchamp-Fleuri », Woeste, ecclésiastique considéré comme le dirigeant occulte du gouvernement, tient-il les rennes du char que

<sup>123</sup> *Les C-B*, n°36, 2<sup>e</sup> année.

<sup>124</sup> *Les C-B*, n°27.

tire un âne de Buridan décharné, alors que les ministres assistent, impuissants, à la prochaine déconfiture électorale : un bloc « anticlérical » vient bloquer la progression de l'âne qui ne parvient pas à surmonter l'obstacle. Woeste, ailleurs, est accusé d'acheter les voix des électeurs, de peser sur les résultats électoraux.

Dans son deuxième numéro, *Les Corbeaux* montre le ministre de Trooz, agenouillé sur une chaise d'église, qui téléphone... au Vatican pour « *prendre ses ordres* ». Les « voies » du Seigneur passent maintenant par cette technologie naissante qu'est le téléphone à manivelle ! Plus loin, un religieux pousse des « ministres en bois » sous forme de quilles montées sur des roulettes. Le gouvernement-marionnette impuissant voire complice subit les pressions de l'Eglise.

Dans sa position libérale et démocrate, le dessinateur, qui tente de convaincre le lecteur bourgeois de la nocivité de l'Eglise pour la société, la présente même parfois comme complotant contre le Roi ! Ainsi dans « *L'attitude des cléricaux vis-à-vis du Roi* », le ministre Bosco et l'ecclésiastique Woeste, dévorés par leur ambition, s'asseyent littéralement sur un buste officiel du monarque. Bosco aimerait bien prendre la place du roi... et Woeste, celle du pape ! La caricature dénonce un Roi complaisant, représenté à genoux face aux évêques et sous leur emprise. L'Eglise non seulement pille le budget, mais n'a en plus aucune reconnaissance pour les dirigeants politiques. Tel évêque n'hésite en effet pas à donner la fessée à tel démocrate chrétien...

Néanmoins, le gouvernement est bon élève. C'est lui qui rameute au son de trompe la jeunesse écolière que l'Eglise, sous la forme d'un jeune curé la bouche grande ouverte, dévore sans fin. D'autres dessins signalent, comme on l'a vu, un ministre des chemins de fer par exemple, qui impose aux agents la messe obligatoire.

Heureusement, l'opposition, représentée sous la forme du « bloc anticlérical », s'organise. Le bloc n'est jamais figuré sous la forme d'un de ses leaders, mais toujours sous l'aspect d'un immense bloc de pierre, véritable obstacle au gouvernement, mais aussi projectile contre le bateau-portefeuille gouvernemental dans lequel se retranchent les ministres, alors que Bosco et un acolyte, à moitié nus, commencent à prendre la tasse<sup>125</sup>. En arrière-plan, des cases en bord de mer rappellent la question congolaise. Dans un autre dessin, sous le titre « *Le tour de force ou la mort de la bête noire* », le « bloc » a cette fois une double constitution : un altère que son propriétaire sportif utilise pour écraser la cléricaille. L'une des sphères de métal représente le « parti libéral », l'autre le « parti socialiste ». Car si le dessinateur évoque la politique du gouvernement et celle des cléricaux en s'attaquant à leurs représentants, la métaphore s'avère bien nécessaire pour figurer l'opposition : formée de diverses composantes, elle ne se résume pas à un seul leader. Le journal qui ne veut pas afficher sa préférence doit mettre en scène ce « bloc » électoral censé triompher de la réaction, même s'il véhicule avant tout l'idéologie libérale.

### ***Des attaques politiques libérales aux saillies libres penseuses***

(D) Si la version belge des *Corbeaux* stigmatise en tout premier lieu la politique du gouvernement cléricale et se présente comme un organe libéral, elle vise, à travers lui, l'Eglise catholique et ses représentants en cherchant de plus en plus à énoncer des généralités quant à l'immoralité des religieux.

Il faut noter deux niveaux intermédiaires entre le dessin politique anticlérical qui vise le cléricanisme d'Etat et ce que nous considérons comme le dessin libre penseur qui produit un discours strictement anti-religieux. Le premier niveau consiste à mettre en avant la nocivité de l'Eglise, mais en montrant la complicité active du gouvernement envers le clergé. Le second niveau fait disparaître toute référence visuelle au gouvernement monarchiste mais rappelle son rôle dans la légende ou la titre.

Dans son n°11, *Les Corbeaux* présente « *La dette publique*<sup>126</sup> ». Un gros curé, allongé dans l'herbe après un bon repas, les yeux clos en position de sieste, se fait encore nourrir d'un flot d'or. Le ministre des finances, Bosco, actionne une pompe avec laquelle, via un tuyau de bon diamètre, il vide les poches contribuable à tête de mouton pour remplir la panse du curé. L'élément principal du dessin demeure l'homme d'Eglise gras et endormi. En bas de l'image, Bosco et le contribuable voient leur

<sup>125</sup> *Les C-B*, n°9.

<sup>126</sup> *Les C-B* n°11, 17 juillet 1904.

taille réduite, comme dans certaines représentations médiévales. Le dessinateur ne respecte pas la proportionnalité ; en fait, le jeu des disproportions participe du sens de l'image. Le dessin cible le clergé. Tout en donnant la clé de son parasitisme, il montre les complicités et les victimes de l'Eglise. Le dessin reste très politique, même s'il glisse progressivement vers l'emblème et le stéréotype.

Le numéro suivant offre une image de ce type, qui va d'ailleurs se multiplier : il s'agit cette fois du « Minotaure de l'enseignement en Belgique ». La bouche ouverte en gros plan d'un jeune curé avale de jeunes écoliers. Mais c'est le ministre de l'Intérieur, De Trooz, pourtant représenté de toute petite taille en bas à droite de l'image comme sur l'épaule du clérical qui bat le rappel avec un cornet puissant. Une fois de plus, si la figure du curé anonyme prédomine, le gouvernement n'est pas épargné.

Le dessinateur franchit un cap en faisant disparaître de l'image toute référence au pouvoir. Il met en scène des religieux et leurs victimes, n'indiquant plus que par la légende ou le titre l'attitude arrangeante du régime face à cette oppression, comme par exemple dans « Vingt ans de Régime clérical <sup>127</sup> ». Dans ce cas-là, le dessin sera utilisé en France mais avec un tout autre titre et vise bien la généralité. L'image stigmatise une Eglise devenue le premier parasite que doit supporter la population et non plus seulement un parasite choyé par un gouvernement, premier responsable de la situation politique et sociale que subit la société.

Très vite la version belge offre au lecteur des dessins où a disparu toute référence au pouvoir belge. Seuls les religieux sont dorénavant visés, symboles d'une Eglise omniprésente et omnipotente. Pour le 18<sup>e</sup> numéro de l'hebdomadaire anticlérical, le dessin ne comporte pas de titre. Un gros prêtre présenté par la légende comme « *Le curé* », interdit à un enfant de donner une aumône à un vieil ouvrier « *qui meurt de faim* » car il faut réserver son « *argent pour le denier de Saint-Pierre* <sup>128</sup> ».

## Thématique des « unes » aux Corbeaux-Paris

### *Dichotomie thématique entre les dessins de couvertures et les autres*

Les deux *Corbeaux* évoluent nettement, comme on l'a vu, du libéralisme à la libre pensée. Dans la version parisienne disparaissent les attaques frontales contre le gouvernement, celui-ci étant considéré comme « ami », malgré les critiques qui se font jour au fil des « reculades » de Briand et de ses successeurs. Mais plus surprenant, à part une caricature de Déroulède et une autre de Drumont (sur plus de 240 « unes »), le dessinateur ne s'intéresse pas non plus aux chefs du parti clérical français qui auraient pu représenter une cible intéressante. Et si dans les premiers mois, l'actualité internationale tient une bonne place en couverture avec des dessins repris de la version belge des *Corbeaux*, c'est pour disparaître quasiment de 1906 à 1909 où les « unes » sont dorénavant exclusivement dirigées contre les membres de l'Eglise : curés, moines, nonnes, évêques, cardinaux, voire le pape. Un public exclusivement intéressé par la question religieuse a mûri en cette année 1905.

Néanmoins, les dessins intérieurs qui illustrent en général les textes les plus satiriques abordent d'autres thématiques. Ils sont donc plus variés et peuvent apparaître par leur plus grande liberté de ton comme encore plus osés. Nombreuses sont les représentations drolatiques des processions religieuses, largement critiquées à l'époque voire carrément interdites par arrêté municipal, et qui sont un prétexte pour le dessinateur à traduire la vraie nature de l'Eglise : un monde fourmillant, envahissant, hétéroclite, parfois armé, dont les membres sont tantôt des bons vivants immoraux, tantôt de graves et morbides acteurs.

Comme nous le verrons, Dieu et les dogmes tiennent peu de place en « unes » des *Corbeaux* (et encore moins à *La Calotte*). Par contre, comme de nombreux textes se moquent de la divinité, voire de la sainte trinité, ainsi que des apôtres et des saints, leurs représentations se multiplient au fil des pages, désacralisant les bonnes vieilles croyances et leurs représentants lointains. Le dessin explore donc une large thématique sauf en couverture du journal.

---

<sup>127</sup> *Les C-B* n°14, 7 août 1904.

<sup>128</sup> *Les C-B* n°18, 4 septembre 1904.

## Caricatures d'action

(E) Aux *Corbeaux*, environ 20% des « unes » rentrent dans la catégorie des dessins d'action jusqu'à 1908, date à partir de laquelle la proportion est divisée par deux, signant là un affaiblissement de la libre pensée militante.

C'est par une image de ce type que commence la publication de la version parisienne des *Corbeaux* : dans « Cruelle séparation <sup>129</sup> » : Marianne scie la chaîne qui relie le pape « Sarto » à la clef du coffre-fort sur laquelle les initiales « RF » apparaissent en relief. Nous sommes en avril 1905, la discussion sur la séparation bat son plein et le dessinateur montre que la séparation vise à déplumer : le pape lui-même, c'est-à-dire l'Eglise romaine, le clergé dans son ensemble comme entité centralisée. Le dessin est cruel puisqu'il représente le « martyr subi par M. Sarto sous la Troisième République », référence aux premiers chrétiens martyrisés par Rome. Le pape nous est montré trivialement nu, les jambes poilues, les deux mains jointes comme pour la prière, mais à hauteur du bassin pour cacher son sexe. Pour seul habit il porte une tiare sur la tête et la chaîne qui le raccorde au coffre fort de la République est accrochée à son sein gauche qui pendouille lamentablement. Le pape, ce représentant de Dieu sur terre, cette sommité du monde chrétien sur qui l'esprit « saint » souffle, se morfond dans une position « obscène » et humiliante, les yeux désespérément tournés vers un ciel qui ne l'aide pas à faire front. Face à lui, Marianne semble détendue et souriante, jeune et jolie, la poitrine chaleureusement offerte comme un affront à la morale. N'oublions pas que les tensions avec le Vatican et la rupture diplomatique qui en a découlé ont largement justifié la remise en cause du Concordat et la préparation d'une loi. En tout état de cause, le dessinateur cherche bien à montrer l'impact financier de la Séparation en vue et dit clairement à quel point c'est ce qui fait le plus mal au Vatican.

Ce type de dessin multiplie donc les apparitions du couple Marianne/le pape au détriment de ce dernier. En octobre 1905, le pape essaie de revendre une immense botte avec laquelle la France lui a mis un virulent coup de pied au derrière, montrant par là l'assurance et la supériorité de la République. Toujours jeune et souriante, une épaule souvent dénudée, Marianne jette « A la poubelle <sup>130</sup> » curés et nonnes effrayés, transformés en lilliputiens impuissants. C'est qu'en luttant contre les congrégations et en supprimant les revenus du clergé, l'anticléricisme espère bien se débarrasser de cette engeance, ce que ne confirment pas vraiment les chiffres. Vers 1910, le clergé, globalement, n'a pas vu réduire notablement ses effectifs depuis le vote de la loi de Séparation.

Le dessin satirique illustre la mise en application de cette loi qui commence en janvier 1906. Dans le « Cadeau de Marianne à Pie X <sup>131</sup> », Marianne, largement déshabillée, montre son derrière à un Sarto effrayé. Le caractère blasphématoire joue ici à plein comme lorsqu'en septembre Marianne traduit ce qu'elle pense en écrivant un gros « mer... » sur un mur, sous le regard désespéré du pape dont le nez grandit pitoyablement <sup>132</sup>. Quelques mois plus tard elle lui envoie d'autres étrennes bien nauséabondes dans un pot de chambre fumant aux armes de la République française ! Le maître du Vatican, dont les oreilles d'âne ont poussé, ne reconnaît pas au premier abord, ce « Cadeau de la France <sup>133</sup> ». Enfin, plus loin, le dessinateur insiste sur ce que la loi de Séparation contient d'affront envers l'Eglise catholique : Marianne, montée sur un tabouret « pète » littéralement dans le combiné du téléphone. « Pidisse », l'écouteur à l'oreille (d'âne, encore), semble une fois de plus terrorisé <sup>134</sup> et s'écrie : « M... alors » !

Marianne s'en prend physiquement au corps du pape. Elle le boxe littéralement dans la « Grande lutte <sup>135</sup> ». Tous deux sont dans l'arène, à moitié nus. Les très longs bras impuissants de Sarto lui donnent un air de « gorille du Vatican » comme le précise le sous-titre, et pour souligner son humaine condition, sa soutane qui a glissé sur les hanches laisse apparaître un tatouage de marin sur son épaule droite. Dans un autre dessin lors du « Déballage des papiers Montagnini », Marianne

---

<sup>129</sup> *Les C-P*, n°1, 2 avril 1905.

<sup>130</sup> *Les C-P* n°29, 15 octobre 1905.

<sup>131</sup> *Les C-P*, n° 41, 7 janvier 1906.

<sup>132</sup> « Pour Sarto », *Les C-P* n°79, 30 septembre 1906.

<sup>133</sup> *Les C-P*, n°93, 6 janvier 1907.

<sup>134</sup> « Téléphone Paris-Rome », *Les C-P* n°95, 20 janvier 1907.

<sup>135</sup> *Les C-P* n°76, 9 septembre 1906.

renverse carrément un énorme bureau sur le pape et son complice qui poussent des cris d'épouvante. Et si la République a flanqué au pape une « torgnole <sup>136</sup> » en mars 1908, quelques semaines plus tard, Marianne a pris l'aspect d'une immense dompteuse, fouet à la main, avec à ses pieds un pape tout petit, marchant à reculons mais poussé par ses acolytes qui l'exhortent à combattre la République. « *Mais c'est elle qui va me casser la g... !* <sup>137</sup> » s'époumone-t-il ! Ce dessin tardif traduit une confiance assez aveugle (voire les illusions du dessinateur) dans la volonté et la capacité de la République à s'imposer à l'Eglise, contrairement à bien des critiques qui transparaissent alors dans les textes plus politiques du journal.

Le dessinateur oppose Marianne à l'Eglise. Dans « Le Chameau à lunettes <sup>138</sup> », Marianne qui tient un chameau muselé par une corde avoue avoir « *eu difficile (sic) à dresser cet animal* » que des lunettes, un chapeau noir, un bavoir de soutane et un chapelet accroché à la queue, révèlent comme le bouffon symbole de l'Eglise, animal de foire exotique qu'il a fallu dompter et soumettre. Notons que ce dessin fait suite à une « une » sur les « Apaches en tonsure » qui s'opposent aux inventaires. Deux curés dont un tient un couteau s'en prennent à un malheureux policier tombé par terre. Malgré la violence cléricale, Marianne a réussi à triompher de la bête.

Les élections de 1906 sont l'occasion d'un dévouement contre l'Eglise. Marianne tient un gros curé par le gras du cou et lui assène des coups de battoirs sur le derrière. Il s'agit d'une véritable « Fessée électorale du 6 mai ». Le curé corrigé pousse d'horribles cris une fois de plus. La semaine suivante l'état du cléricale se dégrade un peu plus. Nez et bras cassés, dents déchaussées, une béquille pour accompagner sa marche, voilà l'ecclésiastique quasiment détruit au vu des résultats électoraux. Marianne, en couverture du numéro du 20 mai, boit à la victoire, assise sur un « *vilain ratichon* » à quatre pattes, dont le visage est ceint d'une muselière, dont le nez démesuré est ligoté à un pieu fiché dans le sol. Ces élections ont marqué, selon le dessinateur, le « dernier assaut de la Calotte contre le Bloc <sup>139</sup> » : un curé malingre se fracasse le crâne contre un bloc de pierre surmonté d'un bonnet phrygien. Malgré cela, la lutte doit continuer bien qu'elle soit annoncée comme étant « la lutte finale » en « une » du n°98 du 10 février 1907 : Ashavérus-Dubucq y reprend un célèbre dessin de Foggini largement diffusé sous forme de carte postale par la presse et le congrès international de libre pensée de Paris (1905) et opposant le coq vaillant au corbeau acculé. Ici, Marianne chevauche l'admirable coq. Elle projette un insecticide sur un corbeau bavant, lui-même surmonté d'un moine défait et considéré comme de la vermine à faire disparaître.

Bien que le dessinateur met en avant la capacité de Marianne à battre l'Eglise comme on le voit, il justifie aussi la nécessité de poursuivre le combat : en effet, selon le journal, des dangers permanents guettent la République. Son budget, notamment, continue de susciter les convoitises des « corbeaux » sous forme de nuées de ces volatiles noirs dont Marianne doit se défendre avec son fouet. On est pourtant en mars 1907 ! La revue alterne donc entre la mise en scène du danger et la réalisation des mesures prises par une République toujours combative et triomphante. Finalement, c'est le sentiment de victoire anticléricale qui prédomine. Pour la commémoration de la fête du 14 juillet le dessinateur de la revue franco-belge manifestement satisfait par la Séparation, malgré les limites relevées par certains rédacteurs, présente Marianne assise sur une chaise, verre, lampion et saucisses à la main, portant un toast et annonçant que « *des curés, j'en ai fait de la chair à saucisse* <sup>140</sup> », référence à l'œuvre accomplie. La chaise repose sur le dos d'un curé effrayé face aux déclarations guerrières de la République, et on le comprend !

Quelques dessins, enfin, rappellent les visées du journal, mais sans l'intervention de Marianne, comme ce n°3 des *Corbeaux* où le curé est enfermé dans une cage du « Grand musée d'histoire surnaturelle <sup>141</sup> » et présenté par un petit ouistiti, une baguette à la main, à une assemblée bien sage d'animaux sauvages comme un « *spécimen dangereux capturé et dressé par l'antéchrist M. Combes* ».

---

<sup>136</sup> *Les C-P* n°156.

<sup>137</sup> *Les C-P* n°159, 12 avril 1908.

<sup>138</sup> *Les C-P* n°48, 25 février 1906.

<sup>139</sup> *Les C-P* n°61, 27 mai 1906.

<sup>140</sup> « 14 juillet », *Les C-P* n°173, 19 juillet 1908.

<sup>141</sup> *Les C-P* n°3, 16 avril 1905.

La revue militante offre à ses lecteurs une vision dynamique du programme anticlérical. Il ne s'agit pas seulement de critique à l'égard de l'Eglise catholique, car c'est par l'action que l'on vient à bout de l'ennemi. Le lecteur républicain s'identifie à une Marianne combative, jeune et déterminée.

## **Caricatures de dénonciations : variations autour du clergé**

La revue satirique anticléricale représente avant tout une machine de guerre contre les représentants de l'Eglise, c'est-à-dire contre le clergé. Cette cible forme la base même de l'anticléricalisme militant. Le dessinateur dénonce principalement l'immoralité des religieux autour de quelques thèmes récurrents : la cupidité, la luxure, et quelques autres travers. Sur plusieurs années, la récurrence des thèmes prédomine. Néanmoins, quelques variations demeurent perceptibles. En 1905, la revue, reprenant l'iconographie de la version belge, intéresse son lecteur à l'actualité internationale, mais de plus en plus faiblement. Les dessins portant sur la vie affective et sexuelle des curés prédominent en 1906, puis leur cupidité l'année suivante. Enfin, en 1908 et 1909, la lubricité de l'homme d'Eglise redevient le thème principal, sous la forme notamment de la pédophilie. A noter que dans les derniers mois, le dessinateur, c'est nouveau, associe de plus en plus au clergé la figure du diable et s'intéresse à la question du paradis. Si le clérical menace l'athée de l'enfer, Dubucq-Ashavérus inverse la menace. Il tente d'effrayer les croyants en insistant sur leurs peurs du jugement divin ou de l'intervention du diable.

Il ne faut pas chercher dans ces images une représentation fidèle des mœurs du clergé. Le dessin se veut avant tout militant, propagandiste et élabore un langage propre à dénigrer l'homme d'Eglise en s'appuyant évidemment sur les vérités les plus blessantes et les plus choquantes au regard de l'image que l'Eglise veut donner d'elle-même. Il s'agit de dresser le lecteur contre le clergé, en insistant sur ses côtés pervers, parasites et amoraux, en détruisant la sacralité qui l'accompagne.

### ***Luxure***

**(F1)** La critique anticléricale satirique attaque en tout premier lieu la vie affective du curé. Ce thème représente à lui seul 30% des dessins parus en « une » du journal *Les Corbeaux* et, par sa prédominance, indique combien l'anticlérical militant souhaite jeter un discrédit sur la morale du clergé, plus que sur son rôle politique.

L'Eglise catholique a choisi d'imposer le célibat à certains de ses membres, ce qui révolte au plus haut point le libre penseur qui appuie sa rhétorique non seulement sur des arguments rationnels et physiologiques, mais surtout sur un goût prononcé pour les plaisirs de la vie. Deux axes prédominent : 1/ le religieux, du fait de son vœu de chasteté voit sa vie affective et sexuelle totalement dérégulée. Il devient un pervers.

2/ Les religieux sont des humains comme les autres. Ils aspirent, comme tout le monde à une vie familiale « normale » ; c'est pourquoi il faut en finir avec ce clergé aux règles totalement inhumaines.

1/ Le dessinateur anticlérical n'a de cesse de souligner la perversité du curé. Le curé, le cardinal voire le saint, s'entourent de cocottes et sont alors souvent transformés en porc. Pire, ils entretiennent un commerce récurrent avec tel ou tel « Paradis de Mahomet »<sup>142</sup>, le bordel, dont le n°7 inscrit sur la porte d'entrée rappelle que le septième jour est fait pour se reposer, selon la loi du « Seigneur ». Le moine, affublé d'un arrière-train de cochon, ne souhaiterait que « convertir » les prostituées ? Mais à quelle religion ? Le curé se fait voyeur. Affublé d'une tête de porc, il demande à une paroissienne qui va bientôt se marier de venir lui raconter en détail sa première nuit de noce. Le titre du dessin, « Pornographie cléricale » est on ne peut plus clair. Dès les années 1880, Léo Taxil publie un ouvrage sulfureux, reprenant les textes d'ecclésiastiques visant à former le jeune curé à la confession. On y apprend à poser les questions les plus précises et donc les plus « vicieuses » sur les prétendus péchés de chair dont seraient victimes les humains. Ces manuels décrivent à l'homme d'Eglise censé être totalement inexpérimenté, l'art de la masturbation « contre nature » des petites filles, fait la liste des instruments utilisés pour la pénétration, etc. Le confesseur doit, par ses questions, obtenir les détails les plus précis sur la vie sexuelle de ses paroissiennes, avec pour conséquence évidente de satisfaire sa curiosité perverse, ce qui révolte l'anticlérical.

---

<sup>142</sup> *Les C-P* n°70, 29 juillet 1906.

Il est donc tout à fait compréhensible que le confesseur finisse par s'intéresser de près à ses pénitentes. Le Cardinal, dans son bel habit rouge, prend d'ailleurs prétexte du pardon obtenu en confession pour faire « pécher » une jeune demoiselle ; conséquence sur laquelle le dessinateur insiste en espérant sans doute ébranler les maris : le prêtre multiplie les époux cocus... à qui d'immenses cornes tout à fait significatives se mettent à pousser. Le mari découvre parfois les amours cachés de sa femme et du curé de la paroisse dans sa propre maison... Lorsque d'ailleurs un mari « cornu » retrouve chez lui un « *chapeau de ratichon* », sa femme s'énerve et lui reproche de voir « *toujours des curés partout* » ! Bref, le religieux représente un danger pour la stabilité morale et pratique l'adultère sans retenue<sup>143</sup>.

Le dessinateur des *Corbeaux* se fait un devoir de dénoncer la pire des perversions de l'homme d'Eglise : la pédophilie. Curés ou cardinaux s'entourent d'enfants, les caressent avec insistance à tel point que le dessin intitulé « Le gosse blindé » présente un enfant habillé d'une solide cuirasse métallique parce qu'il va au catéchisme de « M. le curé Satyre » qui, ailleurs, prend l'apparence du loup en habit de messe, s'intéressant de très près à un « *petit chaperon rouge* ». Le dessinateur insiste alors sur la fragilité infantine au regard de la puissance du pervers. Un moine immense tient à bout de bras un petit garçon qui se débat en vain, enserré dans de puissantes mains. Mais c'est avec la violence de l'animalisation que la thématique prend sa dimension la plus frappante. Le curé, qui applique la parole de Jésus « laissez à moi venir les petits enfants », a pris l'apparence d'un immonde « bouc clérical » au regard menaçant. Dressé sur ses deux pattes arrières particulièrement poilues et terminées de sabots, habillé d'une soutane, il tient dans ses mains ses petites victimes venues au catéchisme. Dans « L'ouverture de la chasse », le curé-satyre, affublé de cornes de bouc, répond au gendarme qui lui demande « *-Quel gibier chassez-vous ?* » : « *-Les petits garçons* ». Et en effet, de sa gibecière dépassent deux jambes enfantines et une petite main sans vie...

La revue s'indigne d'ailleurs de la clémence des juges envers les ecclésiastiques accusés de viols d'enfants. En août 1906, le dessinateur propose « Le jeu du petit frère<sup>144</sup> », reprenant l'engouement d'alors pour les machines à sous. Un curé, boucle à l'oreille, lèvres, nez et pieds démesurés, enfonce une pièce dans le derrière d'un amour ailé. Sur la machine, la notice de fonctionnement est sans appel : « *Mettez dans l'ouverture une pièce de dix sous, tirez et vous aurez une condamnation de cinq ans de prison avec sursis* ».

2/ Si l'anticlérical souligne la perversité des religieux, il insiste par ailleurs sur l'impossibilité qu'il y a à pratiquer la chasteté. En effet nul ne peut échapper au désir. On prête alors à l'homme d'Eglise une vie sexuelle vigoureuse, évidemment facilitée par son rôle social ou par la promiscuité de la vie monastique. Les arguments du religieux sont d'ailleurs irrésistibles : comme l'indique un curé tenant dans ses bras une jolie femme, « *Dieu a dit : Aimez-vous les uns les autres... mais il n'a pas dit comment* ». Un autre prêtre s'appuie sur la « loi » nouvellement votée pour convaincre une jeune femme de faire son « *inventaire* » ... Sans oublier l'argument de la confession, comme on l'a vu.

Ainsi le dessinateur représente-t-il de très nombreux couples ecclésiastiques, joyeux et sensuels. Un curé et une nonne allongés l'un contre l'autre dans un canapé confortable, deux sœurs « *lesbos* » priant devant un petit amour, etc. Le curé fait preuve d'une étonnante vitalité quand il porte sa compagne dans ses bras et lui voue un amour évident. Les femmes sont jeunes et particulièrement jolies, habillées de boas élégants, mettant en valeur la sveltesse de leurs corps. Les couples sont présentés dans des intérieurs confortables aux murs recouverts de papiers peints. Il s'agit en général d'une chambre ou d'un boudoir avec un lit, un canapé ou quelque fauteuil de bonne taille.

Conséquence de cette vie amoureuse faite de plaisirs... il n'est pas rare que la nonne ou la paroissienne ait un « polichinelle... dans le tiroir<sup>145</sup> ». Survient alors une nouvelle vie. Sous le titre de « Ménage heureux », un curé jouant avec son enfant s'exclame : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* ». Ailleurs, le religieux s'occupe de la toilette d'un bébé alors que sa maîtresse s'active, habillée d'un jupon décoré de cœurs transpercés. Le prêtre peut être présenté comme un « père de famille » et non un « père » tout court ! Comme le rappelle une légende, sous une « Sainte

<sup>143</sup> Rappelons qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'adultère est un des thèmes prédominants de la littérature qui dénonce l'hypocrisie du mariage bourgeois.

<sup>144</sup> *Les C-P* n°72, 12 août 1906.

<sup>145</sup> *Les C-P* n°169 et 219.

famille » composée d'un prêtre, d'une sœur et d'un bébé habillé en petit curé, « *Dieu n'a-t-il pas dit : Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre ?* ». Cette vision idyllique qui vise à rappeler l'humanité du religieux ne gomme pas la sombre réalité : la servante se rebelle, car le curé lui a fait un enfant. Un autre dessin suggère la situation dramatique des femmes en matière de contraception et d'avortement : le curé entouré de putti<sup>146</sup> éplorés rappelle qu'il est un « *faiseur d'ange* ».

La presse humoristique raffole à l'époque d'une certaine légèreté. Mais si des dessins sont condamnés pour « outrages aux bonnes mœurs », l'accusation de pornographie portée par la Ligue des Pères de familles à l'époque ou plus tard par les historiens, s'avère totalement infondée pour le dessin anticlérical. En effet, la présentation des mœurs du clergé vise à démontrer l'hypocrisie des règles de l'Eglise et à retirer à l'homme d'Eglise l'aura qu'il pourrait tirer de ce statut spécial d'individu au-dessus des contingences matérielles, au-dessus des lois du corps. Il s'agit bien de contrecarrer l'idéalisation du prêtre véhiculée par l'Eglise et la société et, en montrant sa véritable morale, de faire de lui un être amoral et repoussant, à qui il devient totalement aberrant de confier des âmes. L'anticlérical se délecte de ces représentations osées qui contredisent violemment les nombreux interdits que l'Eglise catholique véhicule à l'égard de la sexualité<sup>147</sup>.

Cet accent mis sur la morale des gens d'Eglise, que vient confirmer l'importance du thème de la cupidité, s'ancre dans une logique de déstabilisation quotidienne du clergé, accablé dans son intimité la plus secrète. On utilise alors des arguments simples, mais sans appel et irrationnels, qui visent à susciter un sentiment de répulsion non pas intellectuel mais instinctif.

## **Cupidité**

(F2) La cupidité, la richesse et l'avarice représentent le second grand thème, en nombre de dessins, de la propagande des *Corbeaux*, soit 15% de l'ensemble. Trois axes ressortent nettement : la richesse de l'Eglise, les moyens qu'elle met en œuvre pour s'enrichir et son avarice quand il s'agit d'aider les plus pauvres.

L'Eglise est immensément riche. Dans « *Les revenus de Saint-Pierre*<sup>148</sup> », le dessinateur présente le pape affublé d'immenses oreilles d'ânes, les bras en croix, debout sur une montagne d'or. De ses mains tombe une avalanche de pièces, et des sacs bien pleins à ses pieds confirment la quantité de richesses accumulées. Comme le dit le pape, « *mon royaume n'est pas de ce monde* »... Dans cette image, l'idée de la fortune de l'Eglise est confortée par la dominante colorée faite de tonalités jaune-orangées particulièrement chatoyantes.

La thématique du sac d'or revient abondamment. Mais pour bien préciser l'origine de l'enrichissement du clergé, le dessinateur mentionne souvent « *denier de Saint Pierre* » ou « *budget du culte* ». Dans tous les cas, l'Eglise enrichit de manière éhontée. La pape ou le curé s'agenouillent souvent... devant des coffres-forts, voire une croix sur laquelle la pièce de cinq francs de la République remplace le Christ... ce qui fait dire à la légende : « *Leur dieu, c'est l'argent* ». Un dessin reprend la thématique du veau d'or de l'anus duquel sort une véritable diarrhée de pièces. Bien sûr, un évêque se prosterne devant cette sainte manifestation ! Le 1<sup>er</sup> juillet 1906 *Les Corbeaux*, à propos d'un curé lancé en pleine course, s'interroge : « *Où court-il ?* ». La pièce de cinq francs, surdimensionnée, qui roule devant le prélat au regard avide, confirme l'intérêt du clergé pour les finances publiques. C'est ce qu'indique très clairement le premier numéro des *Corbeaux*, daté d'avril 1905 : Marianne, une scie à la main, coupe la chaîne qui relie le pape, nu et ridicule, au coffre-fort représentant le budget des cultes. L'argumentaire vise à expliquer pourquoi le Vatican s'arc-boute aussi violemment contre la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat : il risque de perdre sa principale source de financement.

Pour confirmer la richesse de l'Eglise, le dessinateur oppose le pape associé à son coffre-fort ou à son sac d'or, à la figure de la sainte famille ou de Jésus, maigre et pauvrement vêtu<sup>149</sup>. Le jeu d'opposition pauvre/riche revient avec récurrence. A un miséreux aux vêtements en loque demandant la charité à un prélat portant des sacs bien remplis, ce dernier répond « *Impossible ! mes paroissiens*

<sup>146</sup> Jeunes garçons nus représentant l'Amour dans la peinture italienne.

<sup>147</sup> Bechtel Guy, *La chair, le diable et le confesseur*, Plon, 1994, p 230 et 231.

<sup>148</sup> *Les C-P* n°134, 20 octobre 1907.

<sup>149</sup> *Les C-P* n°96, 139 et 168.

*m'ont donné cet argent pour le mettre à la caisse des reports et consignations du Paradis*<sup>150</sup>». Ailleurs, le gros curé fait lui-même la quête auprès d'une famille ouvrière car, comme l'indique si bien la légende, « *Il faut toujours tendre la main au malheureux* »<sup>151</sup>. Au-delà de la richesse de l'Eglise, il s'agit bien de montrer son avarice et son peu de sensibilité à l'égard de la misère des autres. L'imagerie anticléricale, par ce jeu d'opposition, vise à susciter le sentiment de révolte contre un clergé sensé se soumettre au vœu de pauvreté, se dévouer « à son prochain », et pourtant riche et insensible au sort des pauvres. Cette imagerie prend le contre-pied des représentations édifiantes qui circulent dans les campagnes et qui visent à démontrer le désintéressement du curé, l'abnégation de la sœur, etc.

Cette dichotomie vise en même temps à démontrer par quels moyens révoltants l'Eglise parvient à s'enrichir. Cela se fait d'abord sur le dos de la population qui, pourtant, vit durement en ces années d'avant guerre, où les grèves se multiplient pour la journée de 8 heures, de meilleurs salaires et des retraites ouvrières afin de ne pas mourir dans la misère. Le clergé a plus d'un tour dans son sac. Il rançonne la veuve éplorée pour mettre en terre son mari défunt. Si elle se montre trop peu généreuse, le curé menace : le corps finira dans « *le trou aux chiens* ». Dans d'autres dessins, les mains de l'ecclésiastique s'agrandissent démesurément pour recevoir le don de la paroissienne qui veut sauver son âme du purgatoire. Ailleurs le curé fait la quête, après la loi de séparation, auprès des « *poires tapées* », en vue d'obtenir « *un morceau de pain pour manger du fromage et du fromage pour manger le pain* » que les bigots vont lui donner. Toutes ces images traduisent la politique de la « main tendue » de l'Eglise pour s'enrichir. La religion est d'ailleurs présentée comme un bon moyen de pousser les foules aux dons, voire de leur dérober leur bien. Ainsi dans « *La grotte de Lourdes* », le curé vide les poches du pénitent qui s'immerge dans la piscine miraculeuse. La « *poire* » est alors affublée d'une tête d'âne qui en dit long sur sa crédulité ! Le curé vend à sa paroissienne des litres d'eau bénite. Des prêtres ont même mis au point un ingénieux système : ayant planté un robinet à même le cœur du Christ, ils proposent, comme de vulgaires bonimenteurs de foire, des fioles de sang « *garanti* » aux badauds qui passent.

Autre très bon moyen de s'enrichir : la menace de l'enfer. Pour l'homme d'Eglise il s'agit bien d'« *Un bon truc* » visant à effrayer le fidèle et à le pousser à donner sans retenue, voire même à convaincre un sceptique sur son lit de mort. Lors du « *Carnaval macabre* »<sup>152</sup>, l'Eglise accompagne le mourant dans une procession morbide en montrant de manière ostensible un christ sur sa croix, un diabolotin et un squelette pendu à une potence. Le mourant n'a plus qu'à signer un testament en faveur de la paroisse !

Il faut enfin noter la récurrence de la thématique du tronc d'Eglise qui sert, visiblement, à soustraire au fidèle une partie de sa fortune. Il faut donner au « *denier de Saint Pierre* » insiste le clergé. Dans « *La culture des poires* »<sup>153</sup>, un beau dessin à dominante violette, des paroissiens déposent leur obole dans un tronc, sous une statue de Marie, pendant que, de l'autre côté, un cardinal récupère la monnaie, grand sourire aux lèvres et cigare à la main. « *C'est moi qui fume et ce sont eux qui crachent...* », s'amuse-t-il. L'enrichissement de l'Eglise se fait donc au bénéfice de ses membres, dénoncés comme vivant dans l'aisance et l'oisiveté. Ainsi dans un dessin, un mourant appelle à son chevet deux curés mais refuse leur absolution : en effet, il les a fait venir « *afin de mourir comme Jésus-Christ : entre deux voleurs* »<sup>154</sup> !

Pour l'Eglise, le principal moyen de s'enrichir, reste, avant 1905, le budget de la République. Le dessinateur utilise de nombreuses métaphores pour convaincre ses lecteurs : le curé, allongé sous la vache, boit le lait à même le pis sous le regard désespéré de l'institutrice sur les vêtements de laquelle sont tracées les lettres « *RF* » ; il court, comme on l'a vu, après la pièce de cinq francs éditée par la République ; dans un accès de violence, avec un compère, le curé agresse littéralement Marianne comme on l'a vu avec le dessin « *Au voleur* ».

---

<sup>150</sup> *Les C-P* n°148.

<sup>151</sup> *Les C-P* n°119.

<sup>152</sup> *Les C-P* n°205.

<sup>153</sup> *Les C-P* n°116.

<sup>154</sup> *Les C-P* n°124.

Après le vote de la loi de séparation alternent deux types de dessins. Dans les premiers, l'Eglise subit les conséquences de la suppression du budget du culte : les religieux sont donc amenés à mendier pour remplacer cette manne inestimable. Les voilà donc transformés en chanteurs de rues ou en saltimbanques misérables tentant de susciter la générosité du public. A côté de ces représentations qui réjouissent l'anticléricisme et qui étaient assez nombreuses dans les années 1880 suite aux mesures d'interdiction des congrégations, on en trouve d'autres, qui démontrent combien le clergé reste immensément riche... et notamment, toujours grâce à la générosité de l'Etat ! Le « Curé victime des combistes » par exemple, se sert un petit verre de vin en fumant un cigare, bien assis sur un coffre-fort qui écrase littéralement un ouvrier allongé sur le sol. Nous sommes en août 1905 et la loi votée en juillet a déjà montré ses limites. Comme le dit ce curé bienheureux : « *Je m'f... d'tout !... J'suis pensionné par l'Etat* ». Douce victimisation !

La thématique de l'argent peut paraître contradictoire. Elle reflète pourtant la complexité de la situation : le budget supprimé, l'Eglise conserve un certain nombre de moyens légaux de capter l'argent public. Pourtant, cette suppression du budget du culte équivaut à un véritable camouflet dont l'anticléricisme se réjouit, mais en insistant sur le fait que la bataille est loin d'être gagnée : l'anticléricisme vise la disparition totale du clergé ! En tous cas, l'argent se comprenant comme « le nerf de la guerre », il est tout à fait notable que la première carte postale éditée par *Les Corbeaux* porte sur ce thème et invite le public à ne plus donner son argent aux curés.

### **Autres travers**

(F3) La critique des mœurs du clergé ne se limite pas aux seules questions de la luxure et de l'argent, fussent-elles prédominantes. Le dessinateur complète le tableau en soulignant de nombreux autres travers. Le curé ou le moine sont fainéants, passent leur temps en de longues siestes voire attendent tout bonnement qu'un fruit à maturité se décroche de l'arbre et tombe dans leur bouche. Les hommes d'Eglise sont de véritables parasites : l'un deux, fumant son cigare et sirotant un digestif, sous le titre « Deux travailleurs », écrit pour « *obtenir une médaille de travail et une retraite ouvrière* ». Un autre encore, demande à une chiromancienne de lire dans les lignes de sa main car il s'inquiète pour ses appointements. Elle n'y voit... qu'un « *poil* », immensément long ! Le titre du n°7 du 14 mai 1905 annonce clairement ce que le dessinateur pense des moines : ils sont déclarés « *fénéants* » (sic).

Le moine n'a pas bonne presse. On le présume particulièrement sale. Pourtant, dans « La Sainte crasse <sup>155</sup> », il se récrie car il « *se lave les dents tous les jours* »... mais en puisant l'eau dans un pot de chambre ! Un autre, entouré d'un nuage de mouches, accepte le bain qu'on lui propose, mais « *pourvu qu'il soit sans eau* <sup>156</sup> » ! Résultat : un curé fait sa sieste, ses pieds dépassant du lit ; en émanent de sombres volutes qui définissent clairement ce qu'est « *l'odeur de sainteté* », comme l'indique la légende. Enfin quelques dessins insistent sur la souïlographie du prêtre.

### **Pourquoi ces thématiques ?**

Les historiens ont justifié leur peu d'intérêt pour les dessins anticléricaux en soulignant la bassesse de ces attaques, leur côté stéréotypé et donc leur manque d'intérêt politique. La caricature ne vise pas à relater fidèlement la réalité et on chercherait à tort à découvrir les mœurs réelles de l'Eglise à travers ces images nécessairement métaphoriques et exagérées. Comme on l'a vu, ce sont des images de propagande, des armes dont on se sert contre un adversaire : elles visent à détruire et non à décrire. Elles traduisent néanmoins les faiblesses de l'ennemi, en l'occurrence l'Eglise, car le dessin cherche à atteindre les points faibles. La caricature anticléricale et ses stéréotypes ne sont nullement gratuits : ils visent à démolir l'autre stéréotype que l'Eglise catholique prétendait montrer d'elle-même à travers son discours, ses prêches, sa presse, mais aussi ses catéchismes illustrés et l'imagerie chrétienne en général, images très éloignées, évidemment, de la réalité.

Cela étonne que l'immoralité profonde des hommes d'Eglise soit véhiculée de manière aussi insistante et répétée ; mais le lecteur anticléric ne semblait pas s'en lasser. Cupidité, luxure, saleté, fainéantise semblent faire le lot quotidien de ce clergé honni dont on cherche à réduire le crédit aux

---

<sup>155</sup> *Les C-P* n°202.

<sup>156</sup> *Les C-P* n°38.

yeux des fidèles. Il s'agit bien de souiller l'image du prêtre, de faire vaciller sa réputation de probité en suggérant ce qu'elle peut avoir d'hypocrite. La caricature populaire pousse le lecteur à imaginer l'inimaginable, tout en désacralisant profondément l'adversaire. Il ne s'agit pas seulement d'un jeu. Le dessin anticlérical n'attaque pas seulement l'abbé ou le moine. Il vise une politique mise en œuvre par l'Eglise depuis quelques décennies comme l'écrit Paul Desachy, en 1899 dans un livre intitulé *La France noire*. L'auteur indique que « *sous l'irrésistible poussée de l'émancipation sociale, l'Eglise sent chaque jour son pouvoir chancelant s'ébranler. Elle n'a plus à sa disposition, pour le soutenir et le défendre, les procédés de terreur et d'intimidation des âges disparus, les menaces, les excommunications, les anathèmes, les bûchers de l'Inquisition ; elle n'a plus, depuis que l'instruction fait entrer un peu de lumière bienfaisante dans les cerveaux qu'elle avait condamnés à la nuit éternelle, cette morgue insolente et dominatrice sous laquelle jadis elle asservissait les hommes. Il lui a fallu évoluer, varier de tactique et d'aspect. Alors, avec la même facilité que ses prêtres changent de chasuble, elle se pare de toutes les vertus. Elle se proclame, ce qui n'est peut-être pas déjà d'une modestie très évangélique, l'idéal de perfection. Elle exalte avec une persistance fatigante le désintéressement, la piété, la pureté, la valeur morale et la dignité de son clergé, l'esprit d'humanité, de justice, de renoncement, de patriotisme dont il est, d'après elle, pénétré. (...) Elle prétend que nous lui devons tout jusqu'au développement de la civilisation et la grandeur de la patrie* <sup>157</sup> ».

Voilà à quelle propagande répond la caricature anticléricale qui se fait un devoir de dénigrer l'image du prêtre.

### ***Eglise et société***

**(F4)** Comme nous l'avons vu à travers les caricatures « d'action », la critique anticléricale ne se limite pas au seul bas clergé. De nombreux dessins opposent Marianne ou tout symbole de la République au pape, symbole de l'Eglise. Si le dessinateur vise à discréditer le prêtre ou le moine que tout un chacun peut croiser dans son quotidien, il stigmatise, à l'opposé, le premier des catholiques sur un terrain, cette fois, qui évite la question sexuelle. Le pape est quasiment toujours confronté à la figure de la République, et symbolise donc l'Eglise tout entière. Il s'agit de démontrer le combat singulier entre les deux Etats, et bien sûr la supériorité de Marianne. Quelques dessins insistent, on l'a vu, sur l'intérêt que porte l'Eglise aux finances publiques. Une série d'images explore un autre champ critique : les crimes historiques de l'Eglise. La revue appelle régulièrement ses lecteurs à rejoindre les manifestations de rue pour commémorer les libres penseurs ayant marqué l'histoire. Le dessinateur trouve là une occasion de rappeler les horreurs de l'Inquisition et multiplie les scènes de tortures où les moines tiennent le rôle des bourreaux sanguinaires. Scènes de pendaisons, de guillotine, de découpage de membres, d'arrachages de dents, de bûchers, illustrent « L'intolérance cléricale <sup>158</sup> » qui s'est faite, évidemment, « *au nom d'un dieu de bonté et de miséricorde* <sup>159</sup> ». « L'apothéose de la puissance cléricale » résume parfaitement le rôle historique de l'Eglise sur la société : le pape, entouré d'inquisiteurs et de prélats dont l'un porte un éteignoir, surplombe une colline faite de crânes. D'immenses instruments de torture (tenailles, chaînes, haches), une potence, un éteignoir et un sac d'or, donnent la clé de cette domination catholique sur le monde.

Quelques dessins particulièrement efficaces visent « L'enseignement cléricale » : on y voit le curé planter des entonnoirs à même les crânes des enfants pour y faire pénétrer sa religion, ou y planter à coup de maillet un crucifix à la pointe effilée ; violence extrême qui traduit la révolte de l'anticlérical contre la place du clergé dans l'enseignement.

### ***Pratiques et croyances***

**(F5)** La revue apporte son lot de dessins satiriques sur la question des dogmes, des croyances et des pratiques, sous des angles très divers. Le croyant est largement représenté sous la forme d'un âne qui ingurgite des inepties ou d'une poire qui, au nom de la religion se fait largement « taper ». La croyance devient alors un bon moyen pour l'Eglise de s'enrichir, comme on l'a vu, et non un ensemble dogmatique et sacré. Le « gogo » ou la « poire » s'agenouillent devant le Christ,

<sup>157</sup> Desachy Paul, *La France noire*, Paris, Fayard frères éditeurs, 1899, p. 267 et 268.

<sup>158</sup> *Les C-P* n°23.

<sup>159</sup> *Les C-P* n°71.

s'immergent dans la piscine miraculeuse de Lourdes, vénèrent la « vierge » Marie. Le dessinateur anticlérical peut ainsi dénigrer les croyances, sans les attaquer de manière frontale. D'autres images, néanmoins peu nombreuses, ironisent sur la question des miracles, des reliques ou même de la communion.

Une série plus importante attaque un symbole fondateur du dogme. Chaque année, à la fin du mois de décembre, le dessinateur vise la « sainte famille ». Joseph, avec ou sans Marie, voit sa tête affublée d'immenses cornes de cocu. Dans le n°39, sous le titre « Noël », Marie, en train d'allaiter son enfant, touche l'épaule de Joseph, assis à ses côtés. Elle lui demande s'il sait « où est le bœuf ». Joseph se voit dans l'incapacité de répondre : il a « trop mal à la tête » du fait de ses immenses cornes. L'année suivante, la légende est plus claire : Joseph écoute le ventre de Marie avec un instrument médical. Qu'entend-il ? Un enfant à naître qui lui déclare n'être pas son fils ! Les cornes de Joseph deviennent si grandes qu'en décembre 1907, cette fois, Marie et son fils y jouent à la balançoire. Jésus, Marie et Joseph sont présentés comme un « Ménage heureux ». Pourtant Marie n'a pas tout à fait l'habit traditionnel : vêtue comme une nonne, sa robe dévoile d'affriolants jupons ! Dans son n°196, la revue insiste sur cette question de la paternité : Joseph trouve qu'il ne ressemble vraiment pas au petit. Pourquoi ? Parce que, contrairement à Joseph, le petit Jésus, lui, « n'a pas de corne » ! L'anticlérical tourne évidemment en ridicule la question de la virginité de Marie et sous-entend qu'il a bien fallu un père, dans cette histoire-là.

Quelques dessins s'intéressent, sur un ton comique, à la figure de Dieu. Le créateur tire Eve de la côte d'Adam, à l'aide d'une immense scie, en faisant un carnage. Le couple originel se voit refuser l'entrée du « Paradis terrestre » pourtant « à louer », car absolument vide, etc. Un dessin intéressant traduit les espoirs du libre penseur, suite à la loi de 1905. Intitulé « Les dieux s'en vont », il représente le départ de Dieu, de Jésus avec sa croix et du pape. Comme l'explique Dieu à Marianne : « *Nous f... le camp parce que nous avons fait faillite en France* ». Dieu, revenu sur terre pour l'occasion, symbolise non plus seulement la faillite du clergé, mais aussi celle de la religion et de la croyance.

Le dessinateur reprend le dogme à son compte pour le retourner contre l'Eglise elle-même. Il oppose parfois la figure de Jésus, pauvre et démuné, au pape enrichi. Certains dessins imaginent même la destination du curé, une fois « monté » au ciel : si face à Saint-Pierre, l'ouvrier anticlérical se voit accorder le paradis, le curé, lui, doit se satisfaire d'une place au purgatoire. A partir de 1908 *Les Corbeaux* explore une nouvelle thématique, assez macabre qui annonce la mort des curés et... leur entrée en enfer. La figure du diable fait son apparition, soit comme juge du « ratichon », soit comme son complice. « Satan » devant sa marmite s'écrie désespéré face au nombre de prêtres qu'il doit faire cuire, que sa « *chaudière est pleine* ». Il peut aussi verser le champagne à quelque curé bedonnant et enrichi ; les deux compères sont alors présentés comme « L'escroc et son croquemitaine » car le diable, comme on l'a vu, représente un argument solide pour convaincre les « poires » de donner leur obole, voire de se soumettre à la croyance.

## **Les moyens de la caricature**

En dehors des caricatures « d'action », souvent très violentes, la grande majorité de ces images attaquent, comme on l'a vu, la moralité du prêtre ou tournent en dérision quelques aspects du dogme. Mais au-delà de la thématique de l'image, c'est son langage même, qui, par le recours à un ton trivial, à la déformation des corps, voire à l'animalisation, donne au dessin un caractère blasphématoire. Dans le dessin satirique, les moyens graphiques, par leur expressivité, ont une place de premier plan dans l'intensité du message.

### ***Opposition et association***

(G) Le dessin satirique fonctionne souvent sur le mode binaire. Il oppose ou associe en général deux éléments bien distincts soit pour que s'établisse une comparaison défavorable à l'un, soit pour que les attributs de l'un accablent l'autre. Dubucq-Ashavérus pour *Les Corbeaux* recourt abondamment, on l'a vu, à ce mode de « contamination ».

Il oppose le corps démesurément gros du curé à la maigreur de la famille ouvrière, le gigantisme du moine pervers à la fragilité de l'enfant dont il va bientôt abuser, la pauvreté de Jésus à la richesse du pape<sup>160</sup>, l'humanité des écoliers à l'animalité du curé, etc.

Le dessinateur, a contrario, associe à sa cible un certain nombre d'attributs comiques ou dégradants, qui deviennent de véritables icônes symboles de leur propriétaire, même en leur absence. Ainsi en est-il de l'éteignoir en métal, élément particulièrement répandu dans la critique anticléricale du XIX<sup>e</sup> siècle et qu'utilise Ashavérus pour symboliser l'obscurantisme de ces curés enseignants censés éduquer la jeunesse. Le curé porte les signes de sa religiosité : missel, chapelet, et images pieuses dépassent ou s'échappent de poches bien remplies ; le parapluie, porté en toute circonstances, semble typique de cette espèce en permanente promenade. Le pommeau de l'instrument porte évidemment une tête d'oie ou de canard, symbolisant le paroissien. L'association est parfois plus cruelle : une des affiches du journal met en scène un « Compère et compagnon ». Le couple est formé d'un curé de bonne corpulence tenant bras dessus, bras dessous, un très gros porc devenu bipède. Ailleurs, un autre prélat se promène avec un cochon, mais qu'il tient cette fois en laisse. Un dessin particulièrement peu amène présente un singe se moquant de deux curés car leur tonsure ressemble à s'y méprendre au rond dénudé de son propre derrière ; c'est pourquoi Marianne trouve les curés si laids et n'a pas le « *béguin* <sup>161</sup> » pour eux, comme le dit la légende ! Dans d'autres images, l'obscurantisme du clergé est souligné par l'adjonction d'un insecte sur ou dans le crâne d'un religieux, voire du pape. Il s'agit alors d'une araignée qui symbolise la vétusté des idées de l'Eglise.

### ***Déformation des corps***

(H) La fin du XIX<sup>e</sup> siècle s'intéresse à la phrénologie considérée comme une véritable science permettant d'interpréter les formes du corps comme des traductions de la personnalité de l'individu. La caricature établit dès l'origine cette concordance entre l'apparence et l'intériorité. Le système s'avère très efficace pour accabler les membres de l'Eglise. Ainsi le corps du curé apparaît-il généralement comme particulièrement gras, à la limite de l'énormité, gonflé comme les sacs d'or qu'il transporte jalousement<sup>162</sup>. Les chairs flasques et informes traduisent la gourmandise, l'indolence physique faite d'inactivité. L'anticlérical dénonce le fait que le curé ne travaille pas, vive en parasite et tente d'échapper jusqu'au service militaire.

Le dessinateur rétrécit le crâne et figure des yeux surdimensionnés pour exagérer l'expression du visage. Il allonge certains membres du corps, ce qui souligne l'anormalité de leur propriétaire. Les nez grandissent démesurément et semblent relever du règne animal. Certains dessinateurs reprochent au clercal de « mettre son nez partout ». Mais l'excroissance nasale évoque le monde immoral des odeurs, de la bête qui renifle, ainsi que la sexualité. Comme le relève Bertrand Tillier, Jules Ferry était affublé, par la caricature réactionnaire, d'un nez démesurément long, rappelant la forme du phallus. La droite lui reprochait de vivre en concubinage et suggérait chez lui une vie sexuelle débridée... Sous la plume d'Ashavérus, les nez sont parfois si grands que Marianne peut les accrocher à un poteau, piégeant ainsi le clercal. Les mains deviennent énormes quand il s'agit de demander au paroissien son obole ou d'attirer à soi des enfants sans défense. Les pieds du prêtre doublent de taille, les mâchoires sont prognathes et soulignent le retard de l'homme d'Eglise en terme d'évolution.

Ces déformations traduisent l'immoralité du prêtre, son caractère anormal et pervers. Elles ont évidemment un effet comique.

### ***L'animalisation***

(I) La déformation du corps peut aboutir à la transformation totale. Ainsi en est-il lorsque le dessinateur animalise ou végétalise ses cibles en leur faisant subir une véritable régression physiologique. Si le dessin satirique de la Belle Epoque utilise largement ce principe, le style d'Ashavérus en est particulièrement marqué.

En général, pour conserver la reconnaissance visuelle, le religieux n'est que partiellement animalisé. S'il l'est intégralement, un élément vestimentaire rappelle la véritable nature de l'animal,

---

<sup>160</sup> Les C-P n°223.

<sup>161</sup> Les C-P n°53.

<sup>162</sup> Les C-P n°148.

comme pour le cafard, par exemple, dont le couvre-chef caractéristique ne laisse aucun doute sur le rôle social de son propriétaire.

### ***Bestiaire anticlérical***

Qu'il l'utilise dans le cadre d'association ou d'animalisation, le dessinateur élabore un véritable bestiaire anticlérical avec ses règles propres. Un animal sous une plume anticléricale n'aura pas du tout le même sens que dans un dessin de tendance opposée.

La revue franco-belge voit partout la « *vermine réactionnaire* » composée de « *parasites, cloportes, cafards, momiers, suiveurs, punaises de sacristies* » aidés de « *calotins de toutes sortes, des ratichons de toutes couleurs, des frocards de tous poils, des jésuites de toutes robes, des ignorantins de toutes crasses* ». La thématique de l'insecte, largement répandue depuis les années 1880<sup>163</sup>, fait l'objet de nombreux dessins. Le curé est transformé en cafard, on associe aux crânes des religieux des insectes grouillants. Dans « *La lutte finale* <sup>164</sup> », Marianne asperge un moine d'insecticide. L'idée de la vermine est double. D'abord il faut montrer la nocivité du miasme qui parasite le corps humain au point de pouvoir provoquer la mort : on a enfin compris en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, la raison des épidémies qui déciment les populations. Il faut ensuite suggérer les risques de prolifération et l'idée d'un grouillement incontrôlable à endiguer : il y a donc une lutte à mener contre les hordes de « *cléricafards* ». L'anticlérical fait remonter cette association clergé-insectes à la genèse. Ainsi, pour *La Calotte* de Marseille en 1901, Dieu « *créa les bêtes nuisibles, les scorpions, les cafards et les corbeaux, sans oublier les ignorantins, les moines et les curés* » !

Dans ce bestiaire, le corbeau tient une place toute particulière puisqu'il donne son nom au journal de Dubucq et que ses nuées égayaient son titre. Pour la revue, « *il n'existe pas d'animaux plus laids (...). Avec leur long plumage noir, à peine égayé au col de quelques traces blanchâtres, ils vous ont un air lugubre et effrayant* ». Ils sont « *sinistres* », « *voraces* », ils adorent « *les espèces monnayées* », pratiquent des « *méthodes socratiques sur lesquelles il est préférable de ne pas insister* ». L'animal symbolise le prêtre par excellence et traverse tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Ce succès provient sans doute de la force des croyances populaires qui associent à sa présence l'idée du mauvais présage voire même de la mort ; le corbeau vit aussi haut perché dans les arbres, à une place où il peut dominer le monde à l'abri des prédateurs. Le raisonneur anticlérical remonte à l'antiquité pour expliquer cette association lointaine : la soutane était en effet, selon un certain Malvert dans *Science et Religion* éditée en 1899, le vêtement des prêtres de Mithra qu'on appelait « *hiero coraces* », c'est-à-dire « *prêtres corbeaux* ».

Ashavérus oppose le coq fier et déterminé du titre du journal à une nuée de corbeaux particulièrement envahissants. Les plus gros d'entre eux portent un chapeau et un bavoir caractéristiques. Dans un dessin, Marianne, attaquée par ces volatiles noirs,<sup>165</sup> doit défendre son budget du culte à coup de fouet, comme le paysan le ferait pour protéger sa récolte. Le curé peut, à l'occasion, se voir affublé d'une tête de corbeau ; il s'oppose alors au miséreux qui fait l'aumône et à qui rien ne sera donné.

Le paroissien peut être figuré sous l'apparence d'un crocodile ou plus communément d'un âne, ce qui traduit sa bêtise. Le paroissien n'est pas seul visé. Le curé, voire le pape, se voient aussi gratifiés de belles oreilles d'ânes ! Quand Ashavérus veut montrer la victoire de la République sur l'Eglise, il représente Marianne tenant à la corde un « *chameau à lunettes* <sup>166</sup> » qu'elle a difficilement « *dressé* ».

Mais c'est sans doute le porc qu'on retrouve le plus souvent en « *une* » de la revue *Les Corbeaux* et qui traduit le mieux la nature du clérical. Depuis la Renaissance, l'estampe satirique attribue au roi ou au pape un corps de cochon que le dessinateur réactionnaire au XIX<sup>e</sup> siècle récupère pour s'en prendre aux naturalistes comme Zola, aux juifs et en général aux défenseurs de Dreyfus. Dans ces cas-là, l'idée de la bassesse et de la saleté prédomine, ainsi que l'association entre la

<sup>163</sup> Voir par exemple les dessins parus en « *une* » de *L'Anti-clérical* ou *La République Anti-cléricale*.

<sup>164</sup> *Les C-P* n°98.

<sup>165</sup> *Les C-P* n°103.

<sup>166</sup> *Les C-P* n°48.

circoncision des juifs et la castration du porc comme le rappelle Bertrand Tillier dans la *Républicature*.

Mais l'antyclérical ajoute au porc d'autres symboles visant à souligner la lubricité et la goinfrerie du religieux. Transformé à moitié ou totalement en porc, le curé masque sous son vœu de chasteté, une sexualité naturelle ou totalement débridée. Le contexte du dessin renforce le caractère sexuel de cet angle d'attaque : sous la plume d'Ashavérus, un moine dont le bas du corps se termine par deux pattes et une queue en tire-bouchon se présente à l'entrée d'un bordel<sup>167</sup> ; en habit de messe avec cette fois une tête de goret il demande à une jeune demoiselle de lui raconter sa première nuit de noce. Le titre du dessin dénonce alors la « pornographie cléricale ». Comme on l'a vu, le curé se promène avec un porc au bras ou tenu en laisse comme un animal de compagnie. Son ombre même devient celle d'un cochon<sup>168</sup> !!!

L'association porc-luxure-gourmandise était-elle convaincante ? Le cochon, fortement répandu dans les campagnes, est réputé pour sa propension à dévorer tout ce qui lui passe sous le groin. Il se nourrit des restes -mêmes les plus repoussants-, vit dans un enclot souvent sale d'où se dégage une odeur fétide. Le paysan cherche avant tout à voir son porc engraisser : sa survie en dépend. Rien n'évoque donc mieux la goinfrerie du clérical sensé préférer la prière aux agapes. Le corps du curé obèse et celui du cochon engraisé, par leurs similitudes formelles, permettent toutes les associations graphiques.

Pour le naturaliste Buffon, le porc fait figure d'animal lubrique par excellence de par son activité sexuelle importante et prolifère. Un temps très court sépare la mise bas d'une nouvelle fécondation, les portées sont nombreuses et fréquentes. Mais l'idée même de luxure provient probablement de l'apparence du porc et du fait qu'il s'agit du seul animal de la ferme qui, comme l'homme, soit totalement dénué de pelage. Sa peau rose et glabre évoque évidemment la nudité que dans un dix-neuvième siècle particulièrement prude l'Eglise catholique condamne comme source de tous les péchés. L'habit ecclésiastique masque le corps des regards et les « cornettes » cachent les cheveux.

L'animalisation concentre parfois plusieurs critiques comme pour « L'Asinum-Porcus<sup>169</sup> » autrement dit « bicéphale clérical », qui suit une file de jeunes écoliers. Ce prêtre dont le corps est surmonté d'une double tête d'âne et de porc condense les pires excès que l'Eglise fait subir à l'école : luxure et ignorance. Un cri du cœur en faveur de la laïcisation totale de l'enseignement ! Le dessinateur rabaisse donc le curé à l'état de sous-animal. Dans un autre dessin particulièrement révélateur où un peintre s'attache à réaliser le portrait d'un ecclésiastique, l'artiste a pris l'apparence d'un singe savant, mais voilà le curé prenant la pose, affublé d'une tête d'âne imbécile alors que son portrait plus vrai que nature le figure avec une tête de porc<sup>170</sup> ! Une double image d'ignorance et de dérèglement sexuel qui poursuit et accable définitivement l'homme d'Eglise.

Comme on l'a vu à propos de la luxure, la figure du bouc est utilisée efficacement. Le bouc est réputé pour sa puanteur, qui évoque, de manière très indirecte et sans démonstration scatologique, l'univers des odeurs de la pénétration anale.

L'animalisation vise à dénier au curé tout caractère d'humanité. Il est même parfois transformé en sous-animal, comme lorsqu'il est peint par un singe ou comme dans ce dessin intitulé « Grand musée d'histoire surnaturelle » où une ribambelle d'animaux de zoo assis bien sagement sur un banc, regardent avec intérêt un curé hystérique enfermé dans une cage, qu'un ouistiti présente comme un « *spécimen dangereux capturé et dressé par l'antéchrist M. Combes* »...

### **Trivialités**

**(J)** La trivialité représente une des armes les plus efficaces du dessinateur et répond à la volonté d'inverser les codes moraux de ce début de XX<sup>e</sup> siècle. L'importance de ce moyen de dénigrement s'avère proportionnel à l'importance numérique des dessins visant à dénigrer l'homme d'Eglise.

---

<sup>167</sup> Les C-P n°70.

<sup>168</sup> Les C-P n°160.

<sup>169</sup> Les C-P n°9.

<sup>170</sup> Les C-P n°199.

Corps avachis et affalés, faces hilares et sourires édentés, suintements, pilosité prononcée, attitudes scatologiques, caractérisent la physionomie du clérical. Il s'agit de prendre le contre-pied de la dignité officielle des débuts du XXe siècle : droiture, rigueur, sveltesse normative et présentation « lisse » du corps. Une fois de plus, le prélat subit une double régression : la première annule son caractère quasi divin en le requalifiant de trivialement humain, la seconde le rabaisse à l'état d'homme physiquement déchu et dégradé donc socialement disqualifié et objet de l'opprobre. Le corps trahit les dérèglements de « l'âme ». Un comble pour un membre de l'Eglise !

Le dessinateur multiplie les détails pour déstabiliser le corps du clérical mais s'intéresse avant tout à sa posture. Dos voûté, à quatre pattes, allongé à même le sol<sup>171</sup>, à genoux ou affalé, un doigt dans le nez, voilà l'homme d'Eglise dans des positions qui ne correspondent pas à son rang social ni moral. Le curé juché sur une balançoire lance ses jambes bien haut pour prendre de la vitesse<sup>172</sup>, il joue à saute-mouton avec une nonne hilare, danse frénétiquement avec une « bonne sœur », etc. Par la présence de Marianne debout à ses côtés ou même carrément assise sur le prêtre, on insiste sur cette différence de dignité. L'instabilité du corps du prélat évoque son immoralité mais aussi sa précarité sociale en ces temps d'anticléricalisme d'Etat. Les pieds de l'homme d'Eglise ne sont pas parallèles comme il se devrait, mais dirigés l'un vers l'autre comme dans « Les péchés cléricaux, l'avarice<sup>173</sup> », comble du ridicule et du manque de maintien !

Sous l'effet des émotions, le visage se transforme. Le clérical crie, tire la langue, rit à gorge déployée ; ses traits s'agitent<sup>174</sup>, effaçant toute trace de rigueur morale et de dignité. La bouche, souvent grande ouverte, est parfois édentée, évoquant un univers de misère, de décrépitude et de peu d'estime de soi<sup>175</sup>, voire une mort prochaine.

Alors que l'Eglise a imposé une morale de fer à propos du corps et des péchés qui lui seraient liés, le dessinateur anticlérical se complait à déshabiller ses hommes : bras nus de Joseph ou de Dieu vêtus de robes sans manches qui laissent voir des muscles de débardeur, pieds nus pour évoquer la misère, corps dévêtu du pape face à Marianne. Voilà le clergé dévoilé, ridiculisé, il ne peut plus cacher sa condition d'être trivial. Le pape doit même dissimuler son sexe de la vue du lecteur ! Evidemment, face à la jeune Marianne, le corps de Sarto porte les stigmates du vieillissement. Les chairs sont affaissées, molles, informes... Pour symboliser la loi de 1905, Marianne montre son derrière au pape horrifié : ce sont les étrennes de la République ! Cette violence « amoral » traduit la violence de l'attaque gouvernementale.

Le dessin satirique enrichit le corps clérical d'une pilosité démesurée. Bustes, mains, pieds, nez du clérical animalisé ou non sont envahis de ces stigmates animaliers. Un gros curé, en maillot de bain sur une plage, laisse voir des bras et des jambes particulièrement poilus. Il se ceint d'immenses bouées sur lesquelles on peut lire « *enfer* », « *indulgences* », « *purgatoire* » ; pour compléter le tableau, deux superbes tatouages décorent ses bras nus : deux cœurs portant cette mention bien visible « *Titine, à toi pour la vie*<sup>176</sup> ».

Le dessinateur recourt aussi à la puissance évocatrice des sécrétions. Du nez s'étirent de longues gouttes de morve ; la bave coule des bouches entrouvertes ; la sueur évoque la peur et les postillons, accompagnés de grenouilles, giclent de ces bouches cléricales ! Des larmes (de crocodile) coulent sur les joues pour apitoyer les « *poires tapées*<sup>177</sup> ». Le prélat ne maîtrise pas ses émotions, il se liquéfie littéralement et semble réduit à se laisser dominer par ses sens. La couleur, enfin, renforce cet angle d'attaque. Le nez est foncé ou rougi. Une fois de plus l'anticlérical décrit un corps malade, désorganisé, inopérant, repoussant.

Le corps est sale, surtout celui du moine. Dans ce cas-là, des mouches volent autour des pieds, de blanches volutes traduisent l'odeur pestilentielle qui s'en dégage. Le trivial touche aussi la figure

---

<sup>171</sup> *Les C-P* n°40.

<sup>172</sup> *Les C-P* n°89.

<sup>173</sup> *Les C-P* n°164.

<sup>174</sup> *Les C-P* n°66.

<sup>175</sup> *Les C-P* n°183.

<sup>176</sup> *Les C-P* n°121.

<sup>177</sup> *Les C-P* n°81.

de Dieu au travers de quelques accessoires anachroniques : ainsi le créateur est-il montré fumant le cigare<sup>178</sup> ou tenant en main une longue pipe en bois lorsqu'il doit rendre son jugement.

Dans l'ordre du trivial, la scatologie tient une place centrale par la force du tabou transgressé. De nombreux historiens<sup>179</sup> insistent sur la poussée hygiéniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La bourgeoisie développe l'eau courante, on s'entiche de baignoires, on enterre les caniveaux des villes pour faire disparaître les odeurs fortes. A contrario, le dessinateur n'hésite pas à montrer ce que l'on cache. Voilà Pie X dans son « *cabinet de travail* »<sup>180</sup>, sur un trône de WC, une tétine dans la bouche en train de « lâcher quelque chose ». Le dessin anticlérical de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle regorge de pots de chambre qui symbolisent l'excrément, le sale. L'hebdomadaire ne fait pas exception. Le seau hygiénique matérialise la volonté politique de la République à l'égard de l'Eglise catholique. Dans de nombreux dessins, Marianne envoie ses étrennes au Vatican sous la forme d'un pot de chambre bien rempli, duquel s'échappent des volutes peu ragoûtantes ou quelque étron nauséabond ! Dans « Les petits papiers de Montagnini ou Pidisse très emmiellé ! »<sup>181</sup>, le pape n'a pas le temps de dégainer son parapluie que déjà Marianne déverse sur lui le contenu de ses intestins ! « *Y a pas d'erreur... c'en est !!!* » conclut, dépité, le maître du Vatican ! La vulgarité de ces allusions « souille » évidemment le clergé et le pape. Dans un autre dessin, le « *cadeau qui vient de France* »<sup>182</sup> n'est autre qu'un énorme seau hygiénique sur lequel sont imprimées les initiales de la République française ; il est rempli d'un liquide sombre et fumant. La bassesse métaphorique du message symbolise le mépris des anticléricaux pour l'Eglise.

L'argument n'est pas forcément « solide ». Ainsi le dessinateur anticlérical représente-t-il les messages de la République aux catholiques sous l'aspect d'une Marianne hissée sur un tabouret, pétant dans le téléphone. A l'autre bout du fil, « Pidisse », l'écouteur à l'oreille, semble horrifié. « *M.... alors !...* », s'écrie-t-il. C'est le « Téléphone Paris-Rome »<sup>183</sup> !

Le discours trivial « traduit » de manière brutale et démonstrative la pensée libre penseuse que l'intellectuel anticlérical pourrait rendre ennuyeuse voire inaccessible au plus grand nombre dans des écrits trop sérieux et policés.

## Parodies

(K) Tout comme le dessin satirique politique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle semble parodier l'imagerie officielle<sup>184</sup>, l'imagerie anticléricale détourne les codes de représentation des images religieuses. Comment pourrait-il en être autrement ? En effet, l'anticlérical affronte une idéologie qui, plus que tout autre, aura fondé sa suprématie sur l'image. L'art occidental est imprégné de christianisme. L'Eglise a su mobiliser les meilleurs peintres, sculpteurs et architectes. Pendant longtemps elle a représenté le principal commanditaire des artistes, créant une vertigineuse iconographie propre à faciliter une représentation mentale des croyances. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle mobilise encore les moyens de communication les plus modernes : cartes postales, photographie, chromos, cinéma naissant. Il ne s'agit plus seulement de représenter les Ecritures, mais le clergé a sa part aussi. Il faut en colporter une image édifiante et idéalisée. Les images de piété inondent le marché de la croyance, l'illustration envahit les catéchismes. Scènes de messe, saints idolâtres, nonnes dévouées, apparitions mystiques entretiennent et matérialisent la croyance depuis que le second concile de Nicée a fait sienne la puissance de l'image qui garanti même la fonction miraculeuse de certaines images de saints<sup>185</sup> !

Le dessin anticlérical répond à ces images en parodiant et en détournant les codes de représentation d'une imagerie positive préexistante. Le dessinateur réactionnaire, de son côté, doit

<sup>178</sup> « La naissance d'Eve », *Les C-P* n°166.

<sup>179</sup> Voir par exemple Vigarello Georges, *Le propre et le sale*, Points Histoire, 2002.

<sup>180</sup> « Il a parlé », *Les C-P* n°74.

<sup>181</sup> *Les C-P* n°10.

<sup>182</sup> « Les étrennes de Pidisse », *Les C-P* n°93.

<sup>183</sup> *Les C-P* n°95.

<sup>184</sup> Comme nous le montrons dans notre mémoire de maîtrise, *Emery-Chanteclair illustrateur, de la caricature politique à la réclame entre Paris et l'Aisne, 1894-1914*, Faculté des Arts, Université de Picardie, sous la direction de Mme Laurence Bertrand-Dorléac, septembre 2003, p. 157.

<sup>185</sup> Boespflug et Lossky, *Nicée II, 787-1987, douze siècles d'images religieuses*, Paris, Ed. du Cerf, 1984, p.161.

construire intégralement l'image dégradée de ses cibles : par exemple, les juifs étant très peu représentés dans l'imagerie occidentale, le dessinateur antisémite a dû inventer la figure du juif « typique ».

L'anticléricisme s'attaque, comme on l'a vu, à l'image du prélat. Quand l'imagerie édifiante présente un prêtre asexué et lisse, la satire rajoute l'embonpoint, les poils, etc. Les positions de dévotion sont détournées et ridiculisées. L'anticléricisme reprend les scènes de messe, de confessionnal, d'église. Il parodie la « sainte » famille et évoque les difficultés conjugales rencontrées.

Lorsque l'imagerie chrétienne représente la divinité, elle utilise la césure que forme le nuage blanc, frontière entre le divin et le terrestre, divin en haut, terrestre en bas. Le nuage se retrouve donc au milieu de l'image ou dans sa partie supérieure. L'imagerie catholique impose une vision en contre plongée. Le spectateur, toujours au niveau du terrestre, apprend à intégrer et à se satisfaire de ce point de vue tout en humilité afin que s'affirme la suprématie de la divinité ou de son personnel (Dieu, Jésus ou Marie en général). Inversement, le dessinateur des *Corbeaux* fait descendre le nuage en bas de l'image et rabaisse visuellement le monde de la divinité. Par conséquent, le spectateur est propulsé au niveau du divin.

Ce regard sacrilège s'impose dans les scènes qui montrent l'arrivée devant saint Pierre ou Dieu lui-même. Dans « A l'entrée du Paradis <sup>186</sup> », le tapis de nuages sur lequel se tiennent les protagonistes inscrit la scène dans l'ordre du sacré. Mais nous ne sommes plus en contre-plongée : le spectateur pourrait presque entrer dans l'image et tendre la main à saint Pierre !

Le dessinateur libre penseur inverse les codes de représentation religieuse et ridiculise le point de vue infériorisant.

### **Comparaison avec les « unes » de *La Calotte***

Si les deux revues sont toutes les deux spécialisées dans un anticléricisme satirique en image, une analyse comparative de leurs « unes » montre des nuances qu'il est bien difficile d'imputer à ce qui fait la spécificité de chacune.

Les deux revues proposent alternativement des images de dénonciation, majoritaires, et des dessins d'action, pouvant traduire une volonté politique et programmatique liée ou non à l'approche de campagnes électorales. L'une et l'autre s'attaquent aux figures d'ecclésiastiques, de curés, de moines, d'évêques, de cornettes ou à celle du pape. L'une et l'autre soulignent la cupidité et la lubricité des prêtres. Mais leurs combats graphiques n'usent pas tout à fait des mêmes armes ni des mêmes angles d'attaque.

*La Calotte* propose des dessins plus réalistes, plus descriptifs et plus narratifs que le journal *Les Corbeaux*. Ce dernier, en jouant de la métaphore visuelle, produit des images plus riches qui induisent des connotations polysémiques foisonnantes. Le lecteur n'a pas besoin de s'appuyer sur une exégèse de la légende pour décrypter le dessin ; au contraire de *La Calotte* qui se veut plus humoristique et qui joue facilement d'un bon mot souvent égrillard comme par exemple quand il s'agit des « sœurs qui quêtent ». Les légendes usent d'ailleurs d'une typographie nettement plus grande que sur les « unes » des *Corbeaux*.

Etonnamment, *Les Corbeaux*, plus engagé dans le mouvement social, semble plus retenu. Si la revue franco-belge décrédibilise le curé par la puissance des multiples et terribles transformations physiologiques, *La Calotte*, elle, pourtant de nature assez commerciale (ce que traduit une forte tendance à la thématique légère, aux articles presque exclusivement humoristiques et non politiques) prend des accents populistes voire sanguinaires qui peuvent sembler plus combatifs : dans d'assez nombreux dessins, Marianne est associée à « Populo », représentation de la classe ouvrière. Le couple étouffe, brûle ou chasse la vermine cléricale parfois jusqu'à l'égoût. La mort n'est jamais très loin, comme dans ce dessin où le visage de Sarto est carrément écrasé dans un piège à loup ! Ailleurs, Marianne comprime le curé pour lui faire « rendre » tout l'or qu'il a accumulé.

La revue de Grenèche, très démonstrative, n'hésite pas à utiliser, elle aussi, la puissance de la scatologie, mais à un degré plus poussé que *Les Corbeaux*. Si Ashavérus dans *Les Corbeaux* se plaît, comme on l'a vu, à dessiner le pape sur son « trône » ou à laisser Marianne produire de jolis « pets » à l'encontre du pape, si le pape vénère le veau d'or de l'anus duquel coule un flot d'argent, dans *La*

---

<sup>186</sup> *Les C-P* n°170.

*Calotte*, Asmodée et Saint-Fourien se montrent plus outranciers. Marianne est assise sur une grosse tiare renversée qui fait office de pot de chambre ; ailleurs un curé, accroupi, la soutane relevée, souille de sa diarrhée le globe terrestre ; ailleurs encore un curé-corbeau défèque dans la bouche d'un « gogo » prêt à tout avaler ! Et quand l'âne représente un fidèle, il émet des gaz pestilentiels chargés de matière...

*La Calotte* attaque parfois l'Eglise de manière plus globale, opposant le clergé à la terre entière ou matérialisant la puissance des jésuites sous la forme d'une immense pieuvre que Marianne doit combattre. La grotte de Lourdes est transformée en un monstre immense qui rafle des tonnes d'or sur son passage. De ce point de vue, *Les Corbeaux* s'en prend plus volontiers aux représentants de l'Eglise. Et quand *Les Corbeaux* déshabille le pape, c'est pour en montrer le caractère humain, presque animal et faible.

Au contraire, le pape de *La Calotte* est manipulateur, cupide et vaniteux ; il va même jusqu'à manger dans un geste anthropophagique non seulement des athées et des libres penseurs, mais aussi des catholiques progressistes. C'est que s'il s'oppose évidemment à la République, il s'oppose également aux catholiques ou le clergé français dont une partie accepte la remise en cause du Concordat et la loi de Séparation. On le représente en habit blanc, avec sa tiare et éventuellement sa crosse. *Les Corbeaux* insiste sur le lien entre le pape et Dieu, en l'associant presque toujours à la colombe dont une fiente vient souvent rappeler le caractère terrestre et salissant du volatile ! Le pape n'est plus seulement le chef d'un Vatican dominateur et cupide qui s'enrichit par la captation d'héritage. Il est, dans l'exercice de ces fonctions, « reconnu » par « l'Esprit Saint ». Et finalement, le pinceau des *Corbeaux*, par ce lien entre le pape et la colombe, accuse Dieu de soutenir les travers du Vatican : complicité d'abus de bien sociaux, simonie, manipulation, ingérence dans la politique de la République, etc.

Le curé de *La Calotte* n'a quasiment jamais d'accessoires : il est simplement vêtu de sa soutane, porte rarement missel ; en dehors d'un embonpoint ou d'une maigreur parfois soulignés, il jouit de proportions normales. La soutane, seule, joue comme indice de sa fonction. Si *Les Corbeaux* insiste aussi sur l'embonpoint du clérical, c'est tantôt un régulier en bure et sandales, en général pour les périodes anciennes, comme celle de l'Inquisition où il est alors muni d'énormes pinces, scies et autres instruments de tortures, tantôt un séculier en soutane noire ou en habit de messe. Il porte toujours un chapeau, et souvent son parapluie à pommeau à tête de canard voire de lapin, ouvert ou fermé, son missel ou sa bible d'où s'échappent quelques vignettes de piété, son chapelet qui peut à l'occasion servir d'arme contre Marianne et enfin un crucifix, qui peut, lui aussi à l'occasion, servir d'instrument pointu pour faire pénétrer à coup de massue les idées cléricales dans le cerveau des enfants. Pour *Les Corbeaux*, l'homme d'Eglise est un professionnel, toujours présenté avec ses instruments de travail et pas seulement un résumé iconique sommaire du curé, comme c'est le cas dans *La Calotte*.

La revue de Dubucq fait subir aux curés les affres d'une transsubstantiation bien particulière qui leur confère une anormalité ontologique et pas seulement comportementale : animalisation partielle ou totale qui évoque une sorte de réincarnation, déformations du corps... Le curé est affublé d'une tête d'âne ; ou bien une partie de son corps prend l'apparence du porc. Pour évoquer la pédophilie du curé ou du moine, le dessinateur s'empare systématiquement de la figure du bouc dont la puanteur est produite par les glandes sexuelles et évoque la pire dépravation du clérical. Ainsi grâce à l'animalisation, le dessinateur des *Corbeaux* se passe de littérature pour « dire » les choses puisqu'elles sont manifestes au premier regard.

Les dessinateurs, utilisant parfois des recettes communes, impriment néanmoins des styles différents à chaque revue. La comparaison demeure limitée puisque ces hebdomadaires manquent d'homogénéité. Ils fonctionnent comme une agrégation de personnalités dont les points de vue sont parfois contradictoires. Leur manque d'unité reflète d'ailleurs le caractère hétéroclite du mouvement anticlérical.

### ***Les Corbeaux et le dessin anticlérical de la Belle Epoque***

(L) John Grand-Carteret, auteur de *Contre Rome*, reproduit dans son ouvrage certaines « unes » des *Corbeaux*. Il associe la revue à une série d'autres comme *L'Anticlérical*, *La Raison*,

*L'Antiprêtre, Le Raticchon, Le Fouet, La Trique, La Calotte* de Marseille qui sont « vivants ou décédés, mais tous animés d'un égal esprit de satire mordante, contre ce qu'ils appellent en langage peu parlementaire, les fripouilleries des calotins <sup>187</sup> ».

Le discours véhiculé par les « unes » des *Corbeaux*, insiste, comme on l'a vu, sur trois axes principaux : la dénonciation de la luxure et de la cupidité des membres de l'Eglise d'une part et d'autre part, l'opposition entre Marianne et le Pape, c'est-à-dire entre la République et l'Eglise catholique. Une étude rapide de la presse anticléricale illustrée et des images volantes entre 1880 et 1914 place *Les Corbeaux* dans un champ satirique restreint au regard de l'imagerie anticléricale de la Belle Epoque. Il se distingue de la presse satirique républicaine (qui a des titres comme *Le Grelot, Le Don Quichotte, Le Martinet à Bordeaux*), et de la presse humoristique fût-elle virulente (*Le Rire, L'Assiette au Beurre*). La revue franco-belge s'inscrit dans la tradition de la satire libre penseuse véhiculée par les journaux de Léo Taxil (*L'Anti-clérical, La République Anti-cléricale*), puis des titres comme *La France Anti-cléricale, La Calotte* (Marseille ou le Havre), *L'Internationale* mais aussi des quotidiens comme *L'Action* avec les dessins de Jossot.

Le dessin anticléric de tendance républicaine porte l'accent sur le rôle politique de l'Eglise catholique, ses liens avec les forces politiques hostiles à la République, voire sa capacité à trouver un écho auprès des républicains les plus modérés. Le dessin républicain suit l'actualité, réagit aux mesures gouvernementales ou aux prises de position du clergé. Dans la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'acharne avant tout contre la figure du jésuite.

La presse humoristique, souvent peu progressiste, intègre la question religieuse dans sa quête du rire, mais de manière limitée. Le dessin apparaît en fait comme rarement anticléric, même si ses choix iconographiques ne manquent pas d'intérêt quand on s'intéresse à l'imagerie hostile à l'Eglise en général.

Enfin le dessin libre penseur attaque plus volontiers les mœurs du clergé, utilisant le rire, la dérision et le trivial comme des armes de combat. Le libre penseur vise le stéréotype, les généralités, s'intéresse peu aux responsables connus du clergé pour mettre en avant le « tout venant » clérical.

Comme nous l'avons vu, *Les Corbeaux* participe de cette dernière tendance. L'imagerie insiste sur la morale de l'ecclésiastique au sens large et non plus seulement du jésuite. On souligne sa luxure et sa cupidité. Dubucq n'insiste pas sur une troisième thématique importante : les ripailles ecclésiastiques. En effet, pour de nombreux dessinateurs anticléricaux, la désacralisation de l'Eglise passe par l'évocation de sa débauche sexuelle et... son enthousiasme pour la bonne chère. Le moine ou le curé doivent se satisfaire de peu, détourner leurs regards des plaisirs de la vie, tendre leur énergie vers les questions mystiques. Le dessinateur contredit ces supposées qualités en insistant sur la gourmandise du clergé, sa propension à faire « gras », à danser et boire immodérément, contrairement à ce que prône la morale de l'Eglise... *Les Corbeaux* accorde néanmoins une certaine importance à cette thématique, mais en pages intérieures du journal.

La revue multiplie ce que nous avons signalé comme des dessins « d'action », reflétant la mise en œuvre du programme anticléric par les républicains. Marianne s'en prend violemment au pape qui subit à chaque fois un véritable affront. Ce type d'images distingue *Les Corbeaux* de cette fameuse *Assiette au Beurre* qui consacre plus de 6% (chiffre important au regard du nombre de thématiques abordées) de ses dessins à la question religieuse et qui véhicule une critique politique et morale de l'Eglise sans avoir aucun caractère militant<sup>188</sup>.

Constatons par contre que l'hebdomadaire de Dubucq ne se distingue pas du courant dans lequel il s'inscrit à propos de la question des dogmes. Le dessin satirique hostile aux Ecritures a toujours bénéficié d'une place limitée en « une » de la presse anticléricale, trouvant plutôt à s'exprimer dans des livres volumineux parodiant l'ancien ou le nouveau testament<sup>189</sup>. Dans *Les Corbeaux*, les dessins se moquant de Dieu ou de Jésus, voire des personnages saints des Ecritures sont

<sup>187</sup> Grand-Carteret John, *Contre Rome*, op. cit., p. 56.

<sup>188</sup> Fontana Michelle, « Images de l'anticléricisme dans l'Assiette au Beurre », in « *Ecrits et expression populaire, Etudes réunies par Mireille Piarotas et présentées par Hélène Millot*, CIEREC, Travaux XCV. Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1998, p. 128.

<sup>189</sup> Voir par exemple de Léo Taxil *La Bible amusante pour les grands et les petits enfants* et *La Vie de Jésus* tous deux illustrés.

relégués en pages intérieures. Ils illustrent des textes publiés en feuilletons ou des « blagues » contre les dogmes et choisissent une tonalité plus comique qu'agressive ou violente.

Du point de vue des moyens dont se dote le dessinateur pour attaquer ses cibles, là encore, *Les Corbeaux* s'inscrit dans la tradition libre penseuse, volontiers triviale, scatologique et métaphorique, contrairement à la tradition républicaine plus retenue et moins démonstrative.

### **La place de l'imagerie satirique dans le combat anticlérical**

Les organisations de libres penseurs se donnent avant tout pour tâche de lutter contre l'influence de l'Eglise en organisant notamment des enterrements civils pour les adhérents. Le second objectif consiste à lutter contre l'obscurantisme, c'est-à-dire à lutter contre les dogmes et l'Eglise sur le terrain des idées. Chaque groupe tente de constituer des bibliothèques ouvertes aux membres. On incite à la lecture et on organise régulièrement des conférences au travers desquelles s'exprime sur le terrain politique, philosophique et moral l'élite de la libre pensée.

Dès les années 1880, l'anticléricalisme politique et républicain au pouvoir tente de contrebalancer le caractère populaire et traditionnel du clergé dans les masses. La laïcisation de l'Ecole, grand chantier de Jules Ferry, doit former la jeunesse au républicanisme et apporter la science et le progrès dans le village, gages contre l'obscurantisme. Néanmoins, le processus prend du temps et certains libres penseurs cherchent dans l'image, un des moyens efficaces de terrasser le cléricisme.

Déjà en 1867, l'Union démocratique de propagande anticléricale de Lyon avait inscrit dans ses statuts la nécessité de « dresser le catalogue périodique des ouvrages républicains et anticléricaux publiés par les membres de la société ; de propager les œuvres de lecture, de musique et de dessin approuvées par la société <sup>190</sup> » voulant forger une véritable contre culture pour les adhérents.

Des Pilliers Pierre réalise une série de conférences en 1882 et 1883 dans des grandes villes comme Lyon, Marseille, Toulon, Moulins etc. Le texte de cette conférence, publié dès 1884, est couramment lu vingt ans plus tard et proposé par exemple par *La Lanterne* qui vend, en 1905, cinq ouvrages de cet « ancien prêtre et bénédictin devenu un ennemi irrécyclable de l'Eglise <sup>191</sup> ».

Il faut, dit-il, que l'Etat interdise les jésuites, accomplisse la laïcisation, la gratuité et l'obligation de l'école, épure la magistrature, donne une « éducation aux femmes qui les éloigne au plus tôt du confessionnal ». L'auteur, ancien moine défroqué, qui n'est « ni athée, ni impie, ni irrégulier », accorde une importance capitale à « la presse anti-cléricale [qui montre] chaque jour les abus du cléricisme et la nécessité de les retrancher, de faire avancer le progrès moral autant que le bien être temporel <sup>192</sup> ». L'image a son rôle dans cette lutte sans merci. « Il est avéré, dit-il que les cléricaux propagent les dogmes, leurs superstitions, leur influence, au moyen de statues, d'images, de dessins, de gravures, de chromos propres à frapper l'imagination populaire(...). Faisons la même chose en ses contraires <sup>193</sup> ». Il suffit de s'inspirer de la méthode de l'ennemi pour en saper l'influence. Mais Pierre Des Pilliers donne un cadre à cette propagande : en effet, « le tout est de bien choisir ses sujets. C'est, je l'affirme, assez imprudent et maladroit que de représenter constamment le prêtre ou le religieux sous des formes excentriques, bouffonne, avec des postures d'un ridicule inachevé. Ces travestissements exagérés font rire un instant le curieux qui se délecte à contempler le savoir-faire du dessinateur comique et facétieux(...). En revenant à la réalité de la vie, on se dit, quand on voit la grande masse des prêtres séculiers et réguliers avoir une attitude absolument opposée à celle représentée en dessin, que tout cela n'est que de l'exagération, de la fantaisie et trop souvent de la haine ».

Ainsi trouve-t-il très exagérée le *Retour de la Conférence*, peinture de Courbet, largement vulgarisée sous forme de chromo, et lui préfère-t-il les œuvres du peintre flamand Léonard dont le conférencier vend des reproductions comme *Les jésuites à l'œuvre* (captation d'héritage), *La Précaution*, *Le Testament*, *Le Triomphe* qui ouvrent « les yeux aux populations que trompent les exploités de la religion répandus partout <sup>194</sup> ». De fait, l'image devrait avoir un rôle pédagogique,

<sup>190</sup> Cité par Lalouette Jacqueline, *La Libre Pensée en France 1848-1940*, Albin Michel, Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité, 2001, p. 120.

<sup>191</sup> *La Lanterne*, 17 janvier 1905, « Billet de faveur d'étrennes... ».

<sup>192</sup> Des Pilliers Pierre, *Du Cléricisme et des moyens de le terrasser*, 1884, p.40.

<sup>193</sup> Des Pilliers Pierre, *ibid.*, p. 46.

<sup>194</sup> Des Pilliers Pierre, *ibid.*, p. 48.

montrer la vérité et non la déformer car « *agir par des moyens jésuites c'est se montrer dignes des cléricaux* ». D'autres anticléricaux avouent une certaine gêne vis-à-vis de la caricature, de sa violence, de sa bassesse.

John Grand-Carteret rédige en 1906 son ouvrage sur la caricature anticléricale en Europe. S'il dédie « *respectueusement* » à M. Combes ce recueil qui comprend « *toute la gamme de la satire crayonnée, depuis l'humour bon enfant jusqu'à la caricature âpre et violente*<sup>195</sup> », l'auteur n'en exprime pas moins déjà des réserves vis-à-vis de certains dessins « *injurieux et de mauvais goût*<sup>196</sup> » qui peuvent être des « *insultes par le crayon* » pour conclure néanmoins que quand « *il s'agit de tomber une institution vieille de plusieurs siècles ce n'est pas avec des armes trempées dans de l'eau sucrée que l'on pourrait escompter le triomphe final*<sup>197</sup> ». Dans son livre, il effectue une sorte de sondage auprès des progressistes en vue de l'époque<sup>198</sup>. Que pensent-ils de l'utilisation de la caricature dans le combat anticléric ? Les réponses renvoient globalement à l'opposition entre un anticléricisme intellectuel et mesuré, animant en général les élites plus laïcistes qu'antireligieuses, et un anticléricisme populaire, athée et volontiers violent.

Pour les sceptiques, la caricature ne convainc pas le camp opposé mais s'adresse seulement aux convertis qu'elle excite. En outre, la raillerie est toujours inférieure à la démonstration, de nature plus profonde et plus rationnelle donc plus durable. Pire, on s'en méfie, car elle sert aussi bien les deux camps comme le pense Bérenger de *l'Action* pour qui « *Forain et Caran d'Ache ont fait autant de mal que Steinlein et Herman-Paul ont fait du bien* ». Berthelot la trouve peu apte à défendre la justice et Alfred Naquet la juge même par nature réactionnaire ; c'est que l'image satirique s'attaque plus aux personnes qu'aux idées, qu'elle est par nature trop exagérée. Favorables ou non à son utilisation, quasiment tous les témoins interrogés lui reconnaissent cependant la puissance d'une « *arme de combat* », une capacité à impressionner les esprits, à blesser un adversaire, à réjouir les partisans et à stimuler les tièdes.

Les partisans de cette forme d'expression comme Victor Flachon de la *Lanterne* et d'autres y voient eux un puissant moyen pédagogique pour toucher les esprits les plus obtus à comprendre la critique. La caricature vulgarise les idées anticléricales et les rend accessibles au plus grand nombre. Elle doit permettre de « *graver d'une façon concrète dans la conscience populaire des idées et des arguments* ». Elle devient alors un « *puissant moyen de propagande* ». Enfin pour Hector Denis, député belge, comme pour le libre penseur engagé Jean de Bonnefon, le dessin satirique est l'expression même de la liberté par la puissance critique qu'il comporte. Eugène Hins, rédacteur en chef de la *Pensée* belge et président de la fédération bruxelloise rationaliste, considère que « *la satire et la caricature sont les armes tout indiquées pour combattre les croyances... qui ne relèvent que du ridicule* ». Le mode de dérision est inopérant pour contrer les choses les plus respectables et les vérités les plus puissantes toujours capables de s'appuyer sur des arguments rationnels ; par contre, « *toute la religion reposant sur la foi, dès que le doute sera entré par la brèche qu'à faite le rire, on n'aura plus aucun rempart à lui opposer* ». Voilà l'état d'esprit des militants et de ceux qui auront largement puisé à l'image satirique : l'irrationnel ne peut rien contre les images comiques. *L'Action* en 1906 présente l'affiche de Jossot « *Les Calottes* » comme une « *arme d'ironie* » la satire étant capable même, selon un Léo Taxil de « *tuer par le rire* ».

### ... voire la « **propagande par l'art** »

Tout au long de l'année 1905, *l'Action* informe ses lecteurs de l'organisation du prochain Congrès de la Libre Pensée à Paris. Les organisateurs envisagent une forte propagande au moyen de calendriers où les saints sont remplacés par des libres penseurs fameux. On pense aussi à des cartes postales ainsi qu'à des papillons gommés anticléricaux comme « *La Lutte finale* » de Quinto Foggini<sup>199</sup>. Mais ces images suscitent des divisions. Fin mai, le journal interroge un organisateur sur ces « *terribles cartes postales qui ont effrayé, dit-on, des libres penseurs de marque et de*

<sup>195</sup> Grand-Carteret John, *Contre Rome*, op. cit., p. 9.

<sup>196</sup> Grand-Carteret John, *ibid.*, p.15.

<sup>197</sup> Grand-Carteret John, *ibid.*, p. 60.

<sup>198</sup> Grand-Carteret John, *ibid.*, p. 267 à 302.

<sup>199</sup> *L'Action*, 20 février 1905.

*contremarque*<sup>200</sup>». Il s'agit seulement de « cartons incendiaires » aux titres évocateurs : « L'Eglise à louer », « Le Sacré Cœur élevé à la dignité du palais du peuple », « La Dernière Idole » etc., qui n'ont aucun caractère caricatural.

L'Association des artistes libres penseurs organise un concours en vue de réaliser pour le Congrès une carte officielle. Elle s'intitule, « La Libre Pensée préserve la jeunesse du contact avilissant des jésuites et des prêtres ». *L'Action*, qui se fait le médiateur de cette opération, rapporte aussi la production d'« un groupe en matière dure offrant l'aspect de la céramique et ayant 0m.40 de hauteur, constituant par conséquent une très belle pièce décorative pour meubler l'intérieur des familles libres penseuses » au prix de 2 francs pour la France et cinquante centimes de plus pour l'étranger. « La haute valeur artistique de cet objet d'art et son prix modeste doivent le faire adopter par tout ami de la propagande antireligieuse par l'art...<sup>201</sup>».

Si les groupes ou fédérations de la Libre Pensée se dotent, comme on le voit, de moyens de propagande par l'image, c'est bien la presse qui forme l'instrument le plus puissant de mise à disposition d'outils aux « militants » organisés ou non, qui se trouvent, en général, loin des centres politiques. La Poste joue un rôle important dans la distribution de cette propagande par l'image, le plus souvent vendue par correspondance.

Deux tendances vont alors voir le jour ; l'une, positive, visera à créer une représentation des victimes du cléricalisme, comme par exemple le chevalier de La Barre, pour lequel les groupes de la Libre Pensée lancent des souscriptions en vue d'ériger des statues commémoratives ou encore des images édifiantes ; l'autre, satirique et extrêmement agressive, aura pour objectif de dégrader la religion, de blasphémer, d'humilier la gente ecclésiastique en général par le rire et la caricature.

### Une propagande consciente qui se généralise

Jean Grave nous livre ses intentions en la matière dans son journal anarchisant *Les Temps Nouveaux*. En mars 1905, il décide de recourir au dessin de presse : « Il y a un **moyen de propagande excellent**, que seule la difficulté de mener à bien nous avait empêché de réaliser. C'est le dessin. Quelques camarades dessinateurs nous ayant promis leur concours, c'est une occasion à saisir<sup>202</sup> ». Le dessin satirique s'étale en dernière page et le journal propose autant d'ouvrages à la vente par correspondance que de lithographies, c'est-à-dire une quarantaine début 1906.

Le terme de « propagande » revient systématiquement pour qualifier le rôle de ces très nombreuses images satiriques. *La Raison* publie une réclame pour sa propre librairie qui propose des « feuilles de propagandes, cartes postales, images, brochures...<sup>203</sup> » ainsi que des ouvrages de science. *Le Radical* lui aussi publie de gros encarts sous le titre « Propagande anticléricale par l'image » et explique : « encouragés par l'énorme succès remporté par nos cartes postales *L'Expulsion des Jésuites* et *Le Lapin des Chartreux*, nous avons décidé à titre de propagande, d'offrir à nos lecteurs une nouvelle série de vingt quatre cartes postales coloriées dues au crayon si habile de Lavrate, le plus anticléricale de nos caricaturiste<sup>204</sup> » (on est en 1905 et Lavrate est mort en 1888 !).

*L'Action*, la même année, en dernière page, et au milieu des annonces commerciales, insère ses réclames politiques. L'une d'elle dit assez bien à qui elle est adressée : le titre « A bas les calottes » est suivi d'un petit texte édifiant : « Tous nos lecteurs connaissent l'admirable affiche de Jossot : « A bas les calottes ! » qui, dans chaque village, dans chaque faubourg de France, symbolisa nos haines, nos luttes, notre action. Depuis longtemps déjà, l'on nous réclamait une réduction photographique colorée de ce chef d'œuvre de la satire vengeresse.

Nous avons le plaisir d'annoncer à tous nos amis que nous sommes, dès maintenant, en mesure de les satisfaire (...). Ces cartes postales très intelligemment et très artistiquement exécutées, peuvent servir à la correspondance et seront un instrument très efficace de propagande.

<sup>200</sup> *L'Action*, 29 mai 1905.

<sup>201</sup> *L'Action*, 15 septembre 1905.

<sup>202</sup> *Les Temps Nouveaux*, 1<sup>er</sup> avril 1905.

<sup>203</sup> *La Raison*, 23 avril 1905.

<sup>204</sup> *Le Radical*, 20 janvier 1905.

*Nous sommes persuadés que tous les libre penseurs, militants et propagandistes voudront connaître et multiplier cette arme terrible d'ironie qu'est le quatuor des Calottes de Jossot*<sup>205</sup>».

Et plus loin on apprend que « *c'est un devoir de contribuer au succès de cette divulgation* ». Une note rajoute que les groupes et sociétés de libre pensée peuvent commander quelques affiches de cette célèbre image.

*L'Action* quotidienne s'adresse donc aux « *lecteurs, amis, propagandistes, militants* » les appelant à leurs « *devoirs* » ainsi qu'aux « *groupes et sociétés* » pour divulguer des cartes, instrument de propagande ; autant donc à l'activisme individuel que collectif. C'est un appel clair à la propagande, qu'il faut distinguer du militantisme ouvrier syndicaliste ou politique qui vise à développer une organisation, trouver de nouveaux adhérents, organiser des luttes collectives.

*Les Corbeaux*, comme on l'a vu, en 1905, propose à la vente un large matériel. Elle évoque elle aussi la « *propagande* » par l'image. Le journal *La Calotte* mène une politique commerciale plus agressive : elle propose des dizaines de brochures de propagande, des almanachs, des cartes postales anticléricales par séries de douze sujets comiques et parle elle aussi de « *propagande* »<sup>206</sup>. En 1909, le journal formule un « *appel aux groupes de la Libre Pensée* » proposant d'insérer gratuitement leurs communiqués. Le 7 janvier 1910, suite à un changement de direction, la rédaction s'adresse plus précisément encore au milieu activiste et lance un « *appel aux militants* »<sup>207</sup>. Elle se présente comme « *le seul journal illustré consacré entièrement à la propagande anticléricale* ». Le dessin a acquis un rôle politique : « *Collez, collez ! La meilleure réponse aux affiches, aux manifestations et aux cris, aux provocations de Basile, c'est de coller partout...* »<sup>208</sup> les papillons que la *Raison* propose !

## Conclusion

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la presse satirique « *n'a pas pour seule ambition d'amuser le public : elle veut aussi l'éduquer, le mobiliser, mettre en garde les puissants (...), se faire le porte-parole des revendications des petits* »<sup>209</sup>. *Les Corbeaux* s'inscrit sans réserve dans cette tradition militante et propagandiste qui accompagne l'éclosion d'un nouveau milieu activiste grâce à la diffusion d'images satiriques. L'image est devenue le support de l'action, permet au milieu libre penseur, dont la période 1880-1914 marque l'apogée<sup>210</sup>, d'affirmer son existence, et pas seulement lors de manifestations ou de conférences, mais de manière durable, en s'affichant en images. Le discours médiatisé sous forme de représentation vise un public rétif aux arguments complexes et beaucoup trop longs qu'affectionne l'élite libre penseuse. En cela, l'image satirique semble plus populaire et viser, par son langage « débridé », un milieu quel que peu libertaire.

La revue *Les Corbeaux* s'inscrit dans une longue tradition qui a fait se rencontrer, pendant la Révolution française, la caricature et le rire<sup>211</sup>. Le rire, symbole de jouissance de l'esprit et de dérision de l'ordre, hérisse les puissants et l'Eglise catholique. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les religieux s'opposent au rire, considéré comme diabolique. Ils affichent leur rigueur morale et leur sévérité<sup>212</sup>. Au fil des décennies, l'anticléricisme d'abord déiste, diffuse de plus en plus un athéisme radical. La pratique anticléricale, parallèlement à l'émergence d'un républicanisme de masse, opère sur deux tableaux. Il s'agit d'une part de dénoncer le système clérical et l'obscurantisme de l'Eglise catholique, et d'autre part de nourrir un profond et viscéral « *besoin de défier et de transgresser le sacré* »<sup>213</sup>. La jouissance blasphématoire explique sans doute en partie, l'absence de lassitude du lecteur, malgré la répétition des thématiques. L'immense succès de l'image satirique provient de leur puissance psychologique exceptionnelle.

<sup>205</sup> *L'Action*, 15 septembre 1905.

<sup>206</sup> *La Calotte-Paris* n°27.

<sup>207</sup> *La Calotte-Paris*, n°174, 7 janvier 1910.

<sup>208</sup> *La Raison*, 14 septembre 1904.

<sup>209</sup> Derville Gregory, *La Presse satirique de la III<sup>e</sup> République*, Mémoire de DEA sous la direction de MM. Bernard et Renard, 1991, p. 4.

<sup>210</sup> Lalouette Jacqueline, *La République Anticléricale, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*, L'Univers Historique, Seuil, 2002, p. 380.

<sup>211</sup> De Baecque Antoine, *Les Eclats du rire, La culture des rieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Calman-Levy, 2000, p. 296.

<sup>212</sup> Minois Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Fayard, 2000, p. 457.

<sup>213</sup> Faury Jean, *Cléricalisme et anticléricalisme dans le Tarn (1848-1900)*, Association des publications de l'Université de Toulouse-Le-Mirail, Série A, Tome 41, 1980, p. 437.

L'écho que rencontre le papillon illustré anticlérical dans la population s'explique sans doute par un triple phénomène : enthousiasme pour l'image de masse qui opère une forte séduction sur les populations ; affirmation d'une idéologie combative à travers d'images caricaturales par nature virulentes ; transgression de la sacralité cristallisée dans l'acte de divulgation de l'image anticléricale. Car le dessin anticlérical ne s'oppose pas à une idéologie politique classique portée par d'autres hommes, mais à l'ordre religieux, c'est-à-dire à la puissance céleste, appuyée sur des millénaires d'imprégnation sociale et de dictature sur les esprits. L'anticléricalisme, qui ne limite pas son combat à la lutte contre le seul clergé, doit affronter le système de pensée prédominant depuis l'origine de la conscience humaine, un système mental qui a transformé l'esprit et le corps en prisons au nom de forces immanentes et supérieures auxquelles l'homme ne pourrait que se soumettre. Le dessin anticlérical n'affronte pas seulement la puissance temporelle qu'est l'Eglise catholique. Il affronte Dieu. Quel autre instrument que le rire serait plus à même d'attaquer la puissance divine ? Car le rire réifie l'objet même de la dérision. Le sarcasme contre Dieu, par son mécanisme propre, transforme Dieu ou la croyance en objet du risible, et donc, en élément dérisoire.

Pour parvenir à ses fins, le dessin anticlérical et libre penseur imagine un langage qui, s'il s'inscrit dans la tradition satirique, n'en comporte pas moins des tendances particulières. *Les Corbeaux* vise avant tout le corps de l'ecclésiastique, sur le terrain de la cupidité et de la luxure, en tentant de substituer à l'image socialement majoritaire du curé dévoué et pieux, une autre image : celle du curé dépravé et avide. Le dessin libre penseur prend bien le contre-pied de la morale et de l'imagerie religieuse, en déconstruisant ses codes. Mais contrairement au dessin républicain, plus politique et plus modéré, l'image anticléricale élabore un langage dont le style est beaucoup plus virulent, bien que les thématiques soient plus limitées. Plus que l'accusation littérale, sociale ou politique, c'est l'argument métaphorique ou la dépréciation graphique qui transforme le regard du lecteur et tente de susciter son dégoût. Les libres penseurs ne veulent pas convaincre, comme le font les républicains, de la nuisance sociale et politique du clergé. Ils visent à susciter un puissant et viscéral sentiment de rejet à l'égard du catholicisme dans son ensemble.

Le dessinateur des *Corbeaux* réduit le panel de ses attaques, mais ses flèches n'en sont que plus acérées : le trivial, la scatologie, la déformation des corps, l'animalisation en porc, en âne ou en cafard imposent une transsubstantiation inversée. Le « corps » du religieux n'est pas transformé en vin et en pain mais en chair animale et en excrément. L'anticlérical « mange » symboliquement du curé, et le transforme, tout aussi symboliquement, en déchet de digestion !

Le degré de virulence du dessin anticlérical semble en fait proportionnel à son « degré » de destination militante et libre penseuse. En effet, la lecture des *Corbeaux* évoque une sorte de déchaînement médiatique à l'égard du clergé. Il reflète la vigueur des tensions politiques de la période qui couvre la discussion de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat et de son application. Mais l'opinion se transforme, la virulence des radicaux s'émeuse après 1906 et peu à peu l'iconographie de lutte portée par la presse libre penseuse perd sa raison d'être. Elle ne trouve plus d'écho auprès de couches importantes de la population, elle perd de sa vigueur.

La satire, particulièrement répandue à la Belle Epoque, semble avoir trouvé dans l'anticléricalisme un incroyable terreau. Elle nourrit la guerre que se mènent les différentes forces sociales et devient, dans certains cas, comme nous l'avons vu au travers de l'étude de la revue satirique illustrée anticléricale *Les Corbeaux*, un support particulièrement efficace pour l'action militante. Si la loi de 1905 avait pour but de séparer les Eglises de l'Etat, l'imagerie satirique, et notamment celle des *Corbeaux*, a eu pour tâche de séparer les Eglises de la société, en tentant de ruiner, avec des armes extrêmement virulentes, son influence morale et affective sur les « âmes ». Cette image anticléricale et libre penseuse aura trouvé, un moment, des êtres de chair dynamiques et vigoureux, pour transformer ces quelques signes imprimés en armes destructrices. L'étude générale de ce mouvement sur toute la période de la Troisième République, et au-delà, depuis l'existence de l'image anticléricale, reste à faire, et permettrait de déterminer les contours précis des tendances du dessin anticlérical ainsi que leur genèse. Il s'agirait enfin de mettre à nu la chronologie et les mécanismes qui ont entraîné l'appropriation du dessin satirique par les libres penseurs et son utilisation dans le mouvement social.

## Annexes











## Index des noms cités

Allemane Jean, 11  
ANLPP, 14  
Ashavérus, 22, 28, 29  
Asmodée, 53  
Association des artistes libres penseurs, 57  
Astaroth, 22, 29  
Barthélemy Maurice, 14, 15, 17, 19, 28, 30, 31, 32  
Bartier John, 9  
Bérenger Henri, 13, 56  
Bertam, 15  
Berthelot, 56  
Berthelot André, 15  
Biscaïen, 25, 29  
Bosco, 36  
Briand, 15, 27, 37  
Bridavoine, 15  
Buffon, 49  
Castagné J. et ou F., 30  
Charbonnel Victor, 13, 24  
Christin, 27  
Clemenceau, 15  
Coll-Toc, 10  
Combes Emile, 4, 12, 15, 24, 40, 50, 56  
Croisé Jules, 9  
Debray Régis, 5  
Demare H., 10  
Déroulède, 22, 37  
Des Pilliers Pierre, 6, 55  
Desachy Paul, 45  
Dixmier Michel, 3, 4, 21, 34  
Dollet Etienne, 16  
Drumont René, 22, 38  
Dubucq Didier, 9, 18, 20, 21, 27, 29  
Erard P., 14, 30, 31  
Ferry Jules, 55  
Flachon Victor, 24, 31, 56  
Foggini Quinto, 11, 39, 57  
Frid’Rick, 10  
Galantara, 32  
Ghysen Joseph, 30, 31  
Gill André, 10  
Godfroy René, 19  
Grand-Carteret John, 17, 54, 56  
Grandjouan Jules, 3  
Grave Jean, 57  
Grenèche, 53  
Hayard, 22  
Hins Eugène, 32, 57  
Jossot, 11, 18, 54, 57, 58  
Lalaux Jean-Bernard, 18  
Lalouette Jacqueline, 3, 19  
Lambiote Auguste, 12  
Lanterniers, 14  
Lavrate, 58  
LDH, 14  
Le Petit Alfred, 10  
Léopold II, 35  
Lesaint Antoine, 11, 18  
Lethève Jacques, 3  
Ligue des Pères de familles, 42  
Malvert, 48  
Marianne, 38, 45  
Mellor Alec, 3  
Mithras, 22, 29  
Moloch, 11, 18  
Myther Abel, 17, 30  
Naquet Alfred, 56  
Neri Guido D., 33  
Ogé, 27  
Palma, 30, 32  
Paré, 19  
Pépin, 10  
Pierrard Pierre, 3  
Prolo Jacques, 30  
Ragon Michel, 3  
Rémond René, 3  
Revir Pierre, 28  
Roblin, 15  
Saint-Fourien, 53  
Sapeck, 10  
Sarto, 38  
Simon N., 15, 17, 30, 31  
Taxil Léo, 10, 41, 57  
Tillier Bertrand, 49  
Trooz, 35  
Trouille Clovis, 23  
Woeste, 36  
Zévaès, 27

## Bibliographie

- Agulhon Maurice, *La République 1880-1932*, coll Pluriel, 1995, 468p.
- Agulhon Maurice, *Marianne au Pouvoir, l'imagerie et la symbolique républicaine de 1880 à 1914*, Flammarion, 2001, 447p.
- Albert Pierre, *La Presse Française*, La documentation française N°5071, 1998, 192p.
- Aristide Delannoy, *un crayon de combat*, introduction de H. Poulaille, Saint-Denis, Editions du Vent du Ch'min, 1982, 159p.
- Baecque Antoine, *La caricature révolutionnaire*, Paris, Presses du CNRS, 1988, 237p.
- Baecque Antoine, *Les Eclats du rire, la culture des rieurs*, XVIIIe siècle. 2000 Calman-Lévy, 2000, 338p.
- Barthélemy Maurice, *La Libre Pensée et ses martyrs*, Paris, Librairie de propagande socialiste et anticléricale, 1904, 126p.
- Bartier John, *Anticléricalisme, laïcité et rationalisme en Belgique au XIXe siècle, orientation bibliographique*, Louvain, Paris, 1968.
- Bellanger Claude dir., *Histoire Générale de la Presse Française*, T3, de 1871 à 1940, PUF, 1972.
- Bérenger Henry, *Pages et discours de libre pensée, Dix ans de bataille*, Paris, Ed. du journal *L'Action*, 1908, 437p.
- Buisson, *La crise de l'Anticléricalisme*, Paris, 1903, 32 p.
- Cachoux Anne, Delporte Christian, *La Calotte, mémoire de maîtrise sous la direction de René Rémond*, Paris X, Nanterre, 1980, 361 p.
- Clary Cécile, *L'anticléricalisme à travers la caricature sous la 3<sup>ème</sup> République*, Histoire, Sous la direction de Agostino, Univ Bordeaux III.
- Croisé Jules, *Les Exilés, L'œuvre des tracts catholiques*, Bruxelles, 1907.
- Dardel Aline, *Les temps nouveaux, 1895-1955, Un hebdomadaire anarchiste*, Paris, 1987, 64p.
- De qui se moque-t-on, Caricatures d'hier et d'aujourd'hui, de Rops à Kroll*, Catalogue, Musée Royal de Mariemont (Belgique), 2001.
- Deroche Gilles, *L'anticléricalisme à Reims*, Mémoire de Maîtrise soutenu le 13 nov 1973 sous la dir de MM Clauses et Crubellier, Faculté de Lettres de Reims, 93p.
- Derville Gregory, *La Presse satirique sous la 3<sup>ème</sup> République*, Mémoire de DEA sous la dir. de Bernard et Renard, 1991, Grenole 2, IEP, (23464), 92p.
- Des Pilliers Pierre *Du cléricisme et des moyens de le terrasser*, 1882, Montpellier, 1882.
- Diximier Elisabeth et Michel, *L'Assiette au Beurre. Revue satirique illustrée 1901-1912*, Paris, Librairie François Maspéro, 1974, 382p.
- Ducatel Paul, *Histoire de la Troisième République vue à travers l'imagerie populaire et la presse satirique*, t. III, *La Belle Epoque* (1891-1910), Paris, Jean Grassin, 1976, 223 p
- Duprat Annie, *L'histoire de la caricature en France*, Larousse 1999, 263 p.
- Champfleury *Histoire de la Caricature au Moyen Age et sous la Renaissance*, 2<sup>e</sup> édition très augmentée, Paris E. Dentu, 1875, 351p.
- Champfleury *Histoire de la Caricature sous la République, l'Empire et la Restauration*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, E. Dentu, 1877, 363p.
- Coulot Claude et Heyer René dir, *De la Bible à l'image, Pastorale et iconographie*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2000, 252p.
- Courbet Gustave, *Les curés en goguette*, 1868, Bruxelles. III, 6 dessins de Courbet, 32p.
- Delpech Auguste, *Documents pour la propagande en faveur de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat*, Paris, 1904, 70p.
- Desachy Paul, *La France noire*, Paris, Fayard frères éditeurs, 1899, 465p.
- Dufeuille Eugène, *L'anticléricalisme avant et pendant notre république*, Paris, Calman-Levy, 1911, 385p.
- Duhart JM, *La France dans la tourmente des Inventaires, La séparation des Eglises et de l'Etat*, Ed Allan Sutton, 2001, 95p.
- Duroselle Jean Baptiste, *La France de la Belle Epoque*, Références, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques, 1992, 377p.
- Faguet, *L'anticléricalisme*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906, 381p.
- Faury Jean, *Cléricisme et anticléricalisme dans le Tarn, 1848-1900*, Toulouse, Association de publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1980, 532p.
- Foulon Franz, *Le cléricisme et la Belgique II, L'enseignement public*, Bruxelles 1909, 111p.
- Fonsegrive G L, *Art et Pornographie*, Paris, Bloud, 1911, 162p.
- Godfroy René, *Le Christianisme à la lumière de la vérité par un chrétien libéré*, Bibliothèque républicaine R. Godfroy, 1899, 144p.
- Grand-Carteret John, *Contre Rome, la bataille anticléricale en Europe*, L Michaud, 1906, 318p.
- Hundesleur, *Malo Trouduc*, Bibliothèque de La Calotte, 1907, 32p.
- Lalouette Jacqueline, *La République anticléricale, XIXe et Xxe siècles*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, 472p.
- Imagerie d'Epinal, *Imagerie Politique*, 1986.
- Laloux Jean-Bernard, « Les C.P. anticléricales des Corbeaux » in *CPC* n°182, octobre-novembre 1998, p. 3 à 12.
- Lalouette Jacqueline, *La Libre Pensée en France, 1848-1940*, Bibliothèque de l'Evolution de l'humanité, Albin Michel, 2001, 636 p.
- Lalouette Jacqueline, « Iconoclastie et caricature dans le combat libre penseur et anticlérical (1879-1914) », in actes du colloque *Usages de l'image au XIXe siècle*, éditions Créaphis, 1992, pp. 51-61.
- Le Canard Sauvage. Choisi et présenté par Jean Claude Simoën*, Le Pré-aux-Clercs, 1982, non paginé
- Lethève Jacques, *La Caricature sous la 3<sup>ème</sup> République*, Armand Colin, Paris, 1968, 220p.
- Lethève Jacques, *La vie quotidienne des artistes français au 19<sup>ème</sup> siècle*, Hachette, 1968, 253p.
- Mac Mullen Ramsay, *Christianisme et paganisme du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles lettres, 1998, 374p.
- Magen Hyppolite, *Les Prêtres et les moines à travers les ages*, Librairie illustrée, Paris, 1881, 1072 p.
- Magne Jacqueline, « Forain et l'affaire Dreyfus » in *Nouvelles de l'Estampe*, N°8, 1973.
- Malvert, *Science et religion, édition classique et populaire*, Paris, Société d'édition scientifique, 3<sup>e</sup> ed., 1899, 230p.
- Marx Jacques, *Aspects de l'anticléricalisme du MA à nos jours*, Bruxelles, Ed de l'Université de Bruxelles, 1988, 196p.
- Melor Alec, *Histoire de l'Anticléricalisme français*, Nlle édition revue et mise à jour, Paris, H. Veyrier, 1978, 462p.
- Ménard Michèle et Duprat Annie dir, *Catéchismes et images de la foi : former un imaginaire religieux à la fin du XIXe siècle'*, actes du colloque Histoire, images, imaginaires (Le Mans, 21, 22, 23 mars 1996) publiés sous la direction, Presses de l'Université du Maine, 1998, p. 273-286.
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Fayard, 1998, 671 p.
- Mollier Jean-Yves, *Le Camelot et la rue, Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, Fayard, 2004, 365p.
- Morelli Anne, « La Caricature anticléricale en Belgique au XIX et XXe siècles, une continuité ? » in *Aspects de l'Anticléricalisme du Moyen Age à nos jours*, Marx Jacques, Ed de l'Université de Bruxelles, 1988.
- Most Johann *La peste religieuse, propagande anticléricale*, Oyonnax, Imprimerie ouvrière, 1902, 25p.

Musée Pédagogique *Un siècle d'enseignement à travers la caricature et l'image*, 1805-1905. Exposition, Paris, 1952, 197p.

Papet Philippe, *Cléricaux et anticléricaux dans l'arrondissement de Senlis, 1870-1914*, préface de JM Mayeur, thèse publiée aux Annales Historiques compiégnaises, 1995.

Pérouas Louis, *Refus d'une religion, religion d'un refus : en Limousin rural, 1880-1940*, Ed de l'EHESS, 1985, 245p.

Perthuis (de) Bruno, « Estampes politiques sur cartes postales. Le Ministère Clemenceau 1906-1909. II. De la séparation de l'Eglise et de l'Etat » in *La Gazette* n°33, 29 septembre 1995 et autres articles dans n°35, 36 et 40.

Philippe Robert, *Affiches et caricatures dans l'histoire*, Fernand Nathan, 1981, 318 p.

Pierrard Pierre, *L'Eglise et les ouvriers en France 1840-1940*, Hachette, 1991, 44p.

Pierrard Pierre, *La vie quotidienne du prêtre français au XIXe siècle. 1840-1940*, Paris, Hachette, collection « La vie quotidienne », 1986, 488 p.

Pierrard Pierre, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, 1986, 336p.

Ragon Michel, *Le dessin d'humour*, Librairie Arthème Fayard, 1960, 175p.

Rémond René, *L'Anticléricalisme en France de 1915 à nos jours*, Nelle édition revue et augmentée, 1999, Fayard.

Roberts-Jones, *De Daumier à Lautrec*, Paris, Les Beaux Arts, 1960, 197p.

Royer Jean Michel, *Le livre d'or de l'Assiette au Beurre*, Paris, J.-C. Simoën, 1977, 174p, T1 et 2.

Simon N., *Banquet du 26 novembre 1905 de la société de Libre Pensée La Vigilante de Villenaux...*, Troyes, Grande Imprimerie, 1913, 8p.

Simon N, *Voyage humoristique à travers les religions et les dogmes*, Paris, Coll. Guyot, 190 ?, 2 vol, 191-189p.

Simon N, *L'exploitation des dogmes par le clergé, fétichisme, catholicisme*, Paris, Librairie de La Raison, 1905, 191p.

Simon N, *Sorcellerie chrétienne*, Paris, R. Godfroy, 1907, 121p.

Solo, *Dico Solo, Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports*, Aedis, 2004.

Schütz-Robert, *La Libre Pensée dans l'Art*, Reims, éditions de la Revue littéraire, 1906, 30p.

Taxil Léo, *Calotte et Calotin, histoire illustrée du clergé et des congrégations*, Paris, Librairie anticléricale, 1880, 3T.

Taxil Léo, *La Vie de Jésus, dessins comiques par Pépin*, Paris, Paul Fort, édition complète, 1900, 377p.

Taxil Léo, *La Bible amusante pour les grands et les petits enfants. Dessins par Frid'rick*, Paris, Librairie anticléricale, 1882, 380pl.

Tillier Bertrand, *La République*, CNRS Editions, Paris, 1997, 173p.

Tillier Bertrand, *Les traits indécis du dessin de presse en France (1870-1914)*, in *Jules Grandjouan, Créateur de l'affiche politique illustrée en France*, Somogy Editions d'Art, Paris, 2001.

Ville Laurence, *L'anticléricalisme dans le roman populaire à la fin du 19<sup>ième</sup> siècle*, mémoire de Dea sous la dir. de Viallet, 1991, Grenoble IEP, 239 p.

Winock Michel, *La Belle Epoque*, Tempus, 2003, 432 p.

Wright Thomas, *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art, traduite avec l'approbation de l'auteur par Octave Sachot*, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, 1878, XXXXIV-490 p.

<b>Introduction</b> .....	<b>4</b>
Un contexte favorable .....	5
<b>Les Corbeaux, « revue satirique anticléricale »</b> .....	<b>9</b>
Fortune et infortune des <i>Corbeaux</i> chez les historiens .....	9
Contexte de la naissance.....	9
Nature de la revue : .....	11
En Belgique ou en France, une revue inédite .....	11
Une revue anticléricale et politique, puis libre penseuse et militante .....	13
Anticléricalisme puis libre pensée .....	13
Porte-voix de la libre pensée.....	14
Un combat politique .....	15
Dans le mouvement social.....	17
Une revue propagandiste .....	17
Les moyens de la propagande .....	17
Par l'écrit : brochures et romans .....	18
Par l'image : le dessin sous toutes ses formes.....	18
Un nouveau genre : la symbiose du texte et de l'image .....	21
Passage de Bruxelles à Paris, continuité et rupture .....	22
Diffusion, promotion et censure des <i>Corbeaux</i> .....	23
Dépositaires institutionnels, camelots et... militants.....	24
La réclame dans la presse rationaliste .....	25
Limites de la diffusion : la censure en Belgique et en Allemagne.....	25
Les tracasseries en France .....	27
Un camelot attaqué : Christin et la justice .....	27
Direction, administration et rédaction .....	28
Dubucq, dessinateur, directeur et éditeur .....	28
Une pléthore de pseudonymes fantaisistes .....	29
En France, une rédaction entre libre pensée et mouvement ouvrier .....	30
Maurice Barthélemy .....	31
J. et F. Castagné.....	31
Erard, P. ....	31
Ghysen Jean Marie Joseph.....	32
Simon N.....	32
Les autres.....	32
Les <i>Corbeaux</i> et la presse anticléricale.....	33
Dubucq, Galantara, Les <i>Corbeaux</i> et l'Asino .....	33
Quels rapports avec La Calotte ? .....	34
<b>Iconographie</b> .....	<b>34</b>
Structure et thématique des « unes » .....	34
Problématique.....	34
Thématique des « unes » des <i>Corbeaux</i> belge .....	36
Critique du cléricalisme politique : pouvoir occulte de l'Eglise et cléricalisme du pouvoir .....	36
Des attaques politiques libérales aux saillies libres penseuses .....	37
Thématique des « unes » aux <i>Corbeaux</i> -Paris.....	38
Dichotomie thématique entre les dessins de couvertures et les autres .....	38
Caricatures d'action.....	39
Caricatures de dénonciations : variations autour du clergé .....	41
Luxure.....	41
Cupidité .....	43
Autres travers.....	45
Pourquoi ces thématiques ? .....	45
Eglise et société .....	46
Pratiques et croyances.....	46
Les moyens de la caricature .....	47
Opposition et association.....	47
Déformation des corps.....	48
L'animalisation.....	48
Bestiaire anticlérical .....	49
Trivialités.....	50
Parodies .....	52
Comparaison avec les « unes » de La Calotte.....	53

<b>Les Corbeaux et le dessin anticlérical de la Belle Epoque.....</b>	<b>54</b>
La place de l’imagerie satirique dans le combat anticlérical.....	56
... voire la « propagande par l’art ».....	57
Une propagande consciente qui se généralise.....	58
Conclusion.....	59
Annexes.....	61
Index des noms cités.....	67
<b>Bibliographie .....</b>	<b>68</b>